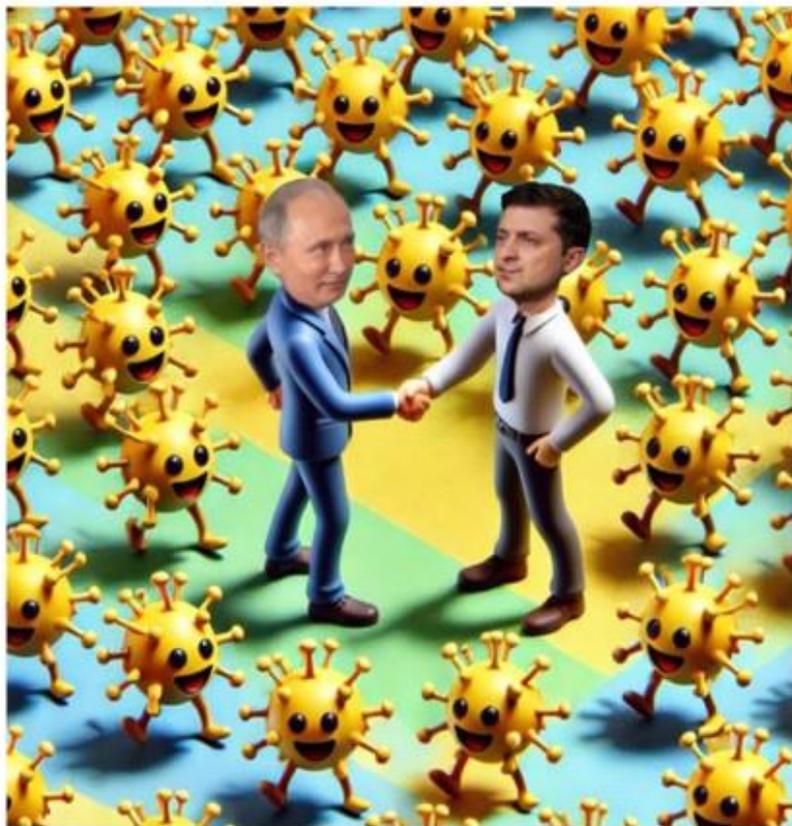


Bernard HOUOT

Le jour où Poutine est devenu bienveillant

ou les vertus d'un virus



Le jour où Poutine est devenu bienveillant

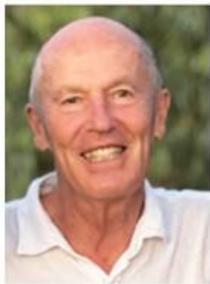
ou les vertus d'un virus

Un virus inconnu qui rend les gens infectés bienveillants contamine Poutine puis se répand dans les armées russes et ukrainiennes.

L'histoire mondiale s'en trouve bouleversée.

Dans un monde dominé par des dirigeants qui ont un terrible pouvoir sur l'avenir de l'humanité, l'auteur nous fait espérer que certains d'entre eux sont assez lucides et inventifs pour changer le cours de l'histoire par une conduite bienveillante et qu'ils mériteront ainsi une gloire plus belle et plus pérenne que celle d'avoir conquis par les armes quelques kms² d'un pays voisin.

L'auteur



Ancien élève de l'Ecole Polytechnique l'auteur a publié une dizaine d'ouvrages (essais, romans, récits, poésies, BD) abondant, de façon délibérément positive, des questions de notre temps dans le domaine de l'éducation, de la bioéthique, de l'engagement politique, de la famille ou de la spiritualité.

Bernard Houot

Le jour où Poutine est
devenu bienveillant
ou les vertus d'un virus

Roman

Bernard HOUOT Editeur
2 quai Saint Antoine 69002 LYON
Tel : 06 60 59 31 70
Email : bernard.houot@houot.com

© Bernard Houot
ISBN : 979-10-97343-44-6
Imprimé en France
Dépôt légal : Décembre 2024

SOMMAIRE

I Novo-Ogaryovo	3
II Débat entre journalistes	5
III Poutine et son ministre de la Défense	11
IV Début d'épidémie	20
V Les espoirs des opposants	26
VI Retour à Moscou	34
VII Les effets du virus	38
VIII Premières précautions	43
IX Poutine au marché	46
X Un attentat raté	54
XI Analyses du virus	60
XII Questions sur le virus	63
XIII Le variant B	67
XIV La décision des généraux	70
XV Le virus en Ukraine	75
XVI Poutine et sa petite fille Evguenia	82
XVII Un bombardement dramatique	91
XVIII Zelensky et la proposition de Poutine	96
XIX Négociations de cessez-le-feu	102
XX Un coup de fil venu d'Oslo	106
XXI Un prix prestigieux	110
XXIII Enquête sur le choix du lauréat	118
XXIII Vers la paix	120
Lieux et personnages principaux	123
Lieux principaux	123
Personnages principaux	124
Remerciements	125

Aidez à la diffusion de ce livre par un don de quelques euros (de 3, 5 ou 10 €) par un click sur ce lien : [Don pour aider à la diffusion de ce livre](https://www.houot.com/PoutineTexte.pdf).et/ou en diffusant le lien suivant qui permet de télécharger gratuitement la version PDF de ce livre :

<https://www.houot.com/PoutineTexte.pdf>

*De leurs épées, ils forgeront des socs de charrue,
et de leurs lances des serpes : une nation ne lèvera plus l'épée
contre une autre,
et on n'apprendra plus la guerre*

Citation de la Bible faite par Nikita Khrouchtchev, alors Premier Secrétaire du Comité central du Parti communiste de l'Union soviétique, au cours d'un voyage officiel aux États-Unis en 1959, lors d'une visite d'une ferme américaine dans l'Iowa.

*Je ne fais pas le bien que je voudrais, mais je commets le mal que
je ne voudrais pas...
Malheureux homme que je suis !*

Lettre de Saint Paul aux Romains
Chap 7 versets 19 et 24

I

Novo-Ogaryovo

Le souverain de la Russie, Vladimir Poutine, aime venir travailler ou se reposer à Novo-Ogaryovo dans une résidence d'État située à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Moscou. À la différence des autres palais qui sont à sa disposition, les pièces sont ici de dimension humaine. L'architecture du bâtiment est classique et le décor intérieur très sobre. L'un des salons qui fait office de bureau est une pièce plutôt austère avec des murs lisses, peints de couleur beige sans fioritures, sur lesquels sont accrochés d'un côté un planisphère, de l'autre une peinture représentant un paysage verdoyant au-dessus de laquelle est accroché l'écusson rouge des armoiries de Moscou. Un drapeau sur sa hampe est posé contre le mur derrière le bureau. Sur le plan de travail recouvert d'un grand sous-main en cuir foncé sont disposés un plumier et plusieurs téléphones et appareils de télécommunications. À travers les baies vitrées, on découvre une partie du parc où poussent de beaux frênes et de grands bouleaux au milieu de pelouses et de parterres fleuris soigneusement entretenus.

Rien de bien original. C'est de bon goût, confortable, silencieux, et on comprend que le Tsar aime s'y retrouver, loin de son immense palais du Kremlin.

En Russie, ce souverain est considéré par beaucoup de gens modestes comme un dieu. D'assez petite taille, mais fort, sportif et déterminé, il cultive soigneusement son image de gouvernant décidé et volontaire. Bien protégé par ses services spéciaux, il ne sort de ses palais et résidences qu'en voiture aux vitres blindées, escorté par des gardes armés.

Une majorité de citoyens voient dans ce gouvernant l'idéal du chef d'État et sont rassurés par son moral à toute épreuve, par la force de ses convictions et sa détermination pour défendre la grandeur du pays et ses valeurs morales et culturelles traditionnelles.

Même s'il vit dans le faste des nombreuses résidences d'État, il reste discret sur sa vie personnelle et les biens qu'il possède en propre. Ne sont visibles que les grosses limousines officielles, sa garde personnelle, son personnel de service, les parcs, les jardins et les résidences d'État qui lui sont réservés. Le reste de sa richesse, les bijoux, les propriétés à l'étranger, les yachts, les comptes en Suisse, les épouses et les maîtresses, les haras de chevaux, ne sont évoqués que par quelques enquêteurs privés dont les rapports ne sont pas toujours fiables ni crédibles. Dans ce domaine, mieux vaut ne pas être trop curieux si l'on veut rester libre et ne pas être menacé, arrêté ou même assassiné.

II Débat entre journalistes

Le 3 juin

Poutine est installé à Novo-Ogaryovo depuis plusieurs jours. Sa journée a été bien remplie. En fin d'après-midi il décide de s'accorder un peu de détente en regardant la télévision pour prendre le pouls du pays et du monde.

On lui a signalé qu'une chaîne de télévision étrangère diffuse une émission sur lui ce soir-là. Il décide de l'écouter dans ses appartements privés. Ce n'est pas le premier reportage sur lui, mais il s'agit cette fois-ci d'un débat entre deux journalistes occidentaux de renom dont on connaît les opinions tranchées et nettement opposées.

- Beaucoup disent connaître le dirigeant de la Russie, commente le présentateur. Mais à entendre les avis très divergents qu'il suscite, on peut se poser la question : Qui est-il vraiment ? Pour tenter d'y voir plus clair, nous avons invité deux journalistes qui le suivent depuis qu'il est à la tête de la Russie : Julie du journal El Demon et Hubert du journal El Garofig. Vous les connaissez certainement par leurs articles et leurs reportages.

- Julie, vos articles ne sont pas tendres vis-à-vis du dirigeant de la Russie. Dites-nous pourquoi et ce que vous pensez de lui.

- Ce que nous pensons de Poutine ? C'est très simple. C'est un autocrate cynique et sans pitié pour qui ose se mettre en travers de son chemin. Il brime les libertés, pratique le mensonge et la délation pour asseoir son pouvoir. Il n'hésite pas à faire la guerre pour dominer le monde et imposer sa vision géopolitique soi-disant historique et culturelle pour reconstituer son empire. C'est un personnage sans

doute intelligent, mais sans scrupule, très dangereux pour beaucoup de ses concitoyens et pour la paix mondiale.

- Permettez-moi de n'être pas du tout d'accord avec votre vision des choses, chère Julie, lui répond son confrère. Poutine est un homme d'État remarquable. Il a restauré l'ordre et la discipline dans un pays qui allait à la dérive. Il promeut les bonnes mœurs, les valeurs morales et religieuses. C'est aussi un homme sensible qui sait s'émouvoir et réagir quand son pays est frappé par des attentats ou des catastrophes naturelles. Quant à l'invasion de l'Ukraine, elle est justifiée par l'histoire et la sombre conduite de certains de ses dirigeants dans le passé.

Se tournant vers sa consœur, il poursuit :

- Nous savons, chère Julie, que vous n'aimez pas beaucoup ceux qui rétablissent l'ordre. Vous préférez le chaos, la violence, l'invasion de notre pays par des hordes de délinquants étrangers. Allez voir dans le pays de Poutine et vous verrez comment ça marche droit et combien de citoyens l'admirent pour sa détermination et ses qualités physiques et morales !

- Quelle naïveté ! rétorque Julie. Il n'y a rien de noble dans les actions de ce dictateur. Il expédie au bain certains de ses opposants ou les fait assassiner, muselle la presse, tout cela au nom de valeurs morales douteuses quand on voit comment il méprise la vie humaine et traite ceux qui osent le critiquer.

- Vous oubliez les menaces extérieures et intérieures auxquelles il doit faire face. Il prend des décisions difficiles pour assurer la sécurité et la stabilité de sa grande nation. Sans lui, la Russie serait la proie de groupes mafieux qui s'entretueraient pour s'enrichir et corrompre les dirigeants, et le désordre s'étendrait dans nombre d'autres pays.

- Vous êtes bien crédule, cher confrère. L'ordre imposé par Poutine est un ordre illusoire, obtenu par la répression et la délation en faisant fi des libertés individuelles et de la dignité humaine. Et que dire de la façon dont il manipule l'information sans vergogne pour faire croire qu'il agit pour le bien et la sécurité dans le monde ? Avez-vous entendu qu'il menace d'utiliser des armes nucléaires dans son conflit avec l'Ukraine ?

- Je vous interromps ! Poutine a le sens des responsabilités. Ce n'est pas lui qui parle d'utiliser l'arme atomique, mais certains de ses ministres qui surenchérisent pour se faire valoir. La communication est une affaire complexe dans le contexte actuel, chère amie. Les mensonges sont parfois nécessaires pour rassurer la population et répondre aux menaces. Il agit pour le bien de son pays, pour sa grandeur, sa culture et sa place dans le monde.

- Mais comment pouvez-vous ignorer les violations des droits de l'homme et les abus de pouvoir de ce personnage ? Regardez les horreurs dont il a été capable comme la déportation d'enfants ukrainiens pour les endoctriner et les couper de leur famille et de leurs racines. Sa vision du bien consiste à écraser toute opposition et toute critique, à vouloir imposer sa culture ou la grande idée qu'il s'en fait tout en perpétrant les pires atrocités.

- Permettez-moi de qualifier votre analyse de superficielle. Pourquoi diaboliser ce dirigeant ? L'histoire nous a enseigné que des mesures autoritaires sont parfois nécessaires pour surmonter les défis ou rééduquer des jeunes qui ne prennent pas le bon chemin, ce que nous n'osons pas faire.

- L'histoire nous a montré aussi les dangers de rester silencieux face aux dictatures. Nous devons défendre nos valeurs et nos principes démocratiques fondamentaux face à des autocrates sans foi ni loi qui prétendent agir pour le bien de tous et musellent toute opposition.

Après une pause publicitaire, le débat se déplace sur la question de l'intervention des pays d'Occident dans le conflit entre l'Ukraine et la Russie.

- Vous reconnaissez, cher confrère, reprend Julie, que Poutine a violé l'intégrité territoriale de son voisin au mépris des règles internationales garantissant les frontières de chaque pays, et qu'il est heureux que les pays d'Occident, comme le nôtre, aident l'Ukraine à se défendre et à repousser cette invasion.

- Pourquoi attribuer à ce souverain de mauvaises intentions, rétorque Hubert ? Il veut faire reconnaître ses droits sur une partie de l'Ukraine qui était rattachée à la Russie depuis des siècles et installer

à la tête de ce pays un gouvernement plus coopératif, moins agressif et plus attaché aux valeurs traditionnelles de l'ancien empire soviétique pour refaire son unité.

- Il s'est lourdement trompé en pensant qu'il allait être accueilli comme un bienfaiteur en envahissant brutalement son voisin. C'était sans compter sur la résistance d'un pays indépendant depuis plusieurs décennies qui a goûté aux vertus de la démocratie. Poutine s'est ingéré dans ses affaires de manière condamnable. Ne cherchez pas à le défendre. C'est injustifiable !

Chaque journaliste défend fermement, mais courtoisement ses positions.

Hubert poursuit soudain sur un ton un peu moins amical :

- Si l'Ukraine ne change pas de conduite vis-à-vis de la Russie et si cet Etat continue à résister, il va le regretter. La population de l'Ukraine ne voit-elle pas qu'elle risque de laisser passer une chance ?

- Une chance ? Vous plaisantez !

- Oui, la chance de s'unir de nouveau à un grand pays frère avec qui elle a partagé une histoire commune. En continuant à soutenir la résistance de l'Ukraine, les pays d'Occident font un bien mauvais calcul. Car de toute façon pour l'Ukraine, le combat est perdu d'avance.

- En êtes-vous sûr ? Ce n'est pas mon avis. Ce tyran pensait ébranler l'alliance entre les pays d'Occident qui ont du mal à présenter un front commun, mais son agression a renforcé plutôt cette alliance. Ces pays craignent que Poutine ne s'arrête pas là dans ses ambitions territoriales et qu'il veuille s'ingérer dans les affaires de tous ses voisins.

- Oh ! ce n'est pas la Russie qui fait de l'ingérence, ce sont les pays d'Occident qui en font à l'échelle mondiale en prétendant régenter une bonne partie de la planète. Ce dirigeant de la Russie a raison de vouloir déstabiliser cette coalition d'Occident. Il va y parvenir en soutenant des dirigeants qui lui sont proches par leurs convictions morales et politiques et par leur indépendance d'esprit.

Sur cette réponse, qui met les débatteurs à égalité en temps de parole, le présentateur demande une nouvelle pause avant de passer à un autre sujet.

Pendant cette pause, Poutine s'empresse de noter sur son carnet personnel le nom de la journaliste qui a été très critique à son égard, avec ce commentaire : « à signaler à nos services spéciaux pour lui servir l'un de nos thés parfumés au polonium, lorsque l'occasion se présentera. Quant à l'autre journaliste, il me semble prudent et intelligent. Je vais demander à nos services de le recruter. Il peut nous être utile. »

Il note son nom et zappe sur une autre chaîne qui diffuse un reportage dont il s'aperçoit assez vite qu'il s'agit d'une infox.

On y voit un sosie de Poutine en réunion avec l'un de ses généraux. Ce dernier présente le bilan de son action :

- Nous avons eu quelques difficultés au début de nos opérations en Ukraine, Majesté, car le terrain ne nous était pas aussi favorable que nous l'espérons. Mais nous sommes maintenant sur le chemin de la victoire, même si nous devons opérer parfois quelques replis tactiques pour laisser nos adversaires se mettre à découvert. Nos combattants sont des hommes de qualité, très aguerris et supérieurs à nos adversaires.

Sur un ton froid et sévère, le sosie du souverain lui répond :

- Vous avez la fâcheuse habitude, général, de répéter toujours la même chose. Vous devez suivre mes instructions et le plan convenu, et ne jamais reculer. Obéissez à mes ordres, sans vous poser de questions !

- Mais Majesté, accepterez-vous de m'écouter ?

- J'exige des résultats, pas des discours. Vos explications, c'est un luxe que seuls des faibles peuvent se permettre. Toute opposition sera écrasée. Montrez-moi vos positions et vos plans de campagne !

Le souverain se penche sur la carte qu'on lui présente et pique une colère froide.

- Incapable, vous ne progressez pas assez vite ! déclare le Tsar sur un ton tranchant. Vous piétinez alors que je vous ai donné des dizaines de milliers de combattants, des milliers de chars et de canons, des centaines d'hélicoptères, des dizaines de milliers de drones et vous disposez d'une aviation que n'a pas l'Ukraine. Pensez à tous nos concitoyens qui attendent des résultats. Vous devriez en avoir terminé

depuis longtemps avec cette opération. Je ne veux plus vous voir ! Vous êtes démis de votre commandement !

Un silence pesant s'abat alors sur l'état-major qui laisse partir son chef. Mais apparaît aussitôt un jeune et fringant général, marchant au-devant de troupes fraîches. On montre ses unités repartir au combat, enfoncer les lignes adverses et faire des centaines de victimes dans les rangs ennemis.

La scène suivante se passe dans les tranchées où l'on voit des soldats ukrainiens hurlant désespérément à leur supérieur :

- Comment voulez-vous qu'on puisse résister longtemps ? Nous sommes à court de munitions !

- Vous n'avez pas de munitions et bien fabriquez-en ! réplique en souriant de façon narquoise un commandant qui sirote un Coca tout en laissant plusieurs de ses hommes pleurer et l'implorer pour pouvoir repartir chez eux.

- Ces infox qui présentent des situations réalistes en forçant le trait donnent de la force au message. C'est une trouvaille ! s'exclame le souverain. Nos services de propagande n'en diffusent pas assez.

Il note d'appeler le lendemain le chef du Service du Renseignement et de la Sécurité (SRS) et son responsable de la propagande pour leur ordonner d'en imaginer et d'en diffuser davantage et de plus méchantes pour démoraliser ses adversaires et reconforter son peuple et ses armées.

Le temps a passé et l'heure du repas du soir a sonné. Poutine éteint sa télévision et appelle son conseiller et ministre de la Défense, Sergueï Choïgou, venu le voir et qui, ce soir-là, n'est pas reparti à Moscou. Il l'invite à dîner en tête à tête dans la salle à manger de sa résidence. Poutine l'aime pour son soutien indéfectible. Il apprécie ses avis sur ses grands projets politiques et culturels pour reconstituer l'empire soviétique et pour ses comptes-rendus sur les missions spéciales qu'il lui confie.

III

Poutine et son ministre de la Défense

Pour ce dîner, Poutine et Choïgou sont seuls dans la salle à manger. Le personnel a mis le couvert en plaçant les deux hommes à chaque extrémité de la table.

- Ce n'est pas l'idéal pour la convivialité, fait observer Poutine en souriant. Même si cette disposition nous empêche d'en venir aux mains, ce n'est pas l'idéal. On va se rapprocher.

Il demande au chef du restaurant de déplacer les deux grandes assiettes en faïence, décorées chacune de cavaliers cosaques et bordées d'un liseré rouge et bleu, pour qu'ils soient face à face dans la largeur de la table. Les couverts en argent brillent sous la lumière du lustre de cristal qui éclaire la nappe sur laquelle sont disposés différentes salades et deux bols de kéfir de lait. Des betteraves, des choux et des concombres assaisonnés à la vinaigrette donnent un joli assortiment de couleurs et de saveurs qui mettent en appétit, et qui ont le mérite de rassasier sans charger l'estomac. Comme boisson, du thé vert et deux petits verres de vin blanc de Géorgie pour accompagner quelques-uns des plats favoris de Poutine.

Bien installés face à face, Vladimir et Sergueï ont du temps devant eux. Ils ont l'habitude de ne pas se coucher avant deux ou trois heures du matin et ils n'ont pas besoin de boissons fortes pour que leurs langues se délient, car ils se connaissent bien et s'apprécient.

Ils profitent du calme de la pièce où ils sont seuls pour évoquer quelques bons souvenirs.

- J'ai bien aimé la façon magistrale dont tu m'as débarrassé de cet ambitieux Prigojine et de sa bande qui voulait prendre ma place, lance

Poutine à son invité. Vous n'étiez pas très copains tous les deux, mais tu as fait un beau boulot. Son avion n'a pas été loin avant d'avoir une panne stupide qui l'a descendu en flèche avec sa clique. Ça a été un beau spectacle ! Bravo ! Personne ne m'en a voulu pour ça. Cette liquidation n'a presque pas été critiquée et m'a plutôt valu du respect et de la considération.

- As-tu d'autres missions de ce type à me confier ? demande Choïgou. Tu sais que j'aime ça. Ton ancien opposant Khodorkovski ne te cause-t-il pas de soucis ?

- Il n'est pas bien méchant. Je ne le crains pas. Et il me doit la vie douce qu'il mène en Europe.

- Pourtant, on parle d'un complot qu'il prépare contre toi.

- Ce n'est pas très sérieux. Laisse-le tranquille, ma police s'en occupe. Si mes opposants franchissent la limite que j'ai fixée, ils ne s'en sortent pas. Ce sont des marionnettes qui m'amuse.

Chacun se sert dans l'assiette posée devant lui, sans demander au personnel d'intervenir, afin de garder la confidentialité de leurs échanges.

- Délicieux ce kéfir ! s'exclame Choïgou avant de poursuivre : Rien d'autre ne t'inquiète, Vladimir ? Tous ces pays d'Occident qui cherchent à ruiner notre économie...

- Ces pays veulent nous appauvrir, mais notre économie n'a pas vraiment souffert. Nous avons un peu peiné à retrouver notre dynamisme, mais maintenant tout est redevenu positif. Notre croissance va même dépasser 3 % cette année. Ces États se sont privés de notre gaz et de nos marchés et ils souffrent aujourd'hui de leurs propres décisions. Plusieurs de nos voisins nous aident à détourner les sanctions qu'on essaye de nous imposer. Et puis, cela a renforcé le soutien de notre population. Elle fait corps avec nous, car elle s'estime victime de sanctions injustes dont elle ne comprend pas la raison. Quant à notre industrie, nous ne sommes pas près de faire faillite.

- Nos usines d'armement tournent à plein régime et nous arrivons presque toujours à trouver des solutions quand il nous manque certains composants pour l'entretien de nos machines et de nos équipements civils ou militaires.

Et Poutine d'ajouter :

- Cette alliance des pays d'Occident pousse vers nous les États qui aiment nos qualités civiques et morales et qui ne veulent pas s'aligner sur l'Occident, sur ses pratiques mercantiles et ses mœurs dépravées. Les valeurs de l'Occident sont déliquescents, ce qui en fait des régimes vulnérables dont les dirigeants n'ont plus de convictions sinon celle de croire qu'ils sont les plus forts et les plus vertueux, alors qu'ils ont perdu leur foi et leurs principes moraux.

- Tu as raison, renchérit Sergueï. On ne se bat pas seulement par l'économie et par les armes. Nous avons des convictions, de grandes traditions, une culture. Nous sommes un modèle pour tous ceux qui détestent la faiblesse et l'indécision des gouvernements qui acceptent des contestations permanentes.

- Oui, Sergueï. Ce qui compte, c'est l'ordre civil et moral, c'est l'ordre que j'impose, il n'y en a pas d'autres possibles. Il faut se faire craindre par ceux qui ne respectent pas cet ordre. Ma détermination à maintenir la discipline et la morale rassemble la population derrière moi et renforce notre cohésion. Comme tu l'as vu, j'ai demandé à notre ministre de la Santé de relancer la natalité, d'interdire les avortements, de revenir à plus de rigueur sexuelle, et de combattre tous ces mouvements LGBT et wokistes. Notre patriarche Kirill bénit nos combats. La hiérarchie orthodoxe nous soutient et apprécie nos dons et notre engagement pour défendre nos valeurs traditionnelles. Nous allons refaire notre ancienne unité avec les pays frères qui ne formaient qu'un peuple uni et discipliné autour de nous. Nous nous moquons des sanctions internationales et des réactions des autres États.

- Tu es un as, Vladimir ! Tu referas la grande Russie. Tu vas y arriver.

- C'est bien mon ambition !

Sur cette réponse, Poutine appelle le personnel de service pour débarrasser les assiettes et les plats de hors-d'œuvre. Une serveuse dépose auprès de chacun d'eux une autre assiette, aux motifs bleus et verts, décorée de dessins inspirés de la pêche, sur laquelle a été déposé un steak d'esturgeon de belle taille entouré d'une garniture de riz et de sarrasin savamment disposée en anneau.

Tandis que chacun se verse un verre du vin blanc géorgien sélectionné par Poutine et placé dans un petit cruchon devant les assiettes, les couverts s'animent pour découper avec soin le poisson qui dégage un fumet délicieux.

- Ce qui m'inquiète depuis le début de notre opération spéciale, reprend Poutine, c'est l'état de nos armées, leur manque de stratégie et de détermination. Je ne peux quand même pas être leur général en chef en permanence !

La conversation prend un ton sérieux, et le steak d'esturgeon n'en est pas le sujet, bien qu'il le mériterait largement tellement il est appétissant.

- Je t'ai donné carte blanche, Sergueï, mais ça ne suit pas, poursuit Poutine en étant un peu plus incisif. C'est à toi de résoudre les problèmes pour gagner cette guerre. Je suis patient, mais ma patience a des limites. N'as-tu pas de meilleurs chefs militaires à me proposer ?

Je vais voir, mais ça fait déjà pas mal de généraux que tu m'as demandé de limoger.

- Tu as les armements et les troupes qu'il faut. Tu connais la faiblesse et les reculades des États qui soutiennent l'Ukraine face à nos incursions. Alors, agis un peu plus fermement pour obtenir des résultats !

- J'ai déjà remis de l'ordre et tu as constaté que nos troupes avancent maintenant de façon continue et regagnent du terrain semaine après semaine.

- Ça ne suffit pas. Il est temps d'en finir ! Ma décision, c'est de vaincre et d'occuper l'Ukraine une fois pour toutes et le plus rapidement possible. Il n'y a pas d'autres voies possibles et aussi sûres que par les armes. On ne va pas négocier. On va faire souffrir ce pays. Nos adversaires et toutes les alliances ridicules des pays d'Occident vont éclater et ne résisteront pas à ma volonté. Nous sommes un grand peuple, une grande culture, c'est cette civilisation qui doit survivre, qui survivra, et qui triomphera... Je veux la capitulation de l'Ukraine et son retour dans notre empire.

- Tu as une détermination incroyable, Vladimir. Je te suivrai partout.

Ils entament leur poisson et goûtent au sarrasin et au riz parfumé au safran, tout en continuant leur discussion.

- Mais il y a un coriace à la tête de l'Ukraine, reprend Poutine.

En prononçant ces mots, sa gorge se noue. Il s'étrangle et parvient difficilement à poursuivre sa phrase. Il tousse et se racle le fond de la gorge.

En introduisant ses doigts dans la bouche, il retire un petit aliment qui s'est fiché à l'entrée de son gosier.

- Sacrebleu ! s'écrie-t-il. L'esturgeon est l'un des rares poissons qui n'a pas d'arête dans sa chair. Je l'ai choisi pour cela. Les cuisiniers n'ont pas fait leur travail correctement. Ils vont m'entendre...

- Je ne le crois pas ! lui répond Sergueï. C'est plutôt ce Zelensky qui te reste en travers de la gorge et dont tu ne veux pas prononcer le nom. Personnellement je n'ai vu aucune arête dans cet excellent pavé d'esturgeon.

- Tu as sans doute raison. Je vais me calmer, mais je vais quand même te dire ce que je pense de ce Zelensky et ce que je veux en faire. Il me nargue avec ses armes reçues de l'Occident. Il ne voit pas que ses alliés profitent de lui pour tester leurs armements sans risque, en le manipulant. Il ne veut pas reconnaître que l'Ukraine fait partie de notre ancien empire et qu'il doit nous rejoindre en se plaçant sous mon autorité. C'est un usurpateur. Je veux épuiser sa résistance, aller jusqu'au bout sans faiblir, et le faire disparaître.

- La solution serait peut-être de lui faire subir le même sort que Prigojine. Veux-tu que je m'en charge ? demande Sergueï.

- Il est difficilement saisissable et bénéficie d'une aide permanente de ses alliés d'Occident. Mais si tu vois une possibilité, ne te gêne pas !

Ce conflit avec l'Ukraine travaille Poutine. Il mobilise des milliers de jeunes qui pourraient être employés plus utilement pour le développement du pays. C'est une horrible hécatombe et une vaste entreprise de démolition dévastant non seulement les troupes et les villes de ses adversaires, mais également certaines de ses propres troupes et de ses propres villes par des bombardements réciproques incessants et croissants.

Le Tsar s'attendait à conquérir facilement la partie orientale de son voisin avec le soutien d'une partie de sa population comme cela s'était passé six ans plus tôt en Crimée, une presque île d'Ukraine où la population locale largement russophone l'avait assez bien accueilli. Mais cette deuxième opération se révèle difficile et même désastreuse.

Ce Zelensky, qui lui paraissait être une marionnette de théâtre, se comporte en vrai chef d'État exigeant le respect de ses frontières et de ses droits sur tout son territoire, n'acceptant pas de se soumettre par la force

des armes à son grand voisin, la Russie. C'est aussi un chef de guerre pugnace, persuasif, qui a mobilisé sa population et convaincu une coalition de pays d'Occident de l'alimenter en armements et en munitions. Il résiste, et contre toute attente, il a stoppé la progression des troupes russes et n'a cédé que peu de territoires face aux énormes armées de son voisin.

- Nous sommes un peuple fort, uni, et tout le monde connaît ma force et mon entêtement, répète Poutine à son invité. Je veux faire plier les pays d'Occident et rabattre leur superbe. Nos valeurs doivent l'emporter. C'est un combat de civilisation contre un Occident décadent, et rien ne doit retarder notre projet de reprendre l'Ukraine, de reconquérir les territoires que nous avons perdus et de refaire l'unité de notre ancien empire.

À force de ruminer ces pensées, Poutine en perd l'appétit. Il s'échauffe et conclut sans même prendre le temps de finir son steak d'esturgeon :

- Les Ukrainiens savent que j'ai les moyens, s'il le faut, de les anéantir, eux et leurs alliés, par nos armes nucléaires. Je leur répète que je n'hésiterai pas à les employer s'ils vont trop loin.

- Tu me disais que c'étaient certains ministres, mais pas toi, qui brandissaient cette menace. Tu ne te laisses pas un peu aller ?

- Tu ne me connais donc pas encore, Sergueï ? Ces pays se croient les plus forts, mais ils ont peur de moi et n'oseront pas franchir les limites que je leur impose. Nous devons triompher et récupérer l'Ukraine. Cela mettra fin à la guerre et nous aurons définitivement la paix. Notre peuple nous en sera reconnaissant. Nous serons craints pour toujours à l'intérieur comme l'extérieur. Voilà ma conclusion. Tu ne le crois pas ?

- J'essaye de faire ce que tu souhaites, mais en employant les armements classiques, Vladimir, tu le sais. Ce n'est pas la peine de parler de guerre nucléaire, qu'on ne fera jamais, car nous ne réussirions qu'à conquérir un champ de ruines.

- Alors, avance plus vite et plus fort !

- Je vais faire quelques nouvelles purges dans mon état-major comme tu le souhaites pour avoir des généraux plus efficaces qui n'utilisent plus nos hommes comme de la simple chair à canon. Mais il faut m'aider à accroître le nombre, la qualité et la puissance des armes et des munitions

livrées à nos armées. Il faut aussi renforcer nos services spécialisés pour infecter en permanence les réseaux et les systèmes électroniques de défense de notre voisin et de ses alliés. Quand cela sera fait, je donnerai l'ordre de mon côté de bombarder de façon plus massive les grandes villes de l'Ukraine, ses centrales énergétiques, ses aéroports, ses voies de communication, ses ponts et ses barrages, ses usines, ainsi que ses stocks de matériaux et de denrées alimentaires où qu'ils soient.

- Bien Sergueï ! C'est effectivement ce que tu dois faire. Tu dois aller jusqu'au bout sans faiblir ! J'ai été, comme toi, formé aux bonnes méthodes de nos services secrets. Tu connais ma détermination. Ce qui compte, c'est la rigueur, la persévérance, l'entêtement quoiqu'il en coûte, ainsi que le dévouement à ses chefs. Je dois gagner cette guerre contre l'Ukraine, Sergueï, et je la gagnerai. J'en ai le pouvoir et le peuple est avec moi.

Cette diatribe s'arrête là, car on leur apporte le dessert. Ce n'est généralement pas le plat le plus dur à avaler, mais la discussion a été si passionnée qu'ils n'ont plus très faim. Deux employés déposent devant chaque assiette l'un des desserts préférés de Poutine, une glace à la pistache, parfumée au gingembre. Cela remet de la bonne humeur entre ces amis.

Choïgou en profite pour poser une question plus personnelle à Poutine :

- Toutes tes responsabilités ne te rendent-elles pas solitaire ?

- Quel mal y a-t-il à être solitaire ? C'est la rançon du pouvoir quand on est au sommet et qu'on veut s'y maintenir.

- Tu as peu de conseillers autour de toi, autres que ceux que tu as promus et qui t'approuvent sans discussion. Ça ne te manque pas d'avoir des conseillers qui ne sont pas toujours d'accord avec toi ?

- Tu es de ceux-là, Sergueï ! C'est cela que j'apprécie chez toi.

- N'en veux-tu pas d'autres, un peu plus critiques, des conseillers qui pourraient remettre en question certaines de tes certitudes ou de tes décisions ?

- Pourquoi veux-tu me compliquer la tâche ? As-tu quelqu'un à me proposer ?

- Peut-être...

- À qui penses-tu ? Je serais curieux de le savoir. Tu ne vas quand même pas me parler de Khodorkovski ? C'est fini entre nous.

- Je pense à quelqu'un d'autre.

- Qui est-ce ?

- Tu ne le connais qu'indirectement, mais il serait intéressant que tu discutes de temps en temps avec lui. Il n'est pas très loin d'ici. Et je suis sûr qu'il ne sera pas toujours d'accord avec toi. C'est ce qui est intéressant, n'est-ce pas ?

- Vas-tu me dire enfin à qui tu penses ?

- Tu n'as pas d'idée ? Ce que je t'ai dit ne t'a pas mis sur la voie ?

- Tu me fais languir. Donne-moi son nom !

- Tu n'as pas deviné ?

- Non...

- Zelensky !

Poutine se lève de son siège, contourne la table, prend Sergueï par les épaules et le menton, le soulève, et par un balayage horizontal de la jambe le jette à terre de façon magistrale. C'est sa prise de judo préférée. Il aime en faire la démonstration aux jeunes judokas dont il suit l'entraînement.

Sergueï amortit sa chute en frappant le sol du plat de sa main.

- Je savais que tu étais ceinture noire ; maintenant, je m'en souviendrai. Tu es vraiment fort, Vladimir et même un peu trop !

- Tu as osé me provoquer en me donnant un nom qui m'a fait réagir comme tu l'as vu !

- Mais tu m'as écouté et de ce côté-là, j'ai gagné, car je crois qu'un jour ou l'autre tu devras bien lui parler à cet adversaire, répond Sergueï qui se relève en s'époussetant.

- Il faudrait qu'une méchante mouche m'ait piqué ou qu'un virus m'ait infecté et que je sois vraiment très malade pour accepter de parler avec lui !

- Sait-on jamais ?...

Poutine regarde sa montre et estime qu'il est temps d'aller se coucher.

- Avant de t'endormir, camarade Sergueï, dis-toi qu'un jour, pas très lointain, on entonnera un chant de victoire !

Ils s'embrassent et se mettent à chanter en chœur l'Internationale en criant fort comme au temps des Soviets : *C'est la lutte... te... finale...*

- *Trinquons à notre futur empire !*

Ils se servent un verre de vodka qu'ils jettent contre le mur une fois vidé de son contenu pour le faire exploser en mille morceaux.

- Dors tranquillement, Sergueï. Je sais que je peux compter sur toi, comme toi tu peux compter sur moi. Merci pour ta compagnie. Je suis content de t'avoir comme ministre de la Défense et conseiller.

- Vladimir, tu es vraiment le plus grand homme que je connaisse !

Leur soirée se termine. On est le 4 juin et il est deux heures du matin.

Au moment où le Tsar cherche à s'endormir, une fièvre inhabituelle s'empare de lui. À peine s'est-il étendu sur son lit qu'il sent son front bouillant, brûlant même, au point qu'il appelle d'urgence son médecin. Celui-ci arrive très vite. Il ne se doute pas que cette poussée fiévreuse va changer bien des choses dans la vie de son patient et celle du monde.

IV Début d'épidémie

7 juin

Même un souverain fort, puissant et volontaire, peut tomber gravement malade. La preuve en est ce qui est arrivé trois jours plus tôt à Poutine, grand maître de la Russie, après une soirée passée devant la télévision et une discussion avec son ministre de la Défense, Sergueï Choïgou, dans sa résidence de Novo-Ogaryovo.

Durant trois jours, une violente fièvre s'est emparée de lui. Elle s'est terminée par un coma de plus de trois heures. Son médecin personnel, Yvan, l'a suivi heure par heure. Après avoir fait le nécessaire pour l'isoler et lui avoir prescrit un repos complet, il a diligenté d'urgence au laboratoire de l'hôpital central militaire de Moscou des demandes d'analyses afin d'identifier la cause de cette maladie aux effets inquiétants. C'est seulement maintenant que le souverain commence enfin à se sentir mieux.

Ce dernier n'est pas un homme à se laisser abattre. Malgré les conseils de son médecin, ignorant son ordonnance et ses prescriptions, il reprend, dès le surlendemain de son coma, les rênes de l'État depuis Novo-Ogaryovo.

Il demande à Boris, son chef de Cabinet, de prévenir le Premier ministre, le ministre de la Défense et le chef de la police qu'il va gouverner depuis sa résidence et qu'ils veulent bien venir s'installer pendant quelques jours dans le pavillon réservé aux hôtes ou prévoir des allers-retours rapides depuis Moscou quand il aura besoin d'eux.

Il va gouverner, comme il le fait souvent, depuis cette résidence qui est à moins d'une heure de son palais du Kremlin.

Son médecin lui rappelle qu'il n'est pas vraiment guéri et qu'il est sans doute encore contagieux. Ses collaborateurs et ses ministres devront travailler à distance par téléconférence ou venir masqués et protégés s'ils se réunissent physiquement dans la résidence.

À la première réunion de son Conseil, qui a lieu quelques jours plus tard, les ministres arrivent un peu craintifs, un masque sanitaire sur le visage. Ils ont eu l'autorisation de se réunir dans un salon de la résidence en gardant leurs distances et en ayant mis sur eux les équipements de protection recommandés.

Poutine aborde l'ordre du jour en parlant avec douceur pour leur avouer :

- J'ai été souvent trop dur avec vous tous. Pardonnez-moi. Je dois changer.

- Le Premier ministre, étonné, lui répond aussitôt :

- Vladimir ? ... tu vas bien ?

- Je suis sincère, croyez-moi, dit le souverain. Je vous suis reconnaissant de vous avoir à mes côtés. Merci pour tout ce que vous faites et avez fait. Venez tous, que je vous embrasse !

- Mais nous avons un masque ! fait remarquer le Premier ministre, perplexe. Que t'arrive-t-il, Vladimir ?

- C'est vrai, je l'oubliais. Eh bien, restez où vous êtes, ce sera une embrassade virtuelle !

Le souverain, autrefois froid et brutal, s'est métamorphosé en un personnage tendre, manifestant de manière un peu inconsciente et désordonnée son affection à celles et ceux qui l'entourent.

- C'est incroyable, Majesté, vous êtes un autre homme ! s'écrie l'assistante du Premier ministre émue. Le pays va se demander si c'est vraiment la même personne qui régnait en maître exigeant il y a quelques jours. Notre souverain qui devient soudainement chaleureux et sentimental !

- Je n'ai pas toujours été bienveillant avec vous. Mais je vous tiens tous en grande estime, avoue Poutine avec un sourire avenant. Je vais

vous faire un cadeau en reconnaissance de votre travail et de votre fidélité. Laissez-moi y réfléchir.

- En quelques minutes, l'atmosphère de la salle de réunion subit une métamorphose inattendue. Personne ne reconnaît ce nouveau visage du souverain, empreint de douceur et de bienveillance. Quelque chose a vraiment changé dans son comportement.

- En levant la séance, le Premier ministre et le chef de Cabinet s'empressent de faire une recommandation à tous les présents :

- Ce comportement bizarre de notre souverain ne vous paraît-il pas étrange ? N'en dites surtout rien à l'extérieur pour l'instant. Ça ne doit pas se savoir.

Tôt le lendemain matin, le professeur Yvan demande de nouveau à le voir, l'air très soucieux.

- Je vois que vous allez mieux, dit-il au souverain. Mais...mais... je vous apporte une nouvelle inquiétante.

Il bégaye, tellement il est perturbé.

- Calme-toi, de grâce, lui intime le souverain en l'encourageant à parler. Dis-moi ce qui te préoccupe. Je t'écoute.

- On vient de m'avertir que vous n'êtes pas le seul à avoir été infecté par un virus. Une épidémie est en train de se propager et il y a tout lieu de croire que c'est par une infection semblable à la vôtre. La contagion a commencé assez loin d'ici, vers l'aéroport, mais c'est sans doute le même virus qui est parvenu jusqu'ici. Sept personnes au moins ont été infectées et certaines un peu avant vous.

Le souverain ne paraît pas très ému. Il sourit même, ce qui ne fait qu'accentuer le débit de parole du professeur. Ce dernier fronce les sourcils :

- C'est très sérieux, Vladimir ! Je ne plaisante pas. Je suis au premier rang dans le combat contre les virus. Je me dois de veiller sur la santé publique. Avec ce qui vous est arrivé, il faut tout faire pour stopper cette épidémie et vous devez m'aider et imposer les mesures de protection nécessaires.

Poutine ne se départit pas de son calme olympien et de son air jovial :

- Yvan, je t'aime et je t'apprécie. C'est tout à ton honneur que de veiller avec professionnalisme sur la santé de chacun. Je t'en sais gré.

Mais reste zen que diable ! Ce virus est-il si méchant ? Dis-moi un peu ce qu'on t'a appris.

- Sept cas d'infection recensés en dehors de vous, ce n'est pas rien !
- Où ça exactement ?
- Autour du grand élevage de poulets à côté de l'aéroport.

Le souverain reprend sa respiration et sourit :

- Sept cas, ce n'est presque rien ! et seulement là-bas ?

Le ton calme, inhabituel, du souverain dont on connaît les emportements et les colères intrigue le professeur qui continue son rapport :

- On n'a pas trouvé d'autres cas ailleurs pour le moment ; on peut donc soupçonner que ce virus est parti de là-bas avant d'arriver ici.

- Voilà une excellente déduction !

- Ne plaisantez pas, Vladimir ! J'ai demandé qu'on analyse d'urgence les poulets de cet élevage et qu'on les isole sans les toucher.

- Je connais les propriétaires de cet élevage, déclare le souverain. Ce sont des gens très bien. C'est dans cet élevage que mon cuisinier s'approvisionne en poulets.

- Alors, c'est sans doute là l'origine de votre propre infection. J'ai bien fait d'exiger qu'on arrête toute vente et toute sortie de volaille de cet endroit.

- Tu veux tuer cet élevage, ruiner mon ami et me priver de ses excellents poulets ?

- Je veux vous protéger et protéger notre population. L'une des premières personnes contaminées avant vous est précisément le propriétaire de cet élevage.

- Tu en es sûr ?

- Absolument ! Vladimir, je vous en prie, la situation est critique. Des biologistes sont en train de rechercher quel est ce virus et l'une de leurs hypothèses met en cause très sérieusement cet élevage. J'ai exigé qu'on l'isole ainsi que tous ceux qui travaillent là-bas. Plus rien et plus personne ne doit sortir de cet élevage jusqu'à nouvel ordre.

Le professeur poursuit :

- Ce qui est encore plus inquiétant, c'est que ce virus s'est déjà transmis à l'une des sœurs du propriétaire. Elle n'était pas en contact

direct avec ces poulets, mais seulement avec son frère contaminé. Elle vient de sortir d'un coma de plusieurs heures.

- Je la connais. Comment va-t-elle ?

- Comme vous ! Elle est à demi rétablie, mais encore un peu fiévreuse et souffre d'un mal de tête. Tous les symptômes et les phases de l'infection sont semblables. C'est bien le même virus qui se diffuse. Je viens de faire des recommandations à votre entourage pour éviter la contagion, car tous ne prennent pas les précautions nécessaires, tant s'en faut, alors que ce virus peut se répandre comme une traînée de poudre.

Calé confortablement dans son fauteuil, le souverain ne bronche pas. Il a d'autres soucis en tête, notamment les combats menés par ses armées en Ukraine. Il esquisse un léger sourire qui éclaire son visage habituellement fermé et sévère.

- Qu'en pensez-vous, Vladimir ? N'ai-je pas bien fait ? questionne le professeur Yvan qui manifeste un grand trouble.

Le souverain croit bon de tempérer son inquiétude :

- Ces malades vont connaître le même sort que moi. Ils s'en sortiront et même peut-être plus forts et meilleurs. Tu vois bien comment je me porte maintenant. Ce virus n'est pas une calamité. Attends de voir.

- Voilà plusieurs fois que vous parlez sans savoir, rétorque le professeur. Vous ne prenez pas la mesure du problème.

Sous les yeux de son médecin, Poutine se met à jouer avec une petite croix orthodoxe en or qui lui a été offerte par son ami le patriarche Kirill. Il la manipule comme s'il priait discrètement.

- Demande-t-il à Dieu d'arrêter l'épidémie ou bien de lui accorder rapidement la victoire contre l'Ukraine ? s'interroge Yvan en le regardant caresser son bijou.

La réponse est plus prosaïque.

- Mon ami Kirill m'a assuré que cette maladie n'était pas grave, lui déclare le souverain. Il suffit d'attendre pour qu'elle disparaisse.

- Je ne suis pas patriarche, mais médecin ! Oubliez vos prières, Vladimir. Ce ne sont pas elles qui vont résoudre le problème. Je crains malheureusement qu'il y ait déjà bien d'autres malades qui ne se sont

pas déclarés par crainte de devoir payer le médecin et d'avoir à acheter des médicaments.

V

Les espoirs des opposants

Si Poutine est respecté par les gens modestes et par les collaborateurs directs qu'il a choisis avec grand soin, en revanche, ses adversaires politiques et la majorité des citoyens les plus éduqués le craignent pour sa cruauté et ses méthodes brutales pour faire disparaître ses opposants et les journalistes qui osent le critiquer ou dire du mal de lui.

Tout habitant qui possède de grands biens ou des entreprises trop puissantes est surveillé et peut se faire arrêter sans preuve. Tout citoyen qui emploie d'autres termes que ceux autorisés par la Service du Renseignement et de la Sécurité (le SRS) pour parler des acquisitions faites par le souverain ou des opérations militaires menées par la Russie est passible de dix à quinze ans de prison ou de camp de rééducation. C'est le cas de quiconque lui reproche d'avoir lancé ses troupes sans grande préparation dans une guerre qui n'avoue pas son nom pour occuper et conquérir une partie du territoire de son voisin riche en minerais, équipé d'un grand port donnant sur la mer, et dont la majorité des habitants locaux sont russophones. Mieux vaut également ne pas avoir d'ambition politique pouvant mettre en difficulté le souverain au moment des élections. Ceux-là sont fichés et peuvent être arrêtés et disparaître du jour au lendemain.

À la tête du mouvement d'opposition se trouve un ancien oligarque, Mikhaïl Khodorkovski, qui s'est exilé en Grande-Bretagne. Juste avant lui, à ce même poste, Alexeï Navalny dont il était un ami de longue date est mort de façon troublante. On attribue

son décès aux sévices que les sbires du SRS lui ont infligés dans les geôles impériales du Grand Nord pour avoir dénoncé la corruption gangrénant le sommet de l'État. Khodorkovski a retenu la leçon. Il redouble de prudence et n'opère plus que depuis l'étranger pour apporter un appui à celles et ceux qui veulent renverser ce souverain. Il peut compter sur un puissant réseau d'amis et de moyens répartis dans différents endroits du monde.

En Russie, le chef local de ce groupe d'opposants, un dénommé Igor, est un homme discret et sans histoire. Sous-secrétaire au ministère de l'Intérieur, il est bien placé pour infiltrer et surveiller la police du souverain, mais aussi pour dissimuler l'action des comploteurs et révolutionnaires aux yeux de cette même police et de ses indicateurs. Le SRS l'a fiché, mais il n'a jamais été condamné, ayant des protecteurs bien placés qu'il soudoie grâce aux envois de fonds de son chef Mikhaïl.

Dans les médias officiels, on ne parle pas encore de la maladie de Poutine ; et aux quelques-uns qui commencent à être au courant, on la présente comme une légère indisposition. On cache soigneusement la forte fièvre et le coma par lesquels il est passé. Il est important de ne pas montrer de signes de faiblesse, car le pays est en conflit armé avec son voisin, l'Ukraine, et le souverain dirige lui-même les opérations depuis son palais avec l'aide du ministre de la Défense et de son état-major.

Depuis plus de deux ans, beaucoup de jeunes meurent dans des combats violents ou reviennent blessés et traumatisés. C'est la principale préoccupation des habitants de la Russie et de son voisin l'Ukraine. La santé du souverain passe au second plan, sauf pour ses opposants politiques qui espèrent le voir disparaître ou être malade au point de devoir abandonner le pouvoir.

Ce matin-là, alors qu'il est encore à Novo-Ogaryovo, , on fait savoir à Poutine qu'Alexandre, le chef de la police secrète, souhaite lui parler ou du moins être mis en communication avec lui.

- Il me fatigue ! Qu'est-ce qu'il veut ? demande Poutine qui s'installe dans son fauteuil en demandant à l'un de ses collaborateurs de la Sécurité d'activer la liaison vidéo.

- Je ne savais pas que vous étiez réellement malade, Vladimir, s'excuse le responsable de la police. Si je l'avais su, je ne vous aurais pas dérangé.

- Tu aurais dû le savoir de par tes fonctions ! Qui fait courir le bruit que je suis malade ?

- C'est une information qui se répand en ce moment dans la capitale. Je suis venu précisément pour vous faire écouter une conversation que mes services ont enregistrée lors d'une réunion de vos opposants dans un café de Moscou, hier matin.

- Qu'est-ce que veulent ces gens-là ?

- Vous allez le savoir si vous avez quelques instants à m'accorder. Ce sera court, mais c'est important.

Le lendemain du jour où Poutine est sorti de son coma, les services de renseignement ont surpris en effet un conciliabule qui s'est tenu dans l'arrière-salle d'un grand café de la capitale. Le chef de la police secrète, Alexandre, s'est empressé d'en rendre compte au souverain. Il vient de se présenter à l'entrée de la résidence et d'être mis en contact par vidéo avec le souverain.

- *Écoutez, Majesté, ce que nos micros viennent d'enregistrer. Vous allez entendre les propos échangés par vos opposants lors de cette réunion.*

Au moyen du vidéophone, Alexandre lui fait entendre un dialogue qui commence par une invitation du chef des comploteurs à l'une de ses collaboratrices.

- Mes amis, faites silence ! Écoutez Maria !...

- *Parle, Maria ! Raconte ce qui est arrivé au souverain et ce que tout le monde ignore encore.*

- *Le souverain est gravement malade. Il est passé près de la mort. Les infirmiers disent qu'il a attrapé un méchant virus :*

- *Vous entendez ?*

- *Maria, sais-tu si c'est un virus mortel ?*

- *Je n'en sais rien, mais Poutine est tombé dans le coma et depuis il est devenu fou.*

- *Enfin une lueur d'espoir pour nous ! Cet homme a fait trop de mal à notre pays !*

- *Pas si vite, Mouloud. Il est fou, mais pas encore mort.*

- *Domage ! mais on peut peut-être accélérer les choses si tu vois ce que je veux dire !*

- *Attendez ! Une prise de pouvoir se prépare. Si Poutine meurt, ce que nous espérons tous, le pouvoir ne tombera entre nos mains que si nous avons des forces armées et les médias avec nous. Nous devons... »*

L'enregistrement devient soudain inaudible.

- Pourquoi ça s'arrête ? demande le souverain.

- Parce qu'ils ont sans doute changé de salle pour aller dans une autre pièce où il n'y avait pas de micros.

- Alexandre, tes services sont des incapables ! tempête le souverain qui a perdu sa belle sérénité. Quand on met des micros, on en met partout !

- C'est évidemment ce que nous avons fait, Majesté. Mais ils ont été découverts. C'est encore heureux qu'il en soit resté quelques-uns qui n'ont pas été repérés.

- Et qui y avait-il dans cette bande de conspirateurs ? interroge le souverain.

- Vous le savez, Majesté. Nos services vous ont déjà renseigné, mais vous nous avez conseillé de les pister simplement pour établir la liste la plus complète possible de leurs soutiens. Tous ces gens sont sur écoute et se méfient, bien sûr. Ils se protègent de plus en plus efficacement. Voulez-vous qu'on les arrête dès maintenant et qu'on les envoie au bagne ou voir les anges et les démons ? On trouvera bien un motif, même si ça nous oblige à mentir un peu pour faire ça proprement et ne pas ternir votre réputation.

- Écoute, Alexandre, je te fais confiance. Laisse-les tranquilles pour le moment. Continue à me tenir au courant et puis refais poser des micros en étant plus discret et plus malin !

- Bien Majesté, vous pouvez avoir confiance en moi et en nos services de renseignements.

Pour toute réponse, il entend Poutine lui déclarer de façon inattendue

- Mon cher Alexandre, je t'aime et t'apprécie. Je voudrais te serrer dans mes bras mais mon médecin me l'interdit. Comme c'est impossible, je vais te faire attribuer la médaille du mérite.

- Il m'aime, se dit-il. C'est bien la première fois qu'il m'exprime un tel sentiment. Il a bien changé. Il doit être très fatigué.

Tandis que les opposants se méprennent sur ce qui se passe à Novo-Ogaryovo, le souverain s'est remis de son infection et jouit d'une pause réparatrice. Il songe désormais aux diverses dispositions qu'il veut prendre en faveur de ses proches et de ses concitoyens dans l'élan de bonté et de générosité qui l'a saisi après son coma. Et pendant que ses adversaires politiques réfléchissent à la façon dont ils vont prendre le pouvoir s'il vient à disparaître, il fait lui-même, de son côté et en toute discrétion, la liste des personnes auxquelles il veut témoigner de l'affection et de la reconnaissance.

Les comploteurs sont étroitement surveillés. Ils ne peuvent se fier qu'à peu de gens, car toute dénonciation est récompensée par le SRS. Ils prennent des précautions et masquent leurs véritables activités en entretenant une agitation fébrile à Moscou sans autre but que de repérer discrètement des responsables économiques et politiques pouvant leur être utiles à l'avenir.

- Le porte-parole du souverain va donner le bulletin de santé du Tsar demain matin, annonce Igor, le chef de l'équipe locale des opposants. Mais comme d'habitude, il va mentir. On ne saura donc pas ce qu'il en est vraiment. Difficile en tout cas de comprendre pourquoi Poutine n'a pas été transporté à l'hôpital. Les médecins trouvent peut-être inutile de le soigner. Ce serait donc sa fin qui s'annonce. Khodorkovski est au courant. Il nous demande d'activer nos réseaux et de relayer ses instructions aux personnes qui coordonneront nos opérations quand on aura annoncé la mort du souverain ou son incapacité à gouverner. La bonne nouvelle, c'est que l'adjoint du chef de la garde impériale nous est totalement acquis. Il dirigera nos opérations militaires et de police en cas de besoin. C'est un garçon exceptionnel qui ira loin. Nous en ferons un ministre quand nous aurons pris le pouvoir.

Dans l'après-midi, sans même attendre le bulletin de santé du souverain, Igor appelle Rassoul qu'il a chargé de la communication du groupe des comploteurs. Celui-ci est un expert en matière de propagande et d'intoxication des esprits, car il a lui-même travaillé au SRS avant d'en être écarté pour avoir déplu au souverain dans une note de service jugée insuffisamment déférente. Il est passé depuis dans la tribu des comploteurs.

- Rassoul, fais savoir à la population le plus vite possible, par tous les moyens à ta disposition, que nous sommes gouvernés par un malade dont il faut se débarrasser. Il faut contrer le service de communication officiel qui va sans doute ne parler que d'une petite grippe pour cacher le véritable état de santé de Poutine.

L'excitation gagne les esprits. Le complot n'en est pas à son premier plan de campagne, mais cette fois-ci les conjurés sentent qu'un dénouement est proche. Ils jubilent. Ce n'est pas une petite affaire qu'ils préparent : c'est la révolution, la Grande Révolution !

Khodorkovski suit heure par heure l'évolution de la situation depuis l'étranger. Il se voit déjà aux manettes de l'empire, à la place de Poutine. Il veut faire mentir tous ceux qui prévoient que la chute du souverain conduira à un chaos épouvantable à l'intérieur du pays, et que ce sera une menace pour la paix mondiale avec la dissémination de militaires inoccupés et de gens affamés ou poursuivis fuyant leur pays. Il rêve, lui, de faire une belle révolution, nette et propre, menée dans les règles de l'art. Il a relu l'histoire de la Révolution française pour s'en inspirer et éviter ses erreurs. Ce sera une affaire menée rondement, avec des hommes incorruptibles à sa tête, s'inspirant de la figure de Robespierre.

Son ambition est d'instaurer un État où l'on vivra libre et en sécurité, où l'on travaillera avec joie pour le bien de tous, et où l'on célébrera régulièrement, par de grandes fêtes, l'amitié, la cohésion et l'entente entre tous les citoyens du pays. Le monde entier en sera étonné et rassuré.

Cette ambition ne manque pas de moyens parce que ce groupe d'opposants bénéficie de puissants appuis extérieurs. Des organisations

non gouvernementales et des groupes et banques privés le soutiennent, car son haut responsable est lui-même un ancien homme d'affaires et sait très bien parler. N'a-t-il pas déclaré un jour, dans un discours largement diffusé :

« Je respecterai les droits de l'homme. Je ne couperai la tête ni des nobles, ni des possédants et je ne pousserai personne à l'exil. Loin de moi l'idée de faire une révolution bolchevique. Je ne suis pas marxiste et je ne le serai jamais. Dans l'état nouveau, on prônera la liberté, le souci du bien commun, mais aussi l'efficacité et la rectitude morale sans même avoir besoin de recourir à une religion quelconque. Je serai le chef d'un pays que le monde admirera pour sa gouvernance, la vertu de ses citoyens et l'intégrité de ses dirigeants.

Notre forme de gouvernement concurrencera les démocraties modernes en les rejoignant par leurs bons côtés, tout en ne reprenant pas leur cupidité, leur dégradation morale et leur tolérance à l'égard de tous les dépravés, les délinquants, les drogués et les casseurs. »

Celui qui ambitionne de remplacer Poutine idéalise ainsi le régime qu'il s'apprête à mettre en place. Ce ne sera plus un empire corrompu, mais un État moderne dont l'administration et les gouvernants seront parfaits. Le reste, pense-t-il, s'ensuivra par la pleine adhésion des citoyens aux institutions et aux dirigeants.

C'est un habile discours pour ne pas effrayer les pays d'Occident qui craignent de grandes secousses en cas de changement politique brutal en Russie. Grâce à cette équipe, un monde de joie, de paix et d'harmonie, va éclore sous leur houlette, là où aujourd'hui c'est par la crainte, la menace, la torture, l'oppression, voire l'assassinat, que le souverain gouverne.

Certes, il y a beaucoup à faire pour rendre les gens coopératifs, gentils et bienveillants, et les résultats restent incertains. Mais ce chef va s'y employer en ayant recours aux réseaux d'influenceurs, aux meilleures agences de publicité, aux experts, et à toutes les officines spécialisées en infox et en intelligence artificielle, pour convaincre les citoyens qu'avec leurs nouveaux gouvernants, ils sont heureux et bien gouvernés ou du moins qu'ils en ont la sensation. On n'aura qu'à se féliciter de voir ce grand pays qu'est la Russie s'avancer sur le chemin menant à un horizon indépassable, un régime stable,

parfait que d'aucuns considéreront comme la véritable *fin de l'histoire* qu'un conférencier d'un pays d'Occident avait annoncé un peu vite lors de la chute de l'URSS.

Ce discours et ces programmes puisent abondamment dans les clichés diffusés par les États occidentaux que les révolutionnaires sollicitent pour obtenir une aide matérielle et financière. Parmi leurs soutiens, on compte Elon Musk, adhérent de la première heure, qui constitue à lui seul le premier étage d'une puissante fusée destinée à mettre en orbite ce nouveau régime politique. À ses côtés se pressent d'autres groupes, également très intéressés par cette équipe dirigeante qui va transformer un état immense, mais manquant piteusement de groupes aussi innovants et dynamiques que les leurs pour se développer. Des pétroliers, des sociétés de la nouvelle économie, des transhumanistes en recherche de cobayes, des spécialistes en génétique, en nouvelles énergies, en agronomie, en intelligence artificielle, voient là un formidable terrain d'expérimentation pour leur recherche et un gigantesque marché potentiel dont le souverain actuel ne perçoit pas toutes les opportunités qu'il offre. Les supporters de cette révolution misent bien sûr sur un fort retour sur investissement aussi bien financièrement que politiquement. Personne ne s'en cache.

C'est ainsi que de jour en jour, le compte en Suisse de cette organisation révolutionnaire grossit et lui donne d'ores et déjà les moyens d'amasser des armes, d'acheter des agents, de corrompre des fonctionnaires, de recruter des partisans pour ses troupes de choc et d'organiser et d'animer des réseaux actifs.

VI Retour à Moscou

Une quinzaine plus tard, le souverain décide de revenir à Moscou pour se rapprocher de ses collaborateurs et mieux sentir le pouls du pays. Il se croit guéri malgré l'avis très réservé de son médecin.

Pour aller en voiture de Novo-Ogaryovo à son palais du Kremlin, au cœur de la capitale de la Russie, c'est une organisation compliquée, car Moscou est devenue un enfer pour la circulation. La ville a prospéré et s'est singulièrement développée. La croissance économique et l'accroissement démographique ont conduit à une explosion du parc des véhicules particuliers et les structures routières n'ont pas suivi. Les autoroutes et le périphérique connaissent d'énormes embouteillages à tel point que les services du Renseignement et de la Sécurité interdisent la circulation de Novo-Ogaryovo à Moscou quand le souverain emprunte ce trajet pour se rendre dans son palais du Kremlin ou pour en revenir. Chaque fois, c'est un long cortège de limousines semblables qui se suivent afin qu'on ne sache pas dans quel véhicule se trouve exactement le souverain. Il arrive même qu'un sosie se trouve dans les premières voitures pour tromper ceux qui chercheraient à le repérer.

Dans l'une de ces fastueuses limousines de fabrication russe, plus luxueuse et plus chère qu'une Rolls-Royce Phantom, Poutine a invité son Premier ministre Mikhaël Michouline qu'il vient de reconduire à la tête du gouvernement. Il tient à le féliciter pour les résultats de sa gestion :

- Je ne t'ai jamais assez dit combien je t'aime et t'apprécie. Pardonne- moi cette négligence. Avec toi, nos rentrées fiscales ont presque doublé en deux ans. Tu as modernisé la collecte des impôts et lutté efficacement contre la corruption des fonctionnaires des services fiscaux. Tu es merveilleux !

En s'approchant de la capitale, Poutine contemple cette ville qui s'est profondément transformée. En moins de trente ans, elle est devenue un pôle tertiaire converti à l'économie de marché, alors qu'elle était jusque-là un centre industriel et commercial. L'autoroute passe au milieu du nouveau quartier des affaires et de la finance, que d'aucuns appellent la « City » de Moscou. Les immeubles modernes, fonctionnels, au design sobre, mais élégant, s'y sont multipliés. Leur architecture n'a plus rien à voir avec la lourdeur monumentale d'autrefois.

- C'est à toi, Mikhaël, qu'on doit ce nouveau quartier et la modernisation de notre économie. Les affaires du pays se portent beaucoup mieux, tu peux en être fier.

Arrivés près du centre de Moscou, ils aperçoivent plusieurs monuments très connus qui ont été rénovés et qui font la fierté de la Russie. C'est au tour de Mikhaël d'attribuer à Poutine la paternité de ces changements.

- Nos monuments sont magnifiquement restaurés. Tu as eu la sagesse de ne pas détruire les gratte-ciels staliniens et les anciens bâtiments massifs et imposants de l'époque soviétique. Depuis qu'ils ont été mis en valeur, c'est une attraction touristique appréciée. Il n'y a pas beaucoup de villes au monde qui peuvent s'enorgueillir d'un tel patrimoine, commente Mikhaël.

- C'est notre passé qui est ainsi préservé, mais l'avenir de notre grand pays se prépare ici, fait remarquer Poutine en désignant au loin les bâtiments des universités, des centres de recherche, des théâtres, des musées, tout ce qui fait la vie universitaire et culturelle de Moscou.

Mikhaël Michoustine approuve :

- Tout à fait d'accord avec toi. C'est par les innovations qu'aujourd'hui un pays comme le nôtre peut accélérer son développement et créer de la richesse durablement. Il faut soutenir la créativité et les initiatives des jeunes générations.

- À condition, précise Poutine, que les jeunes travaillent sérieusement aussi bien dans les universités que dans les institutions culturelles, à la différence de ce que laissent faire les pays d'Occident qui acceptent le désordre, les contestations, les manifestations incontrôlées, les destructions sauvages. Je ne veux plus voir d'étudiants et de jeunes désœuvrés, drogués ou à la dérive qui contestent notre autorité et mettent en péril nos institutions !

Poutine profite de la fin du trajet pour donner à son passager de nouvelles instructions qui traduisent un altruisme qu'il ne manifestait guère avant d'être contaminé par le virus.

- Nous avons fait de grands progrès économiques avec toi, Mikhaël. Mais beaucoup de gens modestes n'en ont pas encore profité. Peux-tu t'en occuper et faire de la lutte contre la pauvreté une priorité ? C'est moins excitant que de favoriser les entreprises, mais c'est nécessaire pour tous ceux qui trouvent que la vie est trop dure et trop chère. Je dois bien ça aux citoyens modestes qui m'accordent régulièrement leur confiance par leur vote. Il faut élever leur pouvoir d'achat et redistribuer plus équitablement les richesses vers les plus nécessiteux. On aidera ainsi les familles et on encouragera la natalité.

- Je sais que tu y tiens et je vais en faire une priorité avec mes ministres. Mais tout ne dépend pas de mon gouvernement.

- Tu peux mobiliser mes représentants plénipotentiaires dans les régions et les districts. Il faut qu'ils s'en préoccupent. C'est leur travail que de relayer nos décisions sur leurs territoires.

Dans la limousine impériale, les deux passagers oublient presque que le pays est en guerre. On se sent en effet en sécurité dans cette belle capitale. Le personnel des centres commerciaux et des lieux touristiques est aimable. La vie se déroule paisiblement. Peu de violence, peu d'insécurité dans les rues et dans les transports en commun. Les murs sont propres et lisses. Il n'y a pas de tags ni d'affiches sauvages, rien que les affiches de propagande permises par le pouvoir. Les services publics fonctionnent de manière satisfaisante. À une époque pas très lointaine, un drone est pourtant parvenu à projeter une bombe sur un immeuble du quartier des affaires de la

capitale. Mais dans le tourbillon des activités de cette métropole, cet évènement a été vite oublié.

Cette tranquillité a cependant un coût humain et politique : celui de la multiplication des caméras de surveillance, des gardes et des policiers. Le pouvoir exerce sur les citoyens une surveillance permanente. On est repéré et on peut se faire arrêter à tout moment, sans même qu'on en connaisse la raison. Quant à la presse et aux informations officielles, peu de gens se fient à ce que les journaux publient. On sait qu'ils sont aux ordres du pouvoir. Beaucoup d'atteintes aux libertés passent ainsi inaperçues aux yeux de beaucoup. Mais pourquoi s'en soucier puisqu'on est en sécurité si l'on obéit aux directives du Tsar et si l'on se tient bien ?

Ce qui commence à transparaître et à inquiéter réellement la population, ce sont les nouvelles rapportées par les soldats du front ou par les personnes dont des parents ont été arrêtés pour n'avoir pas respecté les règles et la pensée officielles. Du fait des infractions à ces règles, des prisons se remplissent, les exils forcés se multiplient et les arrestations arbitraires restent monnaie courante. C'est une réalité que le pouvoir ne peut pas masquer. Si l'on s'en accommode sans protester, c'est pour ne pas avoir d'ennuis soi-même.

VII

Les effets du virus

Le cortège de voitures parti de Novo-Ogaryovo est arrivé au Kremlin. Les gardes impériaux présentent les armes à son passage. À peine arrivés, Poutine et son Premier ministre rejoignent leurs bureaux respectifs.

Une note du professeur Yvan, laissée à sa secrétaire, fait savoir à Poutine que l'épidémie continue à s'étendre. C'est non plus sept, mais trente-cinq nouveaux cas de contamination qui ont été identifiés en une semaine. La majorité des personnes infectées résident ou travaillent dans le quartier du grand élevage de poulets, et quelques cas nouveaux sont apparus vers le centre de la capitale. Certes, la dissémination du virus n'est pas foudroyante comme le professeur l'avait craint, mais elle gagne du terrain.

Au vu des chiffres annoncés, le souverain demande à voir le professeur :

- Que t'a dit le laboratoire de l'hôpital sur ce virus ? Tu lui as bien envoyé des prélèvements ?

- Il ne nous a pas encore donné ses conclusions, car il veut d'autres prélèvements sur davantage de malades et il a sollicité l'aide du Centre Vektor, notre laboratoire spécialisé en virologie, car l'analyse est difficile. D'après ses premières observations, ce virus est assez peu contagieux. Il nous conseille cependant la prudence et nous recommande d'isoler les gens infectés.

Le professeur n'ose pas questionner le souverain, mais il sait par son cuisinier que peu avant son infection, son ami, le patron de l'élevage de poulets est venu personnellement livrer un chapon à

Novo-Ogaryovo et s'est plaint en arrivant aux cuisines d'un mal de tête et d'une forte fièvre. Il avait apporté également un tartare de volaille préparé spécialement pour le souverain et lui avait offert une poule vivante pour le poulailler installé dans le parc de sa résidence.

Pour Yvan, cela ne fait pas de doute, c'est là l'origine de l'infection qui a touché le souverain.

Après avoir interdit la vente des poulets de cet élevage, le professeur juge bon d'en faire expédier plusieurs au laboratoire de l'hôpital militaire et au Centre Vektor.

- Tu te paniques pour peu de chose, répète le souverain. Ce virus ne semble pas très méchant. Personne n'en est mort que je sache !

- Il ne manquerait plus que cela ! s'exclame le professeur.

Saisi d'une intuition soudaine, ce dernier demande à l'un de ses assistants resté à Novo-Ogaryovo d'aller voir le poulailler de la résidence et de lui rendre compte de l'état des poules.

- Plus aucune poule n'est vivante ! l'alerte son assistant. Toutes sont mortes d'une maladie qu'on est en train d'identifier. Tout ce qu'on sait à ce jour, c'est que ce n'est pas le virus H5N1. C'est un virus que personne ne connaît.

Parallèlement aux analyses virologiques, le professeur a demandé une étude sur les caractéristiques de cette épidémie au centre national d'épidémiologie qui travaille avec tous les hôpitaux, les laboratoires de biologie et les centres de soins de Moscou. Un premier rapport lui est communiqué par une jeune biologiste qui vient le lui apporter au palais.

- Alors, que dit ce rapport ? demande Yvan.

- Ce virus ne semble pas se transmettre aussi facilement et rapidement que le Covid-19. La trentaine de cas examinés concernent des personnes qui ont été en contact très étroit entre elles ou avec du sang et de la viande de poulets contaminés.

- Autrement dit, il faut vraiment le vouloir pour l'avoir, conclut le professeur qui croise les doigts. Je préfère ça ! Cette épidémie ne galope pas comme ce que nous avons connu avec d'autres virus.

Il demande à la biologiste :

- A-t-on observé des séquelles sur les gens qui sont passés par le coma ?

- Pas de séquelles apparentes si ce n'est un état fiévreux qui persiste et un léger mal de tête. Mais, poursuit-elle, ce qui est plus étrange, on constate que ceux qui sont sortis du coma veulent embrasser les infirmiers et les infirmières et ils insistent en les prenant dans leurs bras.

- De quoi leur transmettre le virus ! s'exclame le docteur. Les monstres ! Deviennent-ils vicieux et méchants à ce point, ces malades ?

- Ils le font sûrement exprès, professeur, car ils insistent beaucoup et ils les serrent très fort en les embrassant.

- Les pervers ! s'exclame de nouveau le professeur. Le feraient-ils à dessein pour les contaminer ?

- On ne le pense pas. D'après les infirmières, cela paraît être un réflexe naturel chez ces patients, après l'épreuve du coma. La plupart font également preuve de générosité en piochant dans leur portemonnaie pour donner quelques pièces aux soignants.

- Mais c'est merveilleux ! s'écrie le souverain qui tend l'oreille. Je vais leur demander de venir ici. Je veux les embrasser et les féliciter. Je les aiderai moi aussi et leur ferai des cadeaux.

- Viens dans mes bras que je t'embrasse ! s'écrie Poutine en se tournant vers la biologiste. Je t'aime. Demande-moi ce que tu veux. Je te l'offre !

- Encore une bouffée d'affection et de délire, commente à voix basse et en aparté le professeur en se tournant vers la secrétaire. Que se passe-t-il dans sa tête ? Ce virus a vraiment de drôles d'effets. Mais il va la contaminer s'il l'embrasse !

L'épidémie qui s'est déclarée dans le quartier de l'aéroport s'étend désormais au-delà. Quelques-unes des personnes infectées se sont présentées à l'hôpital principal de la capitale. Elles sont reparties assez vite après un coma de trois ou quatre heures. L'hôpital leur a conseillé de s'isoler quelques jours à leur sortie sans préciser de durée.

Une dizaine de jours plus tard, les services de santé enquêtent de nouveau auprès des malades rentrés chez eux. Il y en a déjà près d'une centaine. Cette enquête révèle qu'une fois rentrés à leur domicile, ces patients se considèrent guéris et très peu d'entre eux respectent

l'isolement recommandé. Ce qui est frappant, comme l'a rapporté la biologiste, c'est que la plupart font preuve d'altruisme et de bienveillance envers leur entourage. Ils se sentent certes éprouvés, mais heureux. Le personnel médical et les parents et amis de ces malades qui n'y sont guère habitués en témoignent. Plusieurs scènes rapportées par des assistantes sociales sont même émouvantes telles que des réconciliations entre époux séparés, ou entre parents et enfants difficiles, ainsi que des gestes affectueux et fraternels entre habitants. Cela ressemble fort au comportement généreux du souverain depuis sa sortie du coma.

Le ministre de l'Intérieur a lui-même connaissance de plusieurs faits inhabituels dans les quartiers où le virus a sévi. Il les rapporte au souverain pour lui mettre du baume au cœur et le distraire de ses préoccupations sur l'avancée difficile de ses armées en Ukraine.

- Vladimir, je suis heureux de t'apprendre que deux de nos policiers ont été remerciés et même embrassés par des habitants lorsqu'ils sont passés pour un contrôle de routine dans une rue où l'épidémie a sévi. À un autre endroit, là où l'on déplorait il y a peu de temps de la violence et un manque de civisme, une autre brigade a reçu des fleurs lancées depuis un balcon lorsqu'elle est intervenue pour remettre de l'ordre après des rixes entre bandes rivales.

Les gens contaminés semblent illuminés. On a d'abord cru qu'ils étaient pris d'une folie dangereuse. Mais avec un peu de recul, on s'aperçoit que c'est une folie de tendre affection, de bonté et de générosité.

Le souverain n'en est qu'à demi étonné. Pour lui, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Yvan et ses équipes médicales sont beaucoup plus circonspects.

En l'absence de résultats d'analyse plus complets, déclare le professeur, rien ne nous permet de préjuger de l'innocuité de ce virus. Les gens guéris restent encore un peu fiévreux et certains gardent de légers maux de tête, ce qui n'est pas normal.

Un autre médecin renchérit :

- On m'a rapporté deux incidents graves dans la phase comateuse. Un malade a mis plus de six heures pour sortir du coma et un autre est

décédé. J'ai heureusement appris par la suite que le décès était lié à une comorbidité sous-jacente et non au virus lui-même.

La consigne donnée par les ministres et le chef de Cabinet de ne rien laisser filtrer à l'extérieur est respectée. La maladie du souverain reste un secret d'État. Très peu d'habitants connaissent des personnes infectées. On ne parle de cette épidémie que de façon anecdotique en considérant que ce n'est qu'une maladie parmi d'autres, sans gravité. Les questions relatives à la guerre en Ukraine sont autrement plus importantes. Et bien que le conflit avec l'Ukraine continue à susciter des angoisses dans la population, la majorité des habitants de la Russie reste confiante dans la capacité de leur souverain à gouverner et à mener à bien les opérations militaires en cours.

Il n'y a que les opposants qui sont au courant du coma par lequel est passé Poutine et de son comportement étrange. Avec pugnacité, ils s'emploient à grand renfort de tracts, d'affichettes et de messages sur les réseaux sociaux à affirmer que le souverain est dément, agonisant et n'est plus capable de gouverner. Il faut même s'attendre à sa fin prochaine, osent-ils annoncer pour réveiller l'opinion et faire savoir qu'une relève se prépare. Mais ils peinent à convaincre, car on sait que c'est par malveillance qu'ils agissent ainsi. Aucun grand média ne relaie leurs messages. Les journalistes accrédités par le pouvoir savent trop bien qu'ils seraient censurés et menacés s'ils osaient émettre un doute quelconque sur la santé du souverain.

VIII

Premières précautions

Les psychiatres se mettent à discuter entre eux des effets de ce virus étonnant. Certains attribuent ces comportements chaleureux et généreux des personnes infectées à une sorte de compensation pour avoir frôlé la mort en passant par le coma et pour en être sorties vivantes. Ils estiment cependant dans leur majorité que ce ne sera pas durable.

Or, à mesure que l'épidémie s'étend, on constate que les comportements bienveillants persistent. Des malades, sortis du coma et de leur isolement, deviennent enjoués, optimistes et manifestent ostensiblement le désir de faire du bien autour d'eux. On commence à en parler ouvertement.

C'est ainsi que dans la salle du palais réservée au personnel de service, les conversations vont bon train entre les membres des équipes médico-sociales :

- As-tu entendu parler des comportements bizarres des personnes contaminées ? lance l'un d'eux.

- Oui, c'est fascinant ! une fois passés par le coma, ces malades ont un réel désir de faire du bien autour d'eux.

- Il y en a qui sont revenus donner des pourboires aux soignants.

- On m'a dit aussi que certains malades se sont réconciliés avec leurs enfants et leur ex-conjoint. Ça devrait t'intéresser, toi, avec ta femme et ta belle-mère !

- Cela me donne un peu d'espoir pour l'humanité qui est bien mal en point, ajoute le philosophe de l'équipe. Et cela nous change du climat de violence et de guerre qui se répand autour de nous.

Ces révélations inattendues et la similitude des réactions des personnes infectées posent question. Cela résulte-t-il d'un dérangement du cerveau provoqué par ce virus ? Ces comportements vont-ils durer ou disparaître après un certain temps ? Et que va-t-il en résulter pour la santé et l'équilibre psychologique des patients lorsqu'ils vont vieillir ?

Les spécialistes, médecins et biologistes demeurent d'une extrême prudence quant à la dangerosité possible de ce virus à plus long terme malgré les effets positifs observés aujourd'hui. En outre, on n'a toujours pas identifié de façon certaine tous les modes de transmission de ce virus et la période pendant laquelle les malades restent contagieux.

Dans le doute, la majorité des médecins de l'hôpital central de Moscou et le professeur Yvan s'accordent pour qu'on recommande aux malades un isolement effectif et qu'on exige le respect par tous des gestes-barrières mis en place lors de l'épidémie de Covid. On se souvient qu'au moment de l'apparition de ce précédent virus, on avait tardé à mesurer sa dangerosité et à prendre assez de précautions pour limiter sa diffusion. Cette fois-ci, il n'est pas question de prendre cette épidémie à la légère.

Comme on suppose que l'origine de ce virus se situe dans les élevages de poulets, les biologistes préconisent l'abattage de tous les poulets des élevages situés autour de Moscou. Craignant que cette mesure ne soit pas acceptée facilement, parce que les familles apprécient cette ressource alimentaire pour ses qualités et son prix très modeste et que beaucoup de petits éleveurs en vivent, on prévoit d'accompagner cette annonce d'une campagne d'information pour souligner sa nécessité et la justifier.

Face à l'extension de l'épidémie, le ministre de la Santé se rallie à ces propositions et décrète officiellement une semaine de confinement obligatoire pour les malades et l'abattage sans délai de tous les poulets des élevages de la région entourant la capitale. Ces dispositions provoquent très vite de fortes résistances et des protestations, ainsi qu'un clivage dans la population des quartiers touchés par l'épidémie. D'un côté, il y a les gens sortis du coma qui

sont confiants, expansifs, chaleureux, et qui ne se plaignent pas d'avoir été contaminés, et de l'autre, les gens bien portants, inquiets, soupçonneux et craintifs, ayant peur du virus, et se tenant soigneusement éloignés des premiers. Bien qu'il n'y ait eu que très peu de comas de plus de quatre heures, ni d'effet secondaire invalidant et aucun décès autre que celui dû à une comorbidité, c'est le passage par un coma de plusieurs heures qui effraye grandement la plupart.

Au palais, quelques jours plus tard, alors que de simples employées passent dans un couloir, un nouvel accès de sentimentalisme chaleureux s'empare du souverain qui n'est toujours pas sorti du bâtiment.

- Venez que je vous embrasse. Je vous suis reconnaissant pour tout ce que vous faites pour moi, dans ce palais, leur avoue-t-il.
- On ne peut plus cacher les problèmes de santé du souverain et sa douce folie, fait remarquer le chef de Cabinet, qui a assisté à plusieurs scènes semblables. Cela va se savoir à l'extérieur !

IX

Poutine au marché

Se sentant plein d'énergie, optimiste et voulant le bien de son peuple, mais encore enfermé dans son palais, le souverain est sur un petit nuage, oubliant qu'il y a désormais dans la population des habitants craignant le virus et des gens malveillants, notamment les comploteurs, qui cherchent à dresser des citoyens contre lui en exploitant l'impopularité des mesures qui viennent d'être décrétées par le ministre de la Santé.

- Tout n'est pas aussi calme que tu le penses, Vladimir, l'informe le chef du SRS. Des comploteurs tentent de tirer parti des tensions et cherchent à dresser la population contre toi et préparent un coup d'État.
- Comment ça ? s'exclame le souverain. Ne sait-on pas que je veux le bien de tous, même de ceux qui ne m'aiment pas ?
- Vladimir, les petites gens ignorent à peu près tout de l'épidémie et ne voient que les conséquences désastreuses pour eux si l'on tue leurs poulets et si l'on en interdit la vente. Ils n'en comprennent pas la raison, bien que le ministre de la Santé ait fait passer des voitures équipées de haut-parleurs pour leur faire peur en affirmant haut et fort que cette épidémie est très grave, qu'ils vont être tous contaminés par leurs propres poulets et qu'ils risquent leur vie s'ils attrapent ce virus très dangereux, voire mortel.
- Comment est-ce possible de dire des choses pareilles ? s'écrie Poutine bouleversé. Ce n'est pas la vérité ! Cette maladie n'est pas mortelle. Regarde-moi ! Je vais bien et je veux le bien du peuple. Je vais aller à sa rencontre et lui montrer que je suis en vie et en bonne santé. Les médecins font un bien mauvais travail en imposant ces mesures. Il faut les annuler !

Lui-même en est convaincu, car désormais au lieu de susciter la crainte et la méfiance chez ses proches, au palais, il est l'objet de remerciements et d'attitudes bienveillantes.

Malgré le danger et les recommandations faites par sa police, le souverain décide de tenir tête à ses médecins et à sa garde personnelle et d'aller lui-même écouter ce qu'on dit de lui dans un quartier populaire non loin du lieu où réside son ami l'éleveur de volailles. Pour surprendre et écouter son peuple sans prendre de risques personnels, il a imaginé un stratagème : c'est de se faire précéder par un sosie et de le suivre en dissimulant lui-même soigneusement son visage. Ayant averti le chef de la Sécurité pour qu'il ne s'inquiète pas, il se prépare à sortir.

Grimé et habillé pour ne pas être reconnu, il se rend dans une voiture banalisée à la périphérie de Moscou. Il suit une autre voiture dans laquelle a pris place l'un de ses sosies, accompagné d'un chien semblable à celui avec lequel le Tsar se promène de temps à autre pour montrer qu'il est l'ami des bêtes, ce qui le rend sympathique et humain aux yeux des habitants, lui a-t-on assuré.

Les deux véhicules se dirigent vers le grand marché grouillant de monde de la banlieue nord de Moscou.

À l'entrée de ce marché, la brise du matin distille un surprenant mélange d'odeurs : la senteur terreuse des légumes, le parfum subtil des fleurs, l'arôme pénétrant des fruits mûrs, et les effluves plus forts de la viande et du poisson. De part et d'autre des allées, les fermiers locaux ont arrangé leurs produits en une mosaïque de couleurs composée de tomates, de concombres et de pommes de terre encore maculées de terre. À côté d'eux des vendeurs de fruits proposent des pommes, des cerises et des baies qui attirent les regards par leur éclat. Quelques petits producteurs vendent à des prix trois fois moindres qu'au supermarché des barquettes de mûres, de myrtilles et de framboises. Aux stands des fromages, des productions locales comme le damachi, apprécié au petit déjeuner, côtoient quelques fromages étrangers arrivés en contrebande de Suisse et de France. De belles pièces de viande fraîche

pendent aux crochets des bouchers, tandis que des assortiments de poissons locaux, des carpes et des brochets particulièrement prisés, ainsi que des esturgeons, saumons et autres beaux produits de la mer garnissent les tables des poissonniers.

À part quelques clients fortunés qui s'intéressent aux produits rares et chers, on note surtout la présence d'habitants des environs, dont certains semblent très pauvres. Ces derniers parcourent les étals en cherchant les meilleures affaires ou les produits un peu avariés à prix réduit. Les achats donnent lieu à des négociations prudentes et à des palabres amicaux, car beaucoup sont des habitués qui viennent ici pour le prix accessible des produits et pour l'atmosphère de vie et de convivialité qui y règne. Certaines transactions prennent du temps. Il s'agit d'acheter bon marché et de maintenir ainsi son modeste train de vie. Malgré les difficultés économiques évidentes, les échanges se font dans un climat paisible et bon enfant.

C'est dans cette foule de vendeurs et d'acheteurs que viennent s'immerger Poutine et son sosie. Ils se sont fait déposer discrètement à l'entrée du marché, le sosie et son chien d'abord, puis Poutine lui-même quelques minutes après.

Quand ils voient le chien que tient en laisse le sosie de Poutine, plusieurs enfants s'en approchent. L'une des mères veut rattraper son fils et se retourne vers ses amies en s'écriant :

- C'est Poutine ! Je le reconnais et c'est son chien qui est avec lui. Je l'ai vu à la télévision.

- Ce n'est pas possible !

- Si ! c'est lui ! c'est Poutine, je vous assure, dit-elle à ses voisines.

L'enfant en profite pour s'avancer davantage et caresser le chien avant d'être repris par sa mère. Le sosie s'adresse à elle gentiment :

- Tu peux le laisser caresser mon chien. Il ne lui fera pas de mal.

Il poursuit sur un ton paternel :

- C'est dommage, je n'ai pas de jouets à offrir à ton enfant, mais pour toi, je t'offre ma montre, c'est tout ce que j'ai.

Il détache sa belle montre pour la lui donner :

- Elle est pour toi. Prends là !

Celle-ci n'ose pas la prendre, mais il insiste et lui met dans la main. D'autres femmes s'approchent à leur tour pour lui demander :

- Donne-nous aussi une montre. Tu dois bien en avoir d'autres !

- Je n'en ai qu'une répond le sosie. Cette femme était la première, c'est elle qui la mérite.

- Nous sommes pauvres, insistent les femmes. Nous n'avons presque rien pour nourrir nos familles ; la vie est devenue tellement chère... Donne-nous quelque chose ! s'écrient ces femmes qui savent insister quand elles doivent persuader un client.

- Nous t'avons reconnu. C'est toi Poutine ! Tu peux bien nous faire un cadeau ! osent s'écrier deux d'entre elles.

Elles insistent, mais en vain. Plusieurs autres se retournent vers celle qui a la montre et cherchent à la lui prendre.

- Donne-la-moi ! Tu n'en as pas besoin ! crie l'une d'elles.

- Tu ne sais même pas lire l'heure ! Qu'est-ce que tu vas en faire ? renchérit sa voisine.

C'est le début d'un pugilat entre elles pour reprendre la montre. La dispute tourne à la mêlée générale tandis que le sosie du souverain s'esquive. Les combattantes s'invectivent en s'agrippant entre elles par leurs vêtements pour tenter d'arracher la montre à celle qui l'a reçue. L'une d'elle s'écrie en voyant le visiteur s'éloigner :

- C'était vraiment Poutine ! Regardez-le, il s'en va parce qu'on l'a reconnu !

- Tu crois ça ?

- J'ai reconnu sa voix et j'avais vu qu'il avait une belle montre.

- Mais pourquoi est-il venu ici ?

La police et les gardes chargés de la sécurité du souverain se précipitent au-devant du sosie pour le protéger en dispersant les femmes. Ils font leur travail avec brutalité, au point de peiner Poutine qui les observe de loin. Et tandis que la police remet de l'ordre, le souverain fait signe discrètement à son sosie de repartir avec son chien et de le laisser seul.

Sous le déguisement sous lequel il cache son identité, Poutine se faufile vers un autre secteur du marché. Il s'arrête devant une femme assise à même le sol. Appuyée contre un mur, elle étale devant elle son assortiment de légumes à peine nettoyés. À côté des produits qu'elle vend, elle a placé le portrait d'un jeune homme décoré de plusieurs médailles.

- Qui est-ce ? lui demande Poutine.

La femme s'effondre en pleurs.

- C'est mon fils ! Il a été tué à la guerre. Et mon mari vient d'être blessé, il ne peut plus m'accompagner. Je suis seule maintenant pour m'occuper de notre jardin. Merci de m'acheter quelque chose si vous le pouvez.

- Vous devez être très fière d'avoir des héros dans votre famille ! s'exclame Poutine en regardant la photo qu'elle expose à côté d'elle.

Elle prend un bâton et veut le frapper afin qu'il s'éloigne pour ces propos qu'elle ne peut pas supporter tant est grande sa douleur d'avoir perdu un fils récemment. Poutine s'écarte et contemple d'un peu plus loin cette paysanne en pleurs. Il découvre le malheur et la solitude de cette femme. Ce n'est pas la misère matérielle qu'il a devant lui, mais la souffrance d'une mère atteinte par les affres de la guerre.

Non loin d'elle, une autre femme présente, elle aussi, devant son étalage de salades et de fruits, la photo d'un homme totalement défiguré. Il n'a plus ni nez ni oreilles, rien qu'une face ravagée et boursoufflée dans laquelle on devine deux points noirs qui doivent être des yeux ou ce qu'il en reste.

Deux policiers surgissent soudain devant les étals et commandent à ces femmes de retirer ces portraits. Celles-ci refusent et se lèvent pour les empêcher de s'en emparer. D'autres femmes leur viennent en aide en faisant barrage aux policiers. Ceux-ci sortent leurs matraques et, sous les yeux du souverain, dispersent cet attroupement sans la moindre retenue. Ils obéissent à l'ordre qu'ils ont reçu d'empêcher toute exposition de documents pouvant évoquer la guerre ou « l'opération spéciale » comme est désignée cette guerre dans le langage officiel imposé par Poutine lui-même.

Les deux exposantes demandent à leurs voisines de s'occuper de leurs légumes et sont emmenées par la police en dehors du marché, nul ne sait où. L'une de leurs clientes, passablement choquée, explique à qui veut bien l'écouter que la première des deux femmes a perdu son fils unique dans un combat de chars et que l'autre est l'épouse d'un sous-officier blessé par la charge explosive d'un drone qui l'a survolé.

Le souverain en a assez vu et entendu. Il rejoint la voiture banalisée qui l'attend à l'entrée du marché pour revenir à son palais.

Lui qui voulait se mêler au peuple pour l'entendre, lui qui se sentait bon et bienveillant, lui qui désirait se montrer accessible et soigner son image publique, il est effondré. Il voulait entendre ce qu'on disait de lui, mais il s'y est bien mal pris. Il a vu le geste maladroit et incongru de son sosie qui n'a fait qu'allumer des convoitises et provoquer des jalousies sur ce marché. Et il a eu sous les yeux les images des malheurs provoqués par la guerre. Son rêve de proximité avec son peuple s'est transformé en un spectacle terrible et désolant. Il réalise la solitude dans laquelle son trône l'a installé, loin de celles et ceux qui dépendent de lui, loin des malheurs et des bonheurs de ceux qu'il gouverne, loin des rires et des pleurs, loin des sentiments qui relient les êtres humains entre eux.

- Je ne sais pas comment aimer et me faire aimer, se répète-t-il intérieurement.

Malgré tout le pouvoir et l'influence qu'il exerce sur les autres, devant le courage et l'énergie de ces femmes pauvres et démunies, ou blessées dans leur vie de famille, cette vérité amère lui traverse l'esprit. Chaque choix qu'il a fait jusque-là pour accéder et se maintenir à la tête du pays a été dicté par de froids calculs, sans considération pour ses sujets les plus humbles. Il a construit son empire par la force, la détermination, la rationalité et le cynisme. Dépouvé de chaleur humaine et d'empathie, il est courtois et respecté, certes, mais peu aimé. La compassion et les sentiments affectueux lui ont toujours paru suspects et révéler des faiblesses susceptibles de l'empêcher d'atteindre son objectif ultime de réussite et de domination.

Son court passage sur ce marché l'a ébranlé. Le virus et cette visite au milieu de la foule animée lui commandent d'abandonner ses calculs et de vivre de façon plus libre et plus chaleureuse. Prendre le temps d'écouter, oser manifester de la tendresse et de l'amour, être compatissant, partager des joies et des préoccupations ne sont pas des signes de faiblesse, mais des manifestations d'une vie pleinement humaine et inspirante pour vivre heureux en société, une vie dont il s'est exclu pour une bonne part en voulant dominer sans partage.

On pourrait penser qu'après tant d'années d'exercice d'un pouvoir absolu, changer sa façon de gouverner serait pour Poutine une dure

épreuve. Mais il a un puissant allié pour l'assister et l'inspirer. C'est le virus aux effets étranges qui l'a infecté. Il lui suffit désormais de se laisser aller, sans aucune retenue, pour manifester spontanément de l'amour, de la compassion et de l'affection à celles et ceux qu'il rencontre. Depuis sa sortie du coma, cette bonté sort du plus profond de son être. Il peut donc se tourner vers l'avenir en prenant la résolution de devenir un homme aimant et aimé tout en restant un souverain respecté. Il va faire oublier ses comportements distants et autoritaires pour changer comme il sent qu'il doit le faire. La bienveillance doit devenir de façon évidente sa source d'inspiration pour gouverner son peuple.

Ce constat et cette résolution le submergent. Dès sa sortie du quartier du marché, pour oublier les chicanes qu'il a provoquées et se racheter de cet épisode malheureux, il demande à la voiture banalisée qui le ramène au palais de faire un détour et de s'arrêter à l'entrée du lotissement réservé à ses gardes. Sur la droite, dans une petite maison qu'il a fait aménager pour elle, habite une femme de ménage qui a été l'une de ses premières maîtresses, oubliée depuis longtemps et qui vit chichement. Il lui fait porter un mot lui disant qu'il se souvient d'elle, qu'il l'espère en bonne santé et qu'il lui fera parvenir un peu d'argent pour subvenir à ses besoins.

Arrivé au palais, il convoque Boris, son chef de Cabinet, pour lui dicter les décisions qu'il veut qu'on exécute le plus tôt possible pour montrer combien il veut le bien de son peuple.

- Que dois-je noter, Vladimir ? lui demande son collaborateur qui considère avec effarement sa précipitation.

- Je veux qu'on invite la population à dénoncer tous les fonctionnaires malhonnêtes et que ceux-ci rendent aux contribuables l'argent qu'ils ont perçu indûment. Veille à ce qu'il n'y ait plus ni commissions occultes, ni bakchichs, comme certains l'exigent pour accorder des passe-droits. Demande aux responsables de l'administration d'évaluer tous les fonctionnaires et de renvoyer les plus incompetents.

- Cela va désorganiser notre administration, Vladimir !

- Notre peuple mérite mieux que des fonctionnaires ancrés dans leurs mauvaises habitudes.

- Mais l'État va vaciller sur ses bases si les fonctionnaires se liguent contre vous.

- N'aie aucune crainte ! La population ne veut pas d'une administration corrompue ou incompétente et elle sera heureuse d'apprendre ces décisions.

Quelque temps plus tard, les manifestations de son altruisme s'enflent encore davantage.

- Prépare-moi une liste d'institutions de bienfaisance auxquelles je pourrais faire des dons, fait-il savoir à son trésorier et conseiller financier personnel.

Puis il demande au ministre de l'Intérieur de dresser une liste des prisonniers politiques qui ont été arrêtés un peu vite, pour des mobiles futiles ou pour leurs opinions.

- Soumets-moi cette liste sans tarder et je verrai avec toi ceux qu'il faut libérer en leur présentant mes excuses et en compensant le préjudice qu'ils ont subi par des aides financières qui les satisfassent.

De façon soudaine et incompréhensible pour ses collaborateurs, le tableau des décisions généreuses du souverain se remplit à un rythme impressionnant. Le suivi des opérations militaires passe au second plan. Le virus a bouleversé ses priorités.

X

Un attentat raté

Le bavardage des femmes qu'il a embrassées au palais ou dans ses pérégrinations extérieures ainsi que le passage de son sosie au marché ont fait savoir à la population de la capitale que leur souverain n'est plus vraiment malade, si ce n'est qu'il a des comportements assez inattendus. Le secret de son véritable état de santé est éventé.

Les nouvelles concernant les effets du virus et l'annonce des mesures en faveur du peuple coupent l'herbe sous les pieds de ses opposants politiques. Ceux-ci se fondaient sur l'exaspération sociale pour bâtir leur stratégie de renversement du souverain et de conquête du pouvoir. Mais leurs espoirs s'envolent quand ils apprennent que, à l'évidence, Poutine n'est plus malade et qu'il continue à gouverner, qui plus est, de façon bienveillante. Ces conspirateurs sont tétanisés. Ils savent aussi que des agents du SRS les suivent en permanence et sont prêts à les arrêter quand on leur en donnera l'ordre.

- Quelle déception pour notre grand pays qui passe à côté d'une occasion historique ! répètent-ils à qui veut bien les entendre. Quand notre peuple va-t-il s'émanciper de la tutelle d'un autocrate exécrationnel, belliqueux, tyrannique, alors que nous sommes prêts à lui offrir un avenir radieux, pacifique et prospère ?

Averti du retour de Poutine sur le devant de la scène, Khodorkovski, qui dirige les révolutionnaires depuis l'étranger, n'est pas aussi pessimiste que ses lieutenants locaux. Il est convaincu que le ressentiment populaire contre le souverain va s'accroître ainsi que l'opposition des fonctionnaires qui vont voir leurs prébendes s'évanouir du fait des décisions prises à leur encontre par le souverain.

Il demande à ses partisans de tenir bon, de braver le sort et de forcer le destin s'ils le peuvent en organisant un attentat contre leur souverain.

Igor l'annonce à ses troupes :

- Khodorkovski veut que nous tentions d'éliminer physiquement le tyran. Il nous y pousse et il nous soutiendra.

- Facile à dire... mais comment faire ? Par un empoisonnement, par une bombe, ou par quel autre moyen ? lui demandent ses coéquipiers.

- Comme cela s'est passé plusieurs fois dans l'histoire ! Il nous faut un volontaire qui se sacrifie en le mitraillant ou en se faisant sauter avec des explosifs quand le souverain passera à sa portée. Celui qui accomplira cette mission sera un héros dont on se souviendra pendant des siècles. Ça doit bien se trouver !

- Mission impossible ! répliquent les membres de son équipe. Poutine est tellement bien protégé !

Le chef local réfléchit.

- L'idéal serait de trouver quelqu'un qui puisse l'approcher sans éveiller de soupçons et qui soit suffisamment convaincu et généreux pour risquer sa vie pour cette cause.

- On pourrait demander à l'adjoint du chef de la garde impériale, propose Rassoul. Il est avec nous. Comme il voit souvent passer le souverain devant lui et qu'il porte une arme de service, ce devrait être assez facile pour lui de réussir cet attentat.

- C'est peine perdue. Il est père de famille et il est loin d'être fou. Et puis, on a besoin de lui pour organiser la suite et prendre le pouvoir.

- Donc, personne parmi nous n'est d'accord pour accomplir cette mission. C'est bien ça ? redemande Igor.

Un silence assourdissant lui répond.

- Je vous comprends, cela ne m'étonne pas, conclut le chef local. Il faut trouver un volontaire plus jeune, écervelé, un peu fou et défoncé, un gars ou une fille exaltée en lui promettant le paradis pour avoir servi notre cause. Seriez-vous d'accord pour confier cette mission au jeune chômeur que Rassoul connaît bien et qui veut montrer qu'il est digne d'entrer dans notre équipe ?

- Je sais ce qu'il veut, précise Rassoul. Il a besoin d'argent pour se shooter en ce moment et est ouvert à l'idée d'abattre Poutine au

révoluer ou en lançant une bombe. Il est persuadé qu'il s'en tirera. Je l'ai sondé, cela ne lui fait pas peur, bien au contraire.

- Et combien demande-t-il ?

- Ce n'est pas le problème ! On a plus qu'il ne faut pour le convaincre.

- Il n'a pas l'air très fiable, croit bon d'ajouter l'un des présents. C'est un malade mental !

- C'est vrai. Mais c'est bien ce qu'il nous faut : un gars pour qui la vie ne vaut pas la peine d'être vécue quand on est en manque de drogue, ce qui est fréquemment son cas d'après Rassoul.

- Alors c'est d'accord ? Nous lui confions la mission et je lui verse un premier acompte. On organisera l'opération avec lui dans le mois qui vient.

Quelques jours plus tard, les conjurés apprennent de Rassoul une très mauvaise nouvelle.

- Notre jeune a été arrêté et torturé. Il n'a pas su tenir sa langue et a vendu tous ceux qu'il connaissait parmi nous.

- Tout est fichu ! s'écrie Igor. Rejoignez vos planques ! Il n'y a pas de temps à perdre.

Et de demander à ses troupes de se disperser le plus vite possible pour ne pas se faire prendre. Tous les conjurés doivent se séparer, se calfeutrer, s'enfuir dans des coins reculés de la capitale. À force de se démener et de passer de place en place dans des lieux exigus et confinés, il arrive ce qui devait arriver : des membres de cette équipe et son chef local attrapent et se transmettent le virus.

La police du souverain qui les piste de très près attendait ce moment. Elle sait qu'une douzaine d'entre eux sont très fiévreux et qu'ils vont tomber dans le coma les uns après les autres, ce qui va lui permettre de les cueillir facilement et de les arrêter. C'est plus qu'il n'en faut pour mettre à bas définitivement le projet de révolution.

Dans la semaine qui suit, Alexandre, le chef bien-aimé de sa police secrète, est fier d'annoncer à Poutine :

- Vladimir, vous n'avez plus à craindre cette bande de comploteurs qui prétendaient vous renverser. Nous avons fait ce qu'il fallait pour les neutraliser.

Dans les semaines suivantes, ce groupe d'opposants apprend que son chef local, Igor, est sorti du coma complètement retourné. Il est devenu l'un des admirateurs du souverain auquel il a demandé pardon pour les méchantes intrigues dont il a été l'instigateur. D'autres membres de ce groupe qui sont passés par le coma vont jusqu'à déclarer publiquement, comme s'ils avaient été drogués par les agents du SRS :

- Nous sommes prêts à soutenir le souverain s'il reste altruiste, désireux de travailler pour le bien du peuple et s'il s'arrête de recruter des jeunes pour poursuivre la guerre en Ukraine.

Cela tombe bien. Des élections arrivent pour renouveler les dirigeants du pays. Ces déclarations servent les intérêts de Poutine qui conforte régulièrement son pouvoir par des plébiscites. Avec le ralliement de ces anciens opposants, la masse des électeurs les plus facilement influençables est convaincue que leur pays a un dirigeant admirable. Point n'est besoin pour ce dernier de faire campagne. *Votez Poutine !* entend-on sur toutes les ondes et les réseaux sociaux et voit-on partout sur les affiches. D'ailleurs, pour qui d'autres est-il possible de voter en Russie puisque, depuis longtemps, il n'y a pas de candidats sérieux contre lui, sinon quelques fidèles vassaux auxquels le SRS demande de faire de la figuration pour donner l'apparence d'un pays démocratique.

Dans la douce euphorie dans laquelle l'a plongé son infection, Poutine ne se fait guère de souci pour sa réélection. Ce n'est qu'une formalité gérée par ses agents. Il ne se donne pas la peine de faire campagne et est réélu pour six ans avec près de 90 % des voix sans même avoir eu à recourir au bourrage des urnes par des membres du SRS.

Le futur radieux promis par Khodorkovski, le patron des révolutionnaires, va devoir attendre encore quelques années avant de pouvoir se concrétiser...

Du côté de l'épidémie, la situation ne s'améliore pas. Le professeur Yvan passe régulièrement à l'hôpital central de Moscou où les gens infectés arrivent de plus en plus nombreux. Il veut savoir ce qu'on leur dit à propos de cette maladie et de la conduite qu'ils comptent tenir quand ils seront revenus chez eux. Leurs réponses sont presque toutes identiques. Ils ne considèrent pas cette infection comme très grave et ils s'estiment guéris une fois passée l'étape du coma. Très peu envisagent de se confiner car ils n'en voient pas l'utilité.

De retour au palais, le professeur veut reconsidérer la question du confinement avec ses collaborateurs. A peine a-t-il commencé à leur parler qu'il se sent très fiévreux.

- J'ai attrapé le virus, je le sens. J'ai eu tellement de contacts avec des gens malades que je n'en suis pas étonné. Continuez sans moi, je pars me reposer.

Le surlendemain matin, Poutine vient le voir dans son cabinet de consultation où il continue de travailler malgré son état.

- La fièvre ne m'a pas quittée, avertit Yvan. Prévenez mes collaborateurs, car si je perds connaissance, je ne saurai pas comment vous soigner ni me soigner.

Le jour suivant, en voulant se lever devant le souverain venu de nouveau prendre de ses nouvelles, il vacille et est à deux doigts de s'effondrer.

- Laisse-toi aller, lui dit Poutine. Glisse-toi dans mes bras. Tes adjoints sont prévenus. Ils vont te prendre en charge.

- Faites vite ! s'écrie Yvan, je suis en train de défaillir !

- Ce n'est pas grave. Je m'en suis bien sorti. Nous allons nous occuper de toi.

- Merci, merci...

À peine a-t-il prononcé ces mots que le professeur Yvan s'évanouit dans les bras de ses collaborateurs arrivés en renfort. Ils l'étendent sur un lit de consultation et l'observent. Comme les autres malades avant lui, il plonge dans un coma dont il ne ressort que trois heures plus tard, passablement groggy.

Quand il se réveille, il entend le souverain déclarer en jubilant :

- Magnifique, Yvan ! Tu vas devenir aussi bon que moi ! Tu vas voir ! D'ici quelques heures, tout ira bien.

Une fois remis de son coma, le professeur découvre de quelle attention il est l'objet. Une douzaine de médecins, d'infirmières et d'infirmiers sont au pied de son lit.

- Que vous êtes gentils d'être venus me tenir compagnie ! Approchez, que je vous embrasse ! Que puis-je faire pour vous remercier ?

- Mais nous n'avons rien fait ! s'exclament ses collaborateurs et collaboratrices du professeur. C'est le virus qui agit ! Voulez-vous qu'on vous isole comme vous le recommandez ?

- Je vous demande pardon. J'ai fait une erreur en prescrivant cet isolement. Nous n'allons plus du tout l'imposer.

- Te voilà enfin convaincu, déclare le souverain. Le virus a gagné ! On va donc faire tout le contraire de ce que tu as préconisé jusque-là. On va aider ce virus à contaminer le plus de gens possible et le pays va changer.

- Attendez que je reprenne mes esprits ! réclame le médecin. Je suis un peu fatigué, mais c'est vrai, je vois la vie plutôt en rose maintenant et je regrette mon pessimisme des semaines passées. On a perdu du temps parce que je ne croyais pas qu'un virus puisse nous rendre bienveillants. J'aimerais vous embrasser et vous demander pardon pour mon incrédulité !

À l'étonnement général, presque tous les présents se précipitent pour embrasser et baiser mains et joues de leur chef qui en pleure d'émotion. Et pour corser le tout et favoriser l'infection, on fait passer à tous ceux et celles qui le veulent une coupe d'un champagne de Crimée pétillant dans laquelle le médecin a longuement trempé ses lèvres et laissé couler un peu de salive.

En quelques jours, la moitié du corps médical du palais attrape à son tour le virus. L'ambiance de travail devient chaleureuse et amicale.

Le souverain en est averti et s'en réjouit.

- Tu vois, Yvan. J'avais raison. Il nous reste maintenant à réfléchir à la façon de disséminer partout ce virus dans la population.

XI

Analyses du virus

Des résultats d'analyse envoyés par le Centre Vektor parviennent au palais. Cet organisme a délégué l'une de ses plus éminentes chercheuses pour les présenter à Poutine.

- Voyons ce que votre Institut a trouvé ! demande celui-ci.

Le rapport conclut clairement : « *Virus peu contagieux et apparemment inoffensif. Étrange cependant dans ses effets inexplicables sur le psychisme. Semble stimuler certaines zones du cerveau et le métabolisme de certaines cellules, organes, et enzymes, choses qu'on n'avait jamais vues jusque-là.* »

Cela corrobore ce qui a été constaté à une échelle significative dans la capitale de la Russie.

- D'où vient ce virus ? demande le souverain.

- Il pourrait venir des égouts d'un laboratoire P4 qui ne traiterait pas correctement ses rejets.

- Vous plaisantez ? Nous n'avons pas de labo P4 ici !

- En êtes-vous sûr ? questionne la déléguée. On m'a dit dans mon service que certains de vos centres militaires développent en secret des armes bactériologiques extrêmement dangereuses.

- Qui vous permet de penser ça ? Je vais vous faire arrêter et jeter dans un de nos cachots pour oser insinuer des choses pareilles ! s'exclame avec sévérité le souverain qui semble avoir perdu sa belle sérénité.

Le professeur Yvan intervient pour reprendre le fil de la discussion avec l'experte du Centre :

- Nous vous avons indiqué que ce virus provenait très certainement de poulets d'élevage. Vous avez dû examiner les poulets qu'on vous a fait parvenir.

- Naturellement. Il y a beaucoup de virus qui s'en prennent à la volaille. Nous avons regardé s'il s'agissait du *Campylobacter*, ou de la maladie de Marek, ou bien encore du coronavirus aviaire, mais aucun de ces virus connus n'est proche de celui qui a infecté vos malades. D'ailleurs, vous le savez, très rares sont les virus de poulets qui peuvent se transmettre à l'homme. Il s'agit donc d'un virus nouveau dont nous n'avons trouvé aucune trace ailleurs. Notre épidémiologiste pourra vous en parler tout à l'heure si vous le souhaitez.

- Et comment agit ce virus ? questionne le souverain.

- Ses effets intriguent nos spécialistes en microbiologie et nos neuropsychiatres. Ils poursuivent leurs recherches. Certains invoquent un virus double. D'autres examinent la façon dont ce virus pourrait activer dans le cerveau les hormones de dopamine, d'ocytocine, de sérotonine ou d'endorphine en renforçant les connexions neuronales liées à l'empathie, à l'amour et au bonheur. D'autres ont remarqué que le comportement très affectueux des malades sortis du coma évoque celui des personnes atteintes de trisomie 21 et qu'il faut voir si ce virus ne touche pas à l'organisation des chromosomes dans la cellule. Si c'est effectivement le cas, il faut trouver comment cela peut se produire. Il y a encore beaucoup de voies à explorer.

- Il faudrait mobiliser la communauté internationale si l'on veut avancer plus rapidement. Mais tant que cette épidémie reste locale et ne progresse que lentement, et que vous ne nous en avez pas donné l'autorisation, nous n'avons pas alerté l'OMS, ni les grands laboratoires internationaux, dont la plupart se trouvent dans des pays qui nous sont plutôt hostiles et qui pourraient se réjouir de nos malheurs.

- Malheurs ? Vous dites malheurs ? s'écrie le souverain. C'est plutôt un cadeau que, pour l'instant, nous ne voulons pas leur faire.

Seule la communauté scientifique de la Russie est donc mobilisée dans cette quête impatiente pour comprendre les mystères de ce virus. Les attitudes des biologistes oscillent entre fascination pour

ses effets et préoccupation quant à sa pérennité et sa dangerosité possible.

L'un des spécialistes qui a travaillé sur ce virus a rendu ses conclusions en appelant ce virus le « *Bienveillant* », une expression qui fait très vite florès et ne tarde pas à se communiquer de manière virale, mais pacifique, à tous les centres épidémiologiques de la Russie qui ont eu connaissance de l'étrangeté de ce virus. Cela a pour effet de rendre ce virus beaucoup plus sympathique que le Covid-19. Et du fait de ses vertus, le comportement du souverain paraît moins étonnant pour la population, car on en a là une explication.

Si cette appellation positive, reprise par les journaux de la capitale de la Russie, favorise la contagion, elle ne réussit pourtant pas à la faire vraiment décoller comme le souverain l'espérait. Cela réduit simplement la peur des bien-portants d'attraper ce virus. Aussi, pour stimuler la contagion, le ministère de la Santé recommande de ne plus respecter les gestes-barrières ni les mesures d'isolement. Il demande d'oublier le formalisme de la courbette ou des mains jointes pour se saluer, d'oublier la distanciation sociale et d'adopter au contraire des gestes plus chaleureux dans les relations sociales. Toutes les recommandations limitant les contacts rapprochés sont supprimées purement et simplement.

Quant aux abattages des poulets, ils sont suspendus, ce qui est évidemment une mesure très appréciée par les petites gens qui élèvent des poulets ou qui comptent sur cette viande pour leur alimentation.

XII

Questions sur le virus

Cela fait près de six mois que l'épidémie s'est déclarée dans la capitale de la Russie quand on commence à voir des guérisons définitives, c'est-à-dire des personnes que le virus a désertées et qui ont perdu en partie leur attitude de bonté et de bienveillance. Plusieurs chercheurs déclarent que ce virus est probablement autolimitant. Il va s'éliminer progressivement du corps des malades dans le temps, voire disparaître totalement et mettre fin à l'épidémie. Certains précisent même que la période d'activité de ce virus sera tout au plus de six à douze mois, après quoi on peut penser que ses effets vont baisser et que l'épidémie va s'éteindre naturellement bien que rien ne soit encore prouvé.

Le directeur du Centre de recherche Vektor en informe le souverain et son médecin. Cette annonce inquiète Poutine au plus haut point.

- Que va-t-il se passer si les effets positifs du virus disparaissent et si l'épidémie s'arrête ? demande-t-il au patron du Centre. C'est dramatique...

- On ne peut pas encore le savoir concrètement puisque les premières infections datent de quelques mois seulement. D'après ce que l'on vient de constater et en se basant sur les autres épidémies, il est probable que ce temps de persistance virale dans le corps des gens infectés se situe entre six et dix mois.

- Cela veut dire que dans six, sept ou dix mois ses effets auront cessé ? Va-t-on voir disparaître l'altruisme, les gestes de bonté et de bienveillance ? Cela va poser d'énormes problèmes ! Des gens

voudront récupérer des dons faits un peu trop hâtivement, revenir sur des pardons accordés sans réfléchir, ou se renfermer sur eux-mêmes. Ce sera l'enfer... Il faut faire quelque chose !

Pour ne pas heurter le souverain, le directeur du Centre lui déclare avec beaucoup de prudence et de psychologie :

- Ce virus peut disparaître, c'est possible effectivement. Mais il en restera quelques bonnes dispositions, on peut l'espérer. Tout ne sera pas perdu. On conservera des réflexes et des comportements éprouvés comme bons et désirables pendant la contamination. Ce sera comme un rappel des expériences positives vécues grâce au virus.

Ce commentaire ne suffit pas toutefois à rassurer le souverain.

- Je veux en avoir le cœur net, clame celui-ci. Dites-moi d'abord si oui ou non on peut attraper de nouveau ce virus quand on est guéri ?

- C'est probable, mais avec le risque d'être atteint par une forme longue, en ayant une fièvre persistante et peut-être d'autres maux comme des maux de tête ou des courbatures.

- Seulement ça ! s'écrie le souverain. On peut donc attraper plusieurs fois ce virus sans davantage d'inconvénients. Pourriez-vous me certifier ce point ?

- Majesté, il nous faudrait des cobayes pour cela et des cas de guérisons complètes.

- Et moi, ne puis-je pas être ce cobaye ? Dès que je serai complètement guéri et qu'on aura constaté que ce virus n'a plus d'effet sur moi, je veux faire un test moi-même. Je veux qu'on m'inocule de nouveau le virus.

Et il ajoute :

- D'ailleurs, on peut le faire tout de suite. Pourquoi attendre ?

- Encore un acte de générosité inconsidéré ! commente en aparté son médecin avant de préciser :

- Vous n'êtes pas totalement débarrassé de ce virus, Vladimir, je vous le répète. On ne sait pas le temps exact qui sera nécessaire pour que vous soyez définitivement guéri.

L'annonce d'un possible affaiblissement du virus, voire de sa disparition, a ébranlé le souverain. Il veut en avoir le cœur net et réclame sans plus attendre :

- Guéri ou non, je veux être le cobaye que vous cherchez. Injectez-moi une nouvelle fois ce virus. Je veux servir mon peuple en étant le premier volontaire.

- Je resterai bienveillant et généreux, n'est-ce pas ? Cela me suffit ! Pour moi, c'est préférable à une guérison totale qui ferait disparaître l'effet positif de ce virus. Faites-moi une injection !

Les médecins hésitent à répondre au vœu du souverain. Sans attendre leur réponse, celui-ci exige d'une infirmière qu'elle prenne de la salive et une goutte de sang d'un malade récemment infecté, qu'elle les introduise dans une seringue et qu'elle les lui injecte sans autre forme de procès.

L'effet est rapide. Dans les quelques jours suivants, le souverain se sent très fiévreux. Il est hospitalisé au palais et quelques heures après, il tombe dans un coma de près de trois heures dont il se réveille passablement étourdi et fiévreux. Un mal de tête réapparaît, mais il est supportable. Quarante-huit heures plus tard, il est redevenu aussi tonique et affectueux qu'après sa première infection. Il le fait savoir haut et fort autour de lui.

- Je me sens mieux que jamais ! s'exclame-t-il. Inutile d'attendre plus longtemps pour entretenir cette épidémie et répandre ce virus dans le pays de manière rationnelle et efficace.

Il demande aussitôt à l'un de ses collaborateurs de faire des cadeaux à ceux qui l'ont soigné et invite chacun à se recontaminer pour six ou sept mois supplémentaires, et peut-être plus, si cette recontamination conduit à une forme longue du virus.

Yvan, son médecin, décide de suivre l'exemple du Tsar et demande qu'on lui réinjecte le *Bienveillant*. Quand il reprend ses esprits, trois jours plus tard, il est enthousiaste.

- Merci, Vladimir. Je vais inciter mes équipes médicales à faire comme nous.

- C'est une excellente décision ! lui répond le Tsar. Mais surtout, ne gâte pas ce virus ! Prends-en grand soin et garde le très actif afin que beaucoup de gens en profitent.

La recontamination a non seulement changé la perception du virus, mais elle a également instauré un climat de bienveillance et de collaboration dans les structures et la gouvernance du pays. Le

souverain renouvelle certains gestes généreux. Il rend des biens mal acquis et verse le produit de ces restitutions dans les caisses du trésor public pour qu'il soit redistribué équitablement entre tous.

Il demande aussi au Premier ministre où en est l'application des mesures qu'il a édictées pour combattre les abus de l'administration, faire cesser les pratiques douteuses et soutenir les familles pauvres. Contrairement à ce que certains ont prédit, tout se passe plutôt bien, car la population apprécie que le souverain la défende et lutte enfin efficacement contre la corruption et les grandes inégalités de richesse.

XIII

Le variant B

Survient alors une chance inespérée pour la Russie. C'est l'apparition d'un variant du *Bienveillant* beaucoup plus contagieux. Ce variant « B » est un véritable miracle. Il peut se transmettre comme le Covid par voie aérienne et cutanée, et non plus seulement par la salive ou le sang.

Ce variant suscite d'abord une certaine méfiance du fait de sa plus grande contagiosité. Mais on reconnaît bien vite que c'est une aubaine car ses effets dans la population deviennent massifs. Des quartiers entiers de la capitale sont infectés. Ce virus se répand désormais un peu partout en province. Les gouverneurs locaux s'affolent et demandent quelles mesures prendre pour contrôler l'épidémie afin de ne pas saturer les hôpitaux. On les invite à ne rien faire du tout pour freiner son expansion. On recommande au contraire aux personnes indemnes de multiplier toutes les occasions de se rapprocher des personnes infectées. De son côté, la petite communauté des éleveurs qui a échappé au massacre des poulets se trouve rassurée et ses activités repartent vigoureusement.

La méthode pour se saluer devient l'embrassade quasi obligatoire. On retire les masques des lieux où l'on pouvait s'en procurer et l'on autorise des comportements interdits jusque-là, comme pratiquer du sport dans des salles peu aérées, organiser de grands spectacles où tous se côtoient, pousser les usagers à monter dans des bus et des trains bondés en leur offrant des réductions substantielles.

L'impact de ces mesures est visible. Dans les quartiers touchés par l'épidémie, la criminalité baisse, les conflits familiaux s'apaisent, et

les actes de gentillesse se multiplient. Des prisons commencent à se vider, certains affrontements prennent fin et les inégalités sociales semblent plus acceptables quand on annonce que les redistributions sont en train d'être revues pour être plus équitables et plus favorables aux familles en grande difficulté.

On laisse donc filer le variant B le plus vite et le plus loin possible sans imposer de précautions particulières.

Il y a bien sûr des défis à relever, comme la nécessité de maintenir une économie fonctionnelle et de faire face à des questions de sécurité. Cependant, dans l'ensemble, le pays est devenu un endroit plus agréable, plus paisible et collaboratif. Les gens vivent la bienveillance comme une modalité sociale nouvelle et naturelle. Le climat humain s'est transformé. Pour la première fois au monde, il y a un pays de la bonté, de la douceur et de la bienveillance.

Plus de six mois après son démarrage, l'épidémie est encore peu connue ni répandue en dehors de la Russie. La situation politique et le conflit avec l'Ukraine y sont évidemment pour quelque chose. L'invasion de son voisin a entraîné un arrêt brutal des échanges touristiques et économiques de la Russie avec une grande partie du monde.

- Mais n'y a-t-il pas d'autres raisons à cette situation ? s'interroge Poutine. Les autres pays ont-ils peur de cette épidémie ? Ont-ils averti leur population de ses dangers ? Ont-ils pris des dispositions pour s'en protéger ?

Il confie à un groupe de chercheurs la mission de répondre à ces interrogations car il est convaincu que la face du monde pourrait s'en trouver changée si tous les pays devenaient bienveillants grâce au virus. Mais les informations sur les effets de ce virus sont tellement incroyables que ces pays soupçonnent les dirigeants de la Russie de mentir. Persuadés que ce virus est dangereux, ils veulent s'en protéger. Il est difficile de les dissuader, car ils savent avec quel art et quelle efficacité les dirigeants de la Russie savent mener des campagnes de désinformation. Les pays d'Occident qui soutiennent l'Ukraine en sont également persuadés, même si plusieurs de leurs

espions et agents secrets ont pu constater par eux-mêmes le climat de bonté apporté par le virus en Russie.

Pour montrer concrètement aux autres pays que ce virus est très différent du Covid et de tout autre virus, une première décision est prise par le souverain. Tous les aéroports et tous les points d'entrée en Russie sont priés d'accueillir les visiteurs et hommes d'affaires étrangers en leur servant des boissons et des cocktails contaminés.

- Vous voulez dire que nous allons les infecter délibérément sans le leur dire ? souligne le ministre des Affaires Étrangères.

- Exactement.

- Et pourquoi prendre une telle mesure ?

- Parce que ce virus est bon pour tous et qu'en le fuyant les autres pays se privent d'un facteur de paix et de bonne entente qui peut s'avérer utile même pour nous.

Quelques observateurs et chercheurs en sciences humaines, plus avertis et plus perspicaces que d'autres, ne sont pas tout à fait d'accord avec cette opinion. Une telle épidémie, font-ils remarquer, peut amoindrir le dynamisme de la population, réduire la combativité des armées, la pugnacité des combats électoraux, la compétitivité économique et donc affaiblir leur pays. Il n'y a donc pas que des avantages à l'encourager.

Ces chercheurs sont écoutés dans les pays d'Occident, mais très peu en Russie jusqu'à ce que certaines corporations viennent ébranler les certitudes de ses dirigeants.

XIV

La décision des généraux

En Russie, la vague de bonté et de bienveillance due à l'épidémie n'a pas fait que des heureux. Le virus a certes amélioré le climat social général, mais les officiers de l'armée et les responsables du maintien de l'ordre ne voient pas du même œil les effets de ce virus dans leur domaine de responsabilité. À plusieurs reprises, le préfet de police de la capitale s'en est ouvert au ministre de l'Intérieur.

- J'ai un problème sérieux, lui déclare-t-il. Les policiers infectés par le virus changent de comportement quand ils reprennent leur poste une fois guéris.

- Soyez plus précis !

- Je vous en ai déjà dit quelques mots. Ils deviennent moins réactifs quand on leur demande de repousser ou d'arrêter des manifestants ou de poursuivre des délinquants. Ils veulent même les embrasser ! Ils sont de moins en moins engagés et déterminés dans leur mission. Nos chefs militaires constatent à peu près la même chose dans les armées. Tenez ! Lisez ce que m'a fait passer l'un de mes amis, officier de renseignement.

Le préfet de police tend à son ministre le rapport adressé par un lieutenant à son capitaine, commandant une compagnie de fantassins :

« Du lieutenant Farouk au Capitaine Shirin.

J'observe depuis peu dans ma compagnie des changements de comportements inquiétants chez mes soldats revenus de permission dans leur famille. Plusieurs sont devenus différents, moins agressifs, moins enclins à obéir aveuglément à mes ordres. À certains moments,

ils semblent béats et se mettent à sourire bêtement à leurs compagnons d'armes et à vouloir les embrasser sans raison apparente.

Je vous en ai déjà parlé et vous m'avez répondu que je ne devais pas m'en formaliser. Mais je peine à me faire obéir de ces récents permissionnaires. Au lieu de courir se battre sous le feu ennemi, ils s'arrangent pour rester en retrait, ou ils n'ajustent plus leur tir. Certains remettent même en question la guerre avec l'Ukraine. Ils la considèrent comme une absurdité, hésitent à tuer nos ennemis et critiquent notre souverain.

Ils savent évidemment qu'ils ne peuvent pas se permettre de désobéir, car je les sanctionnerais sévèrement et j'en ai déjà maintenu plusieurs en première ligne à titre de sanction. Certains en ont perdu la vie.

On me dit que c'est l'effet d'un virus auquel je ne comprends rien. N'y a-t-il pas de médicaments pour soigner ou neutraliser les effets de ce virus ? Vous m'avez répondu qu'il s'agit bien d'une maladie, mais qu'il n'existe pas de médicament pour la soigner.

Je suis désespéré, car je tiens à vous réaffirmer que je fais tout mon possible pour exécuter vos ordres et suivre les instructions de notre souverain auquel je reste profondément attaché. »

Ce n'était pas le seul rapport de ce genre qui remontait du front.

Devant ce constat, plusieurs généraux de la Russie insistent auprès du ministère des Armées pour obtenir de toute urgence un vaccin anti*Bienveillant*, et dans l'attente de ce vaccin, ils imposent à tout militaire le port du masque lors des permissions, assorti de sanctions si cette mesure n'est pas respectée.

De très gros moyens sont débloqués pour le développement de ce vaccin. En moins de deux mois, ce qui est un record de vitesse, les laboratoires annoncent la sortie des premiers échantillons. Les tests montrent, hélas, que ce vaccin est très peu efficace. À peine 10 % des vaccinés semblent immunisés et à l'abri d'une infection par le *Bienveillant*. Ce résultat est même probablement au-dessus de la réalité, car on soupçonne les testeurs d'avoir été soudoyés pour ne pas annoncer de chiffres pouvant déplaire aux chefs des armées.

Les officiers ne savent plus comment empêcher leurs troupes d'attraper le virus. La vaccination anti*Bienveillant* s'avère

inopérante et il est impossible de contrôler si les soldats respectent réellement les consignes de protection lors de leurs permissions dans les familles.

Les vieux généraux de l'armée russe, très décorés, qui ont été sans doute de valeureux combattants en leur temps, sont peu psychologues. Croyant bien faire, ils décident, sans en avertir le souverain, de suspendre toute permission aux hommes de troupe pendant un temps indéterminé pour prévenir le risque de contagion par les familles ou les amis. Cette décision de l'état-major est communiquée à toutes les unités présentes sur le terrain avec effet immédiat.

Dans les heures qui suivent, cette mesure fait la « une » des médias et des réseaux sociaux et provoque de violentes protestations. Les épouses, les mères des soldats et leurs amies descendent dans la rue et commencent à se regrouper en grand nombre pour manifester sur les places publiques, jusque dans les bourgades et les provinces les plus reculées de la Russie où l'armée recrute des volontaires, souvent peu enthousiastes d'ailleurs, à grand renfort d'incitations financières. C'est bien la première fois que des citoyennes de Russie osent manifester publiquement en masse contre leur gouvernement.

Poutine apprend la décision des généraux par son chef de Cabinet et son Premier ministre, mais plus concrètement encore par les milliers de femmes qui se regroupent devant le palais du Kremlin pour manifester et exiger le rétablissement immédiat des permissions accordées aux soldats, et même leur allongement.

Quand il découvre cette énorme bourde de ses généraux, il en est abasourdi.

Le ministre de l'Intérieur arrive au palais et demande à le voir de toute urgence :

- Vladimir, tu vois comme moi les troubles provoqués par cette décision insensée de nos généraux ! Mes policiers refusent de mettre fin à ces manifestations et ne veulent pas repousser ces femmes. Ils sympathisent avec elles. Fais quelque chose, je t'en prie, sinon cela va tourner en véritable émeute.

Le souverain convoque ses généraux :

- Rétablissez immédiatement les permissions et allongez-les à trois semaines, au lieu de deux, leur ordonne-t-il. Ce que vous avez décrété est insensé ! Vous manquez singulièrement de jugement ! Je ne peux pas vous faire confiance.

Et il ajoute un peu plus calmement :

- Je reconnais que j'ai moi-même manqué de discernement en déclarant cette invasion de l'Ukraine, car je me fiais à vos indications qui m'assuraient que ça serait l'affaire de quelques jours. J'ignorais combien vos troupes étaient mal préparées et combien vos estimations étaient fausses. Exécutez immédiatement mes ordres et attendez-vous à être démis de votre commandement et à être limogés !

Poutine fait publier sans plus tarder un nouveau décret confirmant le rétablissement des permissions et allongeant leur durée, tout en prévoyant de reconsidérer les instructions données à ses armées. C'est une grande victoire pour les femmes, ainsi que pour leurs maris et leurs enfants engagés sur les champs de bataille.

Par vengeance contre les chefs militaires, les manifestantes se donnent le mot pour faire tout ce qu'il faut pour infecter volontairement leur mari et leurs enfants pendant leurs permissions afin de favoriser la diffusion du virus. C'est l'exact contraire de ce que voulaient les généraux.

L'Ukraine est désormais au courant des effets du *Bienveillant*, comme de nombreux autres pays. Ses dirigeants tiennent à s'en protéger et à empêcher ce virus de se propager et d'atteindre ses armées. Sur un plan militaire, chacun voit les bienfaits qu'il peut retirer de l'infection si ce virus se répand dans les rangs de ses ennemis sans atteindre ses propres armées. Une contamination générale, des deux côtés de la ligne de front, serait préférable à toute inégalité en matière d'infection afin de diminuer de façon générale la violence et la cruauté des combats entre ces deux voisins. Mais d'un côté comme de l'autre, les chefs des armées font confiance avant tout à la force des armes, des chars, des bombardements et des assauts menés par leurs bataillons pour affaiblir leurs adversaires.

Après l'échec de la première vaccination, le nouveau général en chef des armées de la Russie passe commande d'un autre vaccin anti*Bienveillant* qui a la bienveillance de ne pas sortir des éprouvettes dans un court délai. Les chercheurs, échaudés par leur premier et malheureux vaccin, déclarent en effet qu'il leur faut au moins un an pour arriver à un résultat satisfaisant. Pendant ce temps, l'épidémie continue à courir.

XV

Le virus en Ukraine

Les femmes ukrainiennes ont suivi ce qu'ont osé faire leurs voisines russes et appris la victoire qu'elles ont obtenue en bravant leurs gouvernants. Celles qui souhaitent la fin de la guerre pour voir revenir leur mari ou leurs enfants décident de les imiter et de faire passer l'épidémie au-delà de la ligne séparant les troupes russes de celles de l'Ukraine. Sous prétexte d'aide humanitaire, elles font parvenir aux belligérants des aliments infectés, mal cuits ou même crus, mais d'aspect si appétissant que les soldats s'empressent de les dévorer. L'épidémie réussit ainsi à s'étendre en plusieurs endroits des deux côtés de la ligne de front et se répand ensuite par voie aérienne, salivaire et cutanée, sur des étendues de plus en plus vastes de chaque côté du front avec la complicité des habitants qui souhaitent la fin des combats.

Accueillie d'abord avec inquiétude, puis avec un enthousiasme croissant quand on découvre les effets magiques de cette épidémie de *Bienveillant*, la population ukrainienne ne parle bientôt plus que des inventions pour favoriser sa diffusion. Sur les réseaux sociaux et dans les émissions, on évoque ses vertus et les initiatives multiples que prennent les habitants pour se contaminer. Des jeux dits « de bienveillance active », consistant à identifier et à promouvoir la meilleure façon d'attraper le *Bienveillant*, se multiplient. « *Tu n'es pas encore contaminé ? Moi si ! alors viens, tu as droit à un baiser miracle !* » Certains auditeurs témoignent qu'ils ont rencontré ainsi une âme sœur et en parlent avec enthousiasme.

Une fois l'épidémie bien amorcée, les femmes d'Ukraine font comme leurs consœurs de Russie. Elles réclament l'allongement et une

plus grande fréquence des permissions accordées aux militaires en manifestant bruyamment devant le palais présidentiel et sur les places publiques de Kiev et des grandes villes d'Ukraine. En moins de deux semaines, malgré une répression musclée de la part de la police qui agit sur injonction d'un gouvernement qui craint de voir s'affaiblir ses armées et de perdre certains territoires reconquis ou défendus très chèrement, ces femmes obtiennent ce qu'elles veulent. Les permissions accordées aux soldats vont être plus longues et plus fréquentes.

Elles se jurent entre elles, comme l'ont fait les femmes en Russie, de profiter de ces permissions pour convaincre leurs fils ou leurs époux de se contaminer au *Bienveillant* avant de repartir au combat.

Sur les champs de bataille, les assauts font toujours de nombreuses victimes, mais l'épidémie a progressé jusqu'aux premières lignes du front et, en plusieurs endroits, les troupes russes contaminées semblent vouloir fraterniser avec leurs adversaires. C'est ainsi qu'un colonel ukrainien, commandant une unité combattante, est intrigué par ce qu'il observe à la jumelle dans son secteur.

- Regardez là-bas, dit-il à ses officiers. Un groupe d'ennemis se rapprochent de nos lignes sans tirer. Ils avancent en brandissant leurs fusils au-dessus de leurs têtes et en agitant un fanion blanc. Ils se rendent !

Tout excité par cette reddition, il donne un ordre inhabituel :

- Invitez-les à venir ici ! On va les aider à passer de notre côté en sécurité pour les faire prisonniers. Adressez-leur un message par des signaux et un mégaphone depuis votre abri en leur demandant d'avancer vers le piton rocheux à l'est de leur position et d'y déposer leurs armes.

Les Russes s'approchent du piton qu'on leur a indiqué et déposent leurs armes sans aucune résistance. Ils sont visiblement consentants, heureux, soulagés.

Le colonel jubile :

- C'est incroyable. Ils veulent vraiment fraterniser. Accueillons-les à bras ouverts.

Mais l'un de ses subalternes lui fait remarquer :

- Mon colonel, ne serait-ce pas un piège ? Les prisonniers que nous avons faits la semaine passée disent que l'épidémie a frappé durement leurs rangs. Ces soldats vont nous infecter.

Un autre officier renchérit :

- C'est une tactique de la Russie pour propager le virus dans nos rangs ! C'est une attaque virale. Tenez-les à distance. Surtout, n'attrapez pas ce virus à votre tour !

Le colonel n'en tient pas compte. Il a fait des prisonniers, cela lui suffit.

Ce scénario se répète à plusieurs endroits du front, créant ainsi un véritable viaduc par lequel le Bienveillant s'infiltré dans les armées de l'Ukraine pour les contaminer sans même attendre que les soldats le soient lors de leurs permissions.

Par ce stratagème, voulu et pensé sciemment par des officiers russes, ce virus se transmet à plusieurs unités ukrainiennes, puis se propage plus profondément dans l'armée et la population civile. Il atteint Kiev, la capitale de l'Ukraine, et contamine plusieurs officiers et dirigeants du pays. Cette guerre virale ne fait pas de morts, mais rend les combattants sinon inoffensifs, du moins beaucoup moins hargneux. La plupart des généraux russes qui remplacent ceux qui ont été limogés sont eux-mêmes moins combattifs que leurs aînés et ne cherchent plus une victoire à tout prix, mais seulement à conserver les positions acquises en épargnant le plus possible leurs effectifs. Sur le champ de bataille, ils réduisent prudemment les attaques et commencent à observer leurs adversaires avec davantage de sympathie en espérant connaître bientôt la fin d'un cauchemar qui dure depuis trop longtemps.

Comme il le fait fréquemment, Zelensky, le président de l'Ukraine, va rendre visite à ses troupes sur le front, là où il y a de fortes concentrations de fantassins et d'unités motorisées. Lors des remises de décorations, il serre ses soldats dans ses bras et les embrasse pour les féliciter et les encourager. C'est important pour le moral de ses troupes face à un Poutine qui n'ose pas prendre un tel risque, si ce n'est avec de grandes précautions et en se retirant dès

que les caméras ont pris suffisamment d'images pour les services de propagande qui les diffusent en boucle sur les télévisions et dans les réseaux sociaux du monde entier.

Quand il revient dans sa capitale, Zelensky est très fiévreux. Son médecin lui annonce qu'il a très probablement attrapé le *Bienveillant* au cours d'une remise de médailles à ses soldats.

- Je vous recommande, cher Président, de vous aliter, car vous êtes très fiévreux. Vous savez ce qui va se passer ?

- Vais-je ressembler à Poutine ? Ce serait le comble !

- Détrompez-vous ! Ce serait plutôt positif pour vous comme pour lui. Car si vous ne le savez pas, il a changé en bien.

- Comment cet ennemi exécrationnel aurait-il pu changer en bien ? Son médecin lui fait une réponse sibylline :

- D'ici trois ou quatre jours, vous allez tomber dans un coma de quelques heures, et après vous verrez bien !

Zelensky est inquiet. En qualité de chef de guerre, il craint que ses troupes ne se démoralisent si on ne le voit plus aux avant-postes :

- Dites-en le moins possible à la presse, je vous en prie.

- Trop tard ! Les journalistes qui vous ont suivi sont parfaitement au courant. On en parle déjà dans tous les médias.

Quand elle apprend que son Président est tombé malade et qu'il est très fiévreux, la population ukrainienne est consternée. Elle suit son état de santé avec fébrilité, car la Russie, pense-t-elle, va en profiter pour reprendre ses attaques en sachant qu'elle a en face d'elle une armée qui a perdu son commandant en chef et qui va être moins vindicative et moins déterminée.

Après trois jours de forte fièvre et un coma de plusieurs heures, Zelensky se relève passablement hébété.

Sur les places publiques de la plupart des villes d'Ukraine, les femmes continuent à manifester. Les rassemblements se renforcent et échappent de plus en plus au contrôle de leurs meneurs. Les policiers eux-mêmes n'obéissent plus aussi rigoureusement aux ordres de leurs officiers.

Ayant retrouvé sa santé, transformé intérieurement par l'effet du virus, Zelensky est un autre homme. Il écoute les récriminations des femmes et il est davantage sensible aux ravages causés par la guerre dans les familles. Il veut désormais réduire la brutalité des combats et prendre du temps pour voir comment mettre fin à l'affreuse hécatombe dont on lui rend compte quotidiennement.

Il n'est cependant pas question pour lui de cesser les combats sans avoir l'assurance d'un retour à l'Ukraine des territoires occupés par la Russie. Ses alliés des pays occidentaux l'incitent d'ailleurs à résister et à ne pas céder de peur qu'ils ne deviennent eux-mêmes la prochaine cible de la Russie.

Mais est-ce possible d'arrêter les combats sans s'avouer vaincu ? Comment espérer trouver un accord avec ce voisin dont il connaît l'entêtement à réaliser ce qu'il a décidé au point de ne jamais vouloir transiger sur quoi que ce soit ? La situation paraît sans issue.

Aux affrontements sur les champs de bataille, s'ajoute un déchaînement accru des médias pour dénigrer l'adversaire. C'est l'affaire des services de propagande de chaque pays qui cherchent avant tout, non pas la vérité, mais à saper les soutiens populaires sur lesquels les dirigeants peuvent compter. Campagnes de désinformation contre campagnes de désinformation, c'est une guerre sans merci où les coups bas et les moyens mis en œuvre ne manquent pas pour dégrader l'image de l'ennemi le plus rapidement et le plus méchamment possible. La propagande de la Russie diffame Zelensky pour casser son aura, porter atteinte à sa réputation et diminuer le soutien que les pays d'Occident lui apportent. Elle multiplie les messages virulents et mensongers sur sa malhonnêteté, sur son passé fasciste, sur les façons dont il a acquis ses biens et s'est enrichi et continue à s'enrichir au détriment de l'État ainsi que sur sa soif de pouvoir et sur ses arguments trompeurs pour soutirer des milliards à ses soutiens internationaux tout en dissimulant la corruption, les abus de pouvoir et les détournements de denrées au profit de sociétés dirigées par des hommes de paille à son service.

De façon toute aussi virulente et insistante, les services de communication de l'Ukraine déversent dans les médias, sans retenue ni vérification, une avalanche d'informations malveillantes sur Poutine, sur son passé de tortionnaire, sur ses méthodes criminelles pour faire disparaître ses opposants, sur sa cruauté et sa soif de pouvoir et sur les richesses qu'il accumule sans vergogne pour accroître ses moyens financiers afin de corrompre les hommes politiques du monde entier. La diffusion de ces messages auprès de la population russe n'est cependant pas aussi efficace que le souhaiterait l'Ukraine, car elle bute sur la censure exercée par les agents du SRS qui disposent d'énormes moyens pour filtrer, repérer et éliminer dans les médias tout message et toute activité pouvant nuire à la Russie et à son Tsar.

Cet activisme des services de propagande se déploie sans grand contrôle des dirigeants de ces deux pays. Ces derniers ont d'autres préoccupations. Ayant été tous les deux infectés par le virus, le président de l'Ukraine et le souverain de la Russie sont sensibles aux souffrances de leurs peuples et cherchent désormais comment mettre fin à cette guerre de la façon la plus favorable et la plus acceptable possible pour leur propre pays.

Poutine est convaincu qu'il peut gagner cette guerre par la force des armes du fait de la supériorité en nombre et en armements des armées de la Russie et de leur position actuelle. Mais il lui faut pour cela aller jusqu'au bout de la terreur et de l'horreur en procédant à des bombardements encore plus massifs et simultanés sur tout le territoire de l'Ukraine pour saturer ses défenses, ruiner ou neutraliser ses infrastructures, terroriser et affamer sa population, perturber ses réseaux de communications, sans se soucier des réprobations internationales et des réactions de haine violentes qui ne manqueront pas de se manifester. Mais il n'a plus la même détermination ni les mêmes désirs de destruction qu'avant son infection. Il ne veut plus s'enfermer dans le cycle sanglant des offensives et des contre-offensives. Son ministre de la Défense, Sergueï Choïgou, qui a été infecté également par le *Bienveillant*, est devenu lui aussi réticent à une guerre totale. De leur côté, les chefs militaires de la Russie attendent que leurs troupes soient toutes

vaccinées avec le nouveau anti*Bienveillant* avant de les lancer à l'assaut des armées de l'Ukraine dont ils pensent qu'elles seront très contaminées et donc affaiblies. Le temps passe et aucun délai n'est encore annoncé pour la disponibilité du nouveau vaccin anti*Bienveillant*. Rien n'apparaît donc réellement possible pour abrégé le cours de cette guerre. Les combats se poursuivent et épuisent lentement les adversaires avec des troupes un peu moins combattives là où le virus a continué sa progression des deux côtés du front.

XVI

Poutine et sa petite fille Evguenia

Par les rumeurs qui circulent de façon récurrente, on sait que Poutine a une famille, qu'il a au moins deux filles et qu'elles-mêmes ont des enfants. On ignore quels âges ont exactement ces enfants et petits- enfants. C'est un secret d'État bien gardé auquel Poutine tient particulièrement pour préserver à la fois sa vie privée personnelle et celle de ses filles et de ses petits-enfants dont il souhaite qu'ils se mêlent aux autres de façon anonyme et sans privilèges. Peu de choses précises ont filtré sur cette famille dont on dit qu'elle vit une vie ordinaire à Moscou et qu'il n'existe aucune photo ni document sur elle afin que nul ne puisse identifier les personnes qui la composent. Seule la Sécurité d'État sait où trouver ses membres et comment les reconnaître.

Dévoré par ses ambitions géopolitiques et civilisationnelles, absorbé par l'exercice du pouvoir, noyé dans son agenda de travail, Poutine ne s'est guère occupé de ses enfants et petits- enfants et n'a pas passé beaucoup de temps avec eux. Mais depuis qu'il est devenu bienveillant grâce au virus, il veut renouer et renforcer ces liens familiaux qu'il a depuis trop longtemps négligés. Il veut montrer désormais à ses proches qu'il les aime.

L'une de ses petites-filles, Evguenia, va avoir dix ans. Pour fêter son anniversaire, il décide de l'inviter, elle et Maria, sa mère, à passer trois jours à Daïval, un domaine d'Etat réservé aux souverains.

Il convoque Dimitri, un adjoint au chef de la Sécurité, pour préparer son voyage.

- Je te confie une mission personnelle sur laquelle tu dois garder le secret le plus absolu. Je vais aller à Daïval pour y séjourner quelques jours avec ma fille et ma petite fille. Tu sais où elles se trouvent. Tu seras personnellement responsable de l'organisation de ce déplacement dont rien ne doit filtrer à l'extérieur.

« Le déplacement de ma fille et de ma petite -fille se fera en voiture pour l'aller et le retour. Elles ne doivent pas se faire reconnaître sur le trajet, et leur chauffeur ne doit pas s'arrêter. Il faut masquer totalement leur identité. La petite obéit suffisamment bien à sa mère pour se tenir tranquille, et elle ne me connaît pas assez pour savoir ce que c'est que d'être le grand Maître de la Russie.

« Pour mon déplacement personnel, ce sera mon train spécial comme d'habitude. Décide de l'itinéraire le plus sûr, fais réaliser un déminage des voies, et insère mon wagon dans une file de wagons vides. Cela me permettra de voyager confortablement et de travailler en cours de route. Il y aura avec moi dans mon wagon la professeure de danse de ma petite Evguenia. Elle connaît ma véritable identité, mais c'est une personne sûre. Fais en sorte que nous arrivions quelques heures avant ma fille et ma petite-fille pour que je puisse les accueillir et savoir comment elles seront installées. Veille à ce que mon train soit peu visible et stationne dans le hangar spécial de cette résidence d'où il repartira quand j'aurai passé trois jours là-bas.

Tout s'organise pour ce voyage vers l'une des résidences d'État réservées à Poutine, à ses amis et à ses proches, une résidence dont la situation et la configuration dissimulent aux voisins et aux curieux l'identité de ses occupants.

Le jour prévu, peu avant que sa fille n'arrive avec son adorable Evguenia, il débarque à Daïval avec la professeure de danse.

Là-bas, pour sa petite-fille, il n'est plus Vladimir, ni Poutine, mais *Dadouschka*. Très vite, elle et lui s'accordent admirablement. Evguenia tient de lui sa vitalité, ses qualités physiques et son énergie, et de Maria, sa mère, la grâce et la finesse qui en font une charmante petite danseuse.

L'après-midi de son arrivée, sans attendre, sa petite-fille répète quelques exercices de danse avec sa professeure. Son *Dadouschka* la regarde avec admiration et dès qu'elle a fini sa première séance, il lui demande :

- Evguenia, peux-tu m'apprendre quelques pas de danse, veux-tu ? Je n'aurai pas ta grâce, mais je veux essayer.

Elle ne se fait pas prier. Face à lui, elle lève très haut la jambe pour la faire reposer sur la surface d'une table qui fait office de barre d'entraînement et elle lui demande de faire de même. Il essaye d'en faire autant, mais il se trouve très gauche pour lever si haut sa jambe. Elle éclate de rire à ne plus pouvoir s'arrêter en regardant son grand-père qui s'excuse de sa raideur.

- Je n'ai jamais fait de danse classique, Evguenia, et tu me prends au dépourvu. Mais j'ai de bons souvenirs des bals populaires où j'allais quand j'étais jeune. On y dansait au son des balalaïkas et des accordéons.

Il fait un pas de côté, saute sur une jambe, tourne sur un pied et s'accroupit pour danser en lançant ses jambes d'un côté et de l'autre tout en croisant les bras à l'horizontale contre sa poitrine comme le font les cosaques dans leurs danses folkloriques.

- Bravo *Dadouschka* ! Ce n'est pas de la danse classique, mais j'aime bien. Tu es très fort.

- N'exagérons pas. Ce n'est pas mon sport favori !

- C'est quoi, les sports que tu aimes ?

- Il y en a beaucoup : le judo, le karaté, le hockey, le cross... et puis un autre que j'aimerais te faire découvrir cet après et qui se pratique au bord de l'eau.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Regarde ! on est au bord d'un lac.

- La nage ?

- C'est trop froid et trop dangereux ici pour la natation. Mais c'est un excellent coin pour un sport tranquille et savant.

- Le canoé ?

- Non, la pêche au lancer ! On s'y adonnera un moment cet après-midi si tu veux bien.

- Chic ! Je n'en ai jamais fait.

Après un bon déjeuner et un temps de repos, ils partent marcher le long de la grande pièce d'eau qui borde la villa. Il emporte avec lui un équipement de pêche au lancer. Arrivé à un endroit favorable pour la pêche au brochet, il se met en position.

- Je te montre une première fois et après, c'est à toi.

Il lance avec dextérité le leurre attaché au bout de sa ligne. Au deuxième lancer, il retire un petit brochet qu'il décroche de l'hameçon et qu'il rejette à l'eau aussitôt.

- Tu ne veux pas le garder ?

- Il n'a pas la taille minimale. Il faut le rejeter pour le laisser grandir. Il l'invite à lancer sa ligne à son tour. Son hameçon s'accroche dans une branche d'arbuste. Le fil de crin s'entortille. Ils le démêlent ensemble.

- Tu vois, ce n'est pas rien la pêche au lancer ! Il faut de la précision. Recommence plus calmement.

Après quelques autres lancers infructueux, un magnifique brochet se débat au bout de sa ligne. Elle est tout excitée. Il l'aide à sortir de l'eau sa belle prise. Elle lance de nouveau sa canne pendant qu'il l'observe et la conseille. Après avoir pris deux autres poissons, ils reviennent tous deux tranquillement vers la villa quand un renard s'avance sur le chemin à quelques mètres devant eux. Ils l'observent en silence avec une curiosité partagée. Le renard s'arrête, les regarde, puis s'enfuit à travers les broussailles.

À la maison, après le dîner, Poutine emmène Evguenia dans la bibliothèque de la résidence et l'invite à choisir un livre à emporter chez elle :

- Choisis celui que tu veux ! C'est ton cadeau d'anniversaire.

Que va-t-elle prendre ? Un roman ? Un livre sur la danse ? Une bande dessinée ? Elle choisit un beau livre illustré sur la pêche.

- Ça m'a fait très plaisir *Dadouschka* d'apprendre à pêcher avec toi. Ce livre va me rappeler notre après-midi.

- Emporte-le ! Et maintenant, à ton tour de m'offrir un livre parmi ceux qui sont devant toi. Lequel vas-tu me donner ?

Elle saisit un livre sur la danse et lui met entre les mains avec un sourire un peu narquois :

- Avec ça, tu pourras te perfectionner en danse classique ! lui glisse malicieusement Evguenia.

Maria qui observe la scène depuis un fauteuil se réjouit de les voir si affectueusement complices.

- On retourne à la pêche demain ? demande Evguenia.

- Non, demain, je te propose autre chose avec ta maman qui est une bonne cavalière. J'ai demandé qu'on nous prépare trois chevaux. On fera une balade à cheval ensemble.

- Mais je n'en ai jamais fait !

- Tu as de grandes jambes, ça devrait aller.

- D'accord, je veux bien essayer !

Le lendemain, après le cours de danse matinal, un instructeur d'équitation présente à Evguenia le cheval doux et obéissant qu'il a sélectionné pour elle, ainsi que la selle et l'équipement d'équitation qui lui conviennent.

Avec son aide et une légère appréhension, elle enfourche l'animal et écoute les recommandations de son instructeur. Elle se tient droite, se concentre et se place entre Maria et son grand-père. C'est un départ au pas, tranquille, sur une centaine de mètres.

- Partante pour un petit trot, maintenant ? lance Maria.

Evguenia sautille sur sa selle et commence à perdre son assurance.

- Oh là là ! Je vais tomber !

- Serre bien ton cheval entre tes jambes et accompagne son rythme en t'appuyant sur tes étriers !

Elle se maintient en selle, mais avec la peur d'être désarçonnée. Maria juge prudent d'écouter cet exercice. Ils reviennent au pas à la villa où son grand-père la laisse s'amuser avec une voiturette électrique autour de la villa, pendant qu'il part avec Maria à bride abattue pour un parcours en forêt.

Le soir, autour d'un feu de bois, ils reparlent de leur journée. Maria chante de douces mélodies traditionnelles tandis qu'Evguenia vient se blottir dans les bras de son *Dadouschka* pour écouter la voix merveilleuse de sa mère.

Le dernier jour de leur séjour commun arrive. Au petit déjeuner, Evguenia se montre curieuse :

- C'est quoi ton métier, *Dadouschka* ?
- C'est d'être le Maître du pays.
- Et c'est difficile ce métier ?
- Très difficile.
- Pourquoi tu n'en changes pas si c'est difficile ?
- Parce que je veux que tu vives dans un beau pays en paix.
- Et c'est quoi la paix ?
- C'est de s'entendre avec tout le monde.
- Mais on m'a dit que tu fais la guerre et que tu ne t'entends pas avec les Ukrainiens.
- Qui t'a dit ça ?
- À l'école, il y a des enfants qui en parlent parce que leur papa est parti à la guerre et que leur maman en pleure. Pourquoi tu n'arrêtes pas la guerre ?
- C'est difficile de te répondre. Tu comprendras peut-être plus tard quand tu seras grande.
- Mais je suis grande ! Et moi, je veux que tu arrêtes la guerre. Ce n'est pas bien la guerre !
- On en reparlera... En attendant, si on faisait un tour à pied après ta danse pour aller pique-niquer ? J'ai fait préparer ce qu'il faut.

Ils partent tous les trois avec la professeure de danse faire un grand tour dans la propriété. La température est très douce et le pique-nique délicieux.

Pour le grand-père que le difficile métier de « Maître du pays » occupe terriblement le séjour se termine. Il a été court, mais bien rempli, notamment par les séances de danse de sa petite-fille et les activités faites ensemble. Il se promet de renouveler ces brèves vacances quand il le pourra.

Très tard le soir, le train spécial avec lequel il est venu sort de son hangar. Poutine repart au milieu de la nuit pour revenir à Moscou, accompagné dans son wagon par la professeure de danse qui ne tarit pas d'éloge sur son élève. Sa fille et sa petite-fille, quant à elles, prolongent leur séjour de quarante-huit heures avant de repartir car

Poutine ne veut pas qu'on puisse les voir ensemble afin de protéger leur vie privée.

Les réflexions d'Evguenia ne l'ont pas laissé indifférent. Ses responsabilités de chef d'État lui imposent des devoirs, dont celui d'éviter les drames provoqués par la guerre. Il doit faire quelque chose même s'il reste convaincu que la restauration d'une grande Russie et de ses traditions culturelles est un beau projet qui doit être un exemple pour le monde entier.

Il repense à son échange avec Sergueï Choïgou lors de la soirée passée avec lui à Novo-Ogaryovo sept mois plus tôt. Il s'effraie aujourd'hui de ce qu'ils se sont dit. C'était d'un cynisme et d'une brutalité sans nom quant à la façon d'envisager la guerre contre l'Ukraine.

Sergueï reste l'un de ses grands amis et un fidèle collaborateur, mais depuis qu'il a été contaminé lui-même par le virus, le ministère de la Défense et la direction des opérations en Ukraine lui pèsent et Poutine veut en parler avec lui.

Il lui téléphone depuis son train sans même attendre d'être arrivé à Moscou.

- Allo Choïgou !

- Ah ! Vladimir, où es-tu ? Mais sais-tu quelle heure il est ?

- C'est l'heure des discussions sérieuses entre nous, tu le sais !

- Qu'as-tu à me dire ? ... Tu veux peut-être me limoger comme beaucoup d'autres ?

- Comment le sais-tu ? Sergueï ?

- Vladimir, je m'y attendais !

- Sergueï, je fais cela parce que je t'apprécie. Je sais qu'il ne t'est pas facile d'envoyer à la mort des milliers de combattants. Cela heurte ta conscience. Je te décharge du ministère de la Défense. Je t'ai trouvé un remplaçant qui n'est pas passé par la carrière militaire, mais qui connaît l'économie et les industries d'armement.

- Me remplacer par un civil qui ne connaît pas l'armée ?

- Et pourquoi pas ?

- Qui est ce civil que tu as choisi ? Ce n'est pas Troupachev si je comprends bien.

- Bien sûr que non !

- Alors qui est-ce ?

- C'est André Beloousov, notre vice-premier ministre. Je l'ai sondé. Il accepte de prendre ta succession comme ministre de la Défense. La guerre risque malheureusement de durer encore quelque temps, à cause du soutien des pays occidentaux à l'Ukraine. Il va falloir tenir bon et développer nos capacités de production d'armements sans épuiser nos ressources. C'est pour cela que je l'ai sollicité. Il se propose d'équiper et de gérer autrement nos armées pour faire moins de morts sur le terrain en modernisant nos armes et nos façons de combattre. C'est bien ce que nous souhaitons tous les deux, n'est-ce pas, Sergueï ? Qu'en penses-tu ?

- Tu es un bon stratège et j'admire tes choix. Et à moi, que me proposes-tu ?

- Tu es mon ami le plus proche et le plus fidèle. Je te nomme secrétaire du Conseil de Sécurité qui réunit nos plus hauts responsables. Tu auras ainsi un poste moins exposé au sein de mon aréopage de ministres et de conseillers. C'est un poste de confiance qui te garde auprès de moi à la place de Nikolai Troupatchev que je compte nommer adjoint à mon chef de Cabinet. Ce poste t'aurait-il plu ? C'est un poste moins prestigieux. Troupatchev devra s'en satisfaire. Toi, tu n'auras plus à te faire violence pour écraser l'Ukraine, faire des morts et des blessés parmi nos combattants, et tu auras le plaisir de travailler auprès de moi. En es-tu content ?

- Comment pourrais-je ne pas l'être, Vladimir ?

Satisfait des réactions de Sergueï et sans plus attendre, Poutine coupe la communication pour prendre sa douche, tout en suivant les nouvelles sur les écrans de télévision installés dans le compartiment de la salle de sport jouxtant sa salle de bains. Puis il savoure des yeux le petit déjeuner disposé dans sa salle à manger : omelette, fromages, jus de fruits et un certain nombre de produits venant des fermes du patriarche Kirill dont il est sûr qu'ils ne sont pas empoisonnés. C'est ce qu'il aime et qu'il s'empresse de déguster avant de prendre un court moment de sommeil.

Arrivé dans la banlieue de Moscou, Poutine rêve pendant quelques instants tandis que le train ralentit. Le bruit métallique des essieux lui confirme qu'il n'a pas déraillé pendant la nuit. Son cerveau a bien travaillé pour passer en revue la liste des généraux et collaborateurs qu'il veut limoger et celle de ceux qu'il veut garder pour ne former autour de lui qu'une équipe de gens fiables, dévoués, compétents et partageant ses convictions et ses aspirations. Il se sent lui-même sur la bonne voie quand son train rejoint le terminus qui lui est réservé.

Moscou s'éveille dans une brume légère à travers laquelle le jour commence à poindre. Sur le quai où est arrivé son train spécial, Poutine laisse descendre la professeure de danse, tandis qu'il reste dans son wagon-bureau pour profiter de sa tranquillité et préparer la mise en œuvre des changements qu'il a prévu de faire dans ses armées et dans les ministères. Il va limoger les généraux et ses collaborateurs qui ne partagent pas sa nouvelle vision de la guerre avec l'Ukraine. Ses services de renseignements ont suffisamment de dossiers pour effectuer ces limogements de manière expéditive sans avoir à donner beaucoup d'explications sinon celles d'accuser de corruption à peu près tous ces gradés et hauts fonctionnaires qui vont devoir laisser leur poste. Seuls quelques cas lui semblent délicats, comme celui de Troupatchev, qui a été le chef du Service du Renseignement et de la Sécurité, et qui n'a pas démerité. Mais sa nomination au poste d'adjoint au chef de Cabinet semble le satisfaire. Quant à Medvedev, un autre cas délicat auquel il est redevable de lui avoir permis de passer un mauvais cap constitutionnel pour rester à la tête de la Russie, il ne s'inquiète pas trop de cet ultra qui veut la guerre la plus dévastatrice possible pour vaincre l'Ukraine, y compris en recourant à l'arme atomique, mais qui n'a plus de véritable pouvoir ni les moyens d'agir sans son accord.

Ces limogements et mutations sont difficilement explicables pour les gens qui n'ont pas été infectés par le *Bienveillant*, mais pour ceux qui connaissent Poutine et qui savent combien son esprit, ses pensées et son comportement ont été métamorphosés par le virus, ces décisions ne sont pas étonnantes.

XVII

Un bombardement dramatique

Deux jours plus tard, mère et fille repartent à leur tour discrètement de Daïval, de nuit, avec un chauffeur du Service de la Sécurité en prenant une route ordinaire. Leur pilote conduit prudemment. Soudain, à proximité d'un dépôt de carburant, une alerte les surprend. Un missile s'abat et explose violemment sur les énormes citernes d'essence installées en contrebas de la chaussée. Une secousse fantastique projette la voiture contre le bas-côté et la disloque avant que des flammes ne s'en emparent.

Les pompiers, arrivés dans les minutes qui suivent, retirent de la carcasse une femme blessée, mais vivante, le chauffeur qui est mort sur le coup, et une petite fille dont ils ne connaissent pas l'identité, qui a une jambe pendante, complètement écrasée.

Poutine est informé par le ministère de la Défense de ce bombardement et de l'importance des dégâts. Il ignore ce qui est arrivé à la voiture de sa fille mais il sait seulement par la Sécurité d'État qui suivait la voiture par satellite, qu'au moment du bombardement la voiture arrivait près de ce dépôt et qu'on a perdu sa trace à l'instant même de la déflagration. Il se met à prier pour que rien ne soit arrivé aux siens. Mais des nouvelles terribles lui arrivent par le biais d'un agent local de la Sécurité travaillant dans ce dépôt. C'est bien la voiture qui transportait sa fille et sa petite-fille qui a été déchiquetée. Le chauffeur est mort. Sa fille Maria est blessée, mais vivante. Sa petite fille chérie, Evgenia, a perdu une jambe. Les pompiers qui lui ont porté les premiers secours ont stoppé l'écoulement du sang par un garrot et l'ont transportée à l'infirmerie du dépôt. Sur ordre de Poutine, la Sécurité d'État procède à l'envoi immédiat d'un hélicoptère pour

transporter dans la soirée les blessés à l'hôpital militaire de Moscou dans les salles et les blocs opératoires réservés au souverain et à sa famille.

Le lendemain, on apprend à Poutine qu'Evguenia a été amputée d'une jambe. Elle devra porter une prothèse et ne pourra probablement plus danser. Celle qui était la grâce même, pleine de vitalité, sera sans doute estropiée pour la vie. Il parvient à la joindre et à lui parler :

- Je sais que tu es très courageuse, Evguenia. J'espère que tu ne souffres pas trop. On va te mettre la plus belle jambe articulée qu'on sache faire, d'après ce qu'on m'a dit.

Quelques jours plus tard, c'est elle qui l'appelle :

- *Dadouschka*, ma nouvelle jambe est presque terminée. Je l'ai essayée et j'attends qu'on me la fixe. Je n'ai plus qu'une jambe en ce moment, mais je suis contente, j'ai une amie à côté de ma chambre. Elle a mon âge et elle est très gentille. Elle m'a dit qu'elle n'a plus de parents. Je voudrais bien l'inviter chez nous quand je sortirai de l'hôpital.

Poutine veut en savoir davantage sur cette fillette. Ses services lui apprennent que c'est une petite ukrainienne qui a perdu ses parents et sa maison dans un bombardement venant de Russie. On l'a transférée à Moscou pour compléter ses soins avant de l'envoyer dans l'un des centres éducatifs éloignés où sont placés les enfants ukrainiens orphelins qu'on veut « russifier » pour leur faire oublier leurs origines.

Le jour où elle annonce à Evguenia qu'elle doit quitter l'hôpital, Poutine ne cède pas aux pleurs de sa petite fille ; il ne veut pas qu'on déroge à ses ordres pour des raisons personnelles.

Un rapport détaillé du bureau de la Sécurité d'Etat sur les événements qui ont causé ce drame lui apprend que c'est probablement en représailles des attaques des armées russes sur l'Ukraine que ce pays a lancé un missile sur les réserves de carburant qui ont explosé. D'après la chronologie, c'est son conseiller spécial Sergueï Choïgou, alors qu'il était ministre de la Défense, qui avait ordonné de bombarder des centres pétroliers ukrainiens quelque temps

auparavant sans savoir que des représailles ukrainiennes s'ensuivraient quelques jours plus tard et allaient atteindre les passagers d'une voiture particulièrement importante pour le souverain.

Il ose le dire à son ami Choïgou, tout en sachant que celui-ci ne faisait qu'exécuter les ordres venant du sommet de l'État, c'est-à-dire de lui-même. Tous deux sont donc conjointement responsables de ce malheur. Avec Sergueï, son grand confident, ils en gardent tous deux le secret. Cette tragédie les rapproche et les guide vers la recherche d'une solution pour mettre fin à cette guerre.

À Novo-Ogaryovo où il est revenu, Poutine n'en dit mot à personne.

Lui qui était insensible est profondément troublé. Un empire, si grand soit-il, vaut-il la blessure d'une enfant alors que « *Rien ne peut compenser une seule larme d'un seul enfant* » comme l'écrit avec conviction Fiodor Dostoïevski dans *Les Frères Karamazov*. Malgré tout son pouvoir et la puissance de ses armées, il n'a pas pu éviter ce drame. Sa petite fille n'est pas morte, mais elle est définitivement estropiée. Et son amie du même âge, qui a perdu ses parents, est désormais exilée très loin d'elle.

En Russie, on n'a pas révélé l'identité des morts et des blessés dus à ces bombardements ukrainiens. Ses adversaires et les pays d'Occident ne savent donc rien de cette tragédie personnelle.

Deux sentiments contraires animent Poutine : la colère qui le pousse à se venger, et la bonté qui l'incite à aller vers la paix et la réconciliation.

Après avoir ruminé un fort désir de vengeance, il bute sur son impuissance et abandonne son désir de faire encore plus de victimes et de morts. Le virus de la bienveillance lui dicte d'aller vers une cessation des hostilités avec l'Ukraine. Il s'en ouvre à Choïgou qui le soutient tout en estimant que l'arrêt de la guerre ne sera pas facile à faire admettre à la plupart de ses soutiens et collaborateurs qui ne vont pas comprendre cette décision au moment même où la situation militaire lui devient favorable. Mais c'est lui le Maître. Il n'a pas d'explications à donner. Ceux qui le connaissent attribueront ce virage au virus, parce qu'ils ignorent le drame qu'il vient de vivre.

Dans sa résidence de Novo-Ogaryovo, il ne dit mot à personne de l'épreuve qu'il vit. Lui qui était insensible, qui pensait en finir avec cette guerre, voilà que ce conflit le rattrape jusque dans sa retraite tranquille au milieu des hêtres, des érables et des bouleaux.

Les unités russes combattantes sont fatiguées et moins soutenues par la population, et leur détermination à se battre contre l'Ukraine faiblit. On rapporte au souverain que certains de ses soldats refusent d'obtempérer aux ordres de leurs officiers et sous-officiers, qu'il y a des mutineries, des révoltes, des dissidences d'hommes de troupe et d'officiers infectés qui ne sont plus d'accord avec cette guerre et que les prisons et camps de travail et de rééducation se remplissent de récalcitrants et de contestataires. À cela s'ajoute la pression exercée par les femmes qui ne veulent plus voir partir au combat leurs enfants ou leurs maris. Du côté de l'Ukraine, la situation est assez semblable, Poutine le sait.

Ces constats le poussent à se poser des questions qui le travaillent intérieurement :

- Qu'ai-je à gagner à poursuivre cette guerre ? Tout le monde sait que je la gagnerai même si cela demande encore un peu de temps. Nous avons tellement plus de ressources en hommes, en armements et en munitions que nul ne peut douter de notre victoire. N'ai-je pas là l'occasion de me montrer bon et généreux ? De faire voir que je ne suis pas insensible au sort de tous ceux et toutes celles qui combattent et qui souffrent ? Je ne crois plus à la vaine gloire obtenue par la puissance des armes, mais à celle obtenue par une recherche de la concorde et de la paix. Je veux voir reflourir des sourires sur les visages.

Ce monologue intérieur est à mille lieues de ses ambitions guerrières avant que le virus ne l'ait infecté, il ne veut plus entendre parler de morts, de blessés et de destructions résultant de ses ordres. Saisi par un éclair intérieur qui lui fait voir la douce et belle image de la paix, mû par son intuition et ses convictions personnelles, et passant outre aux recommandations de ses conseillers et stratèges, il prend l'initiative la plus inattendue et la plus déterminante pour la suite du conflit avec l'Ukraine, il décrète unilatéralement un cessez-le-feu pour

ses armées, en le faisant savoir à Zelensky dont il espère qu'il acceptera de faire de même.

Et par un reste de vanité et d'orgueil dont il n'arrive pas à se défaire, pour ne pas laisser croire qu'il agit par faiblesse ou lassitude, il fait paraître une déclaration publique affirmant que c'est par générosité et grandeur d'âme qu'il renonce à une victoire assurée, et non pour une quelconque autre raison. Dorénavant, déclare-t-il, c'est à la paix qu'il a décidé de se consacrer avec son ami, Sergueï Choïgou, ancien ministre de la Défense,

XVIII

Zelensky et la proposition de Poutine

Le président de l'Ukraine, Zelensky, est pris de court quand le souverain de la Russie annonce à la presse sa décision. Ses troupes s'étiolent et se réduisent de plus en plus et manquent désespérément de munitions. Sa situation militaire est critique, le monde entier le sait.

Avant de répondre à l'initiative qu'a prise et annoncée Poutine, il convoque ses collaborateurs et conseillers les plus avertis pour les associer à la décision importante qu'il doit prendre. Ceux-ci arrivent dans la salle du Conseil qui se trouve au sous-sol du palais présidentiel pour des raisons de sécurité, protégée ainsi des bombardements et des intrusions éventuelles. Cette pièce aveugle est éclairée par un imposant lustre de bronze qui diffuse une lumière qui réchauffe l'atmosphère de cette pièce aveugle au centre de laquelle est disposée une grande table ovale en acajou.

Autour de cette table, de confortables fauteuils de cuir jaune accueillent huit conseillers dont les visages sévères et tendus dénotent la gravité du débat auquel ils ont été invités à prendre part.

Le conseiller à la Défense, un général d'un certain âge au visage buriné, s'installe en bout de table face au fauteuil du Président. À sa droite vient se placer une femme spécialiste en relations internationales, et à sa gauche une autre femme chargée des relations publiques du Président. Deux jeunes conseillers particuliers de la Présidence et trois autres conseillers qui suivent les opérations depuis le début du conflit et en informent le Président, se sont répartis de chaque côté du fauteuil de Zelensky. Celui-ci ne se fait pas attendre. Dans la tenue de combat qui est son costume de travail favori

depuis le début du conflit avec la Russie, il salue les présents et les remercie avant de s'asseoir et de prendre la parole.

Si, en Russie, tout part d'un seul homme et remonte à ce même homme sans débat ni discussion, en Ukraine, la concertation est passée dans les mœurs, comme une pratique normale pour construire un consensus. En cette circonstance particulière où il faut engager le pays sur la poursuite ou l'arrêt des combats, les présents sentent combien la réflexion et les avis de chacun sont importants.

Le Président tient le dossier qu'on lui a préparé contenant la proposition de cessez-le-feu de son voisin Poutine et quelques notes. Ses traits creusés trahissent son épuisement. Prenant sur lui pour surmonter sa fatigue, d'un ton calme et résolu, il ouvre la séance :

- Notre voisin nous a proposé un cessez-le-feu unilatéral en vantant sa grande magnanimité. Je vous ai fait passer le texte de Poutine et d'autres informations sur cette proposition. J'attends vos réactions et vos conseils sur ce sujet d'importance capitale.

Dans le silence qui suit, seul le bruissement des moteurs de la ventilation mécanique continue à se faire entendre. Chacun des conseillers est concentré et attentif. Le premier à prendre la parole est le général, un homme au regard perçant et à l'allure martiale. Sa voix, rugueuse, résonne dans la pièce :

- Il faut exiger de Poutine avant toute chose un retrait total des territoires qu'il occupe indûment. Lui permettre de laisser ses troupes sur place, c'est trop lui faire confiance et lui laisser le temps de se renforcer. On connaît les ruses et les mensonges de ce personnage.

L'un des jeunes conseillers qui suit les opérations militaires tempère cette recommandation :

- Nous sommes en situation d'infériorité militaire ; il n'acceptera jamais de retirer ses troupes. Un cessez-le-feu peut nous donner un répit pour nous renforcer nous-mêmes et nous préparer à une éventuelle reprise des combats. Et puis, n'ignorons pas qu'il a bien changé d'après ce que nous rapportent nos services de renseignements. Il semble davantage ouvert à la négociation.

- N'es-tu pas infecté par sa propagande pour dire cela ? rétorque son voisin. Il y a tellement d'avis contradictoires sur ce qui se passe dans

ses états-majors et dans son pays ! Croyons-nous que Poutine cherche réellement à mettre fin à cette guerre insensée ? ou ne cherche-t-il pas simplement à gagner du temps avant d'en finir avec nous ?

- Si les combats ne s'arrêtent pas rapidement, ce n'est pas seulement notre pays qui va continuer à subir de lourdes pertes humaines et matérielles ; lui aussi va en souffrir, objecte un autre conseiller du Président.

La diplomate, spécialiste en relations internationales, demande à son tour la parole :

- Laissez-moi vous dire en tant que diplomate que refuser un cessez-le-feu pourrait être perçu sur la scène internationale comme une obstination ou une escalade inutile. Nous n'avancerons pas si nous ne faisons pas un peu confiance à ce qui se dit sur les changements observés dans le comportement de cet homme d'État. Nos services secrets m'ont fait savoir qu'il serait devenu bon et bienveillant depuis qu'il a été malade.

- Vraiment ? Il s'y connaît pour faire courir de fausses nouvelles ! Il est intelligent, rationnel et très habile pour échafauder les pires mensonges. Accepter un cessez-le-feu sans garanties sérieuses, c'est affaiblir la position politique de notre Président et se montrer crédule. Poutine respecterait-il désormais les engagements qu'il annonce sans les tenir ?

- Je ne suis pas de l'avis des plus durs d'entre nous, reprend le premier conseiller. Je crois qu'un cessez-le-feu sera perçu comme une réelle avancée et non comme une défaite par notre population et cela peut renforcer son soutien à notre Président. De toute façon, la communauté internationale va faire pression sur nous pour que nous acceptions ce cessez-le-feu et il n'est pas question de se brouiller avec elle.

- Il y a des vies civiles en danger, des répercussions économiques, et la stabilité régionale et internationale qui, toutes, sont importantes, fait remarquer pour sa part la chargée des relations publiques. Il faut en tenir compte.

- Permettez-moi de revenir sur ce que j'ai dit, reprend le conseiller militaire. Nous ne pouvons pas en effet exiger de Poutine le retrait total immédiat de ses troupes pour accepter ce cessez-le-feu. Il nous faut un

peu de répit pour réorganiser nos forces alors que la poursuite ininterrompue des combats entraînera davantage de pertes humaines et matérielles et nous affaiblira. Y a-t-il d'ailleurs d'autres options que ce cessez-le-feu ?

- Ne peut-on pas impliquer l'ONU pour garantir le respect d'un statu quo sur le terrain une fois l'accord conclu ? lui demande l'un des jeunes conseillers chargés du suivi du conflit

- Ou alors peut-on s'assurer de l'appui de nos alliés ? ajoute son voisin. Ils nous poussent au cessez-le-feu, mais sont-ils prêts à intervenir réellement sur le terrain si nécessaire pour le faire respecter ?

La discussion se poursuit pendant plus d'une heure. Le Président écoute attentivement, mais n'intervient que très peu. Il finit par conclure :

- Arrêtons-nous là ! Je vous remercie très sincèrement. Vous m'avez éclairé, mais c'est à moi qu'il revient de trancher et d'engager notre pays. Je vais encore réfléchir à tout ce que nous avons dit et échangé. Ma décision penche en faveur d'une acceptation de ce cessez-le-feu sans modifier la situation des troupes sur place. Mais je vais y ajouter quelques conditions. Si vous avez d'autres éléments importants à m'apporter, faites-le vite. En attendant, je vous invite à vous rafraîchir.

Il se lève et tend à chacun un verre, ce qui permet à celles et ceux qui le souhaitent de dire encore quelques mots au Président de manière informelle.

Une fois le Président sorti, les regards échangés entre les conseillers montrent leur approbation. Ce ne sont pas eux qui ont décidé, mais ils ont pu constater que la décision n'est pas prise à la légère et il est certain que tous la défendront.

Dès le lendemain, de façon calculée, Zelensky fait savoir, par presse interposée, qu'il ne prend pas au sérieux la proposition de son envahisseur. Il demande qu'une force internationale s'interpose sur place avant d'accepter l'arrêt des combats. C'est un vœu pieux, il le sait, mais il se doit de le formuler.

Les soutiens extérieurs qui le fournissent en armements le poussent à accepter cette trêve sans garantie internationale. C'est un

pari risqué et dangereux pour l'Ukraine qui est en position d'infériorité, mais il ne voit pas d'autre issue pour arrêter les pertes humaines. Il finit donc par accepter le cessez-le-feu sans condition pour des raisons qu'il présente comme humanitaires.

Des journalistes se précipitent pour tenter d'en savoir davantage sur ce pari de Zelensky. Mais celui-ci n'en dit pas plus.

Dès que la population a vent de la négociation entre leurs dirigeants, sans plus attendre, sur le terrain, les fraternisations entre adversaires se multiplient.

Plusieurs chefs militaires de l'Ukraine et de la Russie font procéder à des injections du virus aux troupes qui sont sous leurs ordres et qui n'ont pas encore été contaminées. Ils s'opposent ainsi, sans le dire, à la poursuite des combats. Ils cherchent même à détruire les stocks restants du premier vaccin *antiBienveillant*. Une guerre se déroule ainsi dans l'ombre entre les partisans d'une paix rapide et ceux qui ne la veulent toujours pas.

Les soldats nouvellement contaminés passent par le cycle habituel de l'infection. De fortes fièvres, un coma puis un comportement bienveillant. Cela suffit à rapprocher les unités qui s'opposaient jusque-là, mais dont plusieurs ont perdu leur combativité et toute envie de reprendre des offensives.

Des deux côtés des belligérants, les groupes placés aux avant-postes, composés de mercenaires et de repris de justice qu'on a sortis de prison pour grossir les armées, restent par contre farouchement opposés à la paix. Craignant de voir leur emploi et leur rémunération disparaître, ils font tout pour se prémunir contre le virus afin de conserver leur combativité et continuer à se battre. La mise en œuvre d'un éventuel cessez-le-feu ne peut s'accommoder de la menace que font peser ces réfractaires sur ce qui est en cours de discussion. Il faut les désarmer. Or, ce sont de bons et de farouches guerriers. Ce n'est qu'au prix d'âpres négociations avec leurs chefs et d'un contrat leur assurant qu'ils bénéficieront du maintien de leur salaire et d'une poursuite de leur contrat avec l'armée que ce risque de dérapage d'un cessez-le-feu est écarté.

L'intensité des combats et des bombardements fait alors place à une réelle accalmie. Le pays est dévasté, mais les gouvernants en place semblent décidés à aller vers une cessation effective des hostilités. On est sur la bonne voie, et cela, grâce aux femmes et au virus !

XIX

Négociations de cessez-le-feu

Pour négocier un cessez-le-feu permettant d'avancer vers un traité de paix, le Tsar de Russie, le Président de l'Ukraine et leurs représentants décident de se rencontrer dans un lieu tenu secret.

En s'asseyant à la table des négociations, Zelensky fronce les sourcils. Il connaît trop bien Poutine pour ne pas s'en méfier. Celui-ci lui sourit en lui tendant la main et en lui présentant son ami et Conseiller spécial, Choïgou, qu'il a chargé de préparer les conditions de la mise en œuvre d'un armistice.

- Alors, lui dit ce dernier, êtes-vous prêt à signer la paix ?

- La paix ? Vous ne voulez pas dire capituler, je l'espère ? grogne Zelensky.

Le Conseiller spécial de Poutine réagit :

- Non pas capituler, mais négocier. Nous avons tous les deux un atout puissant dont nous pouvons nous servir.

- Et quel est cet atout, monsieur le Conseiller spécial ?

Avec un léger sourire, Sergueï Choïgou précise :

- Le virus ! Celui qui a rendu nos troupes bienveillantes et moins enclines à se combattre.

- Que voulez-vous dire ?

- Il est temps d'utiliser ce virus à notre avantage commun.

- Comment ça ?

- Finissons de contaminer nos troupes, nos gouvernants et notre population pour les préparer à une réconciliation bienveillante comme nous le sommes nous-mêmes. Cela facilitera l'acceptation dans nos

pays des conditions d'un armistice et de la paix. Et pourquoi ne pas tenter aussi de répandre ce virus au niveau mondial ? Nous voulons une paix durable, n'est-ce pas ?

Le Président de l'Ukraine est désarçonné.

- Mais que voulez-vous faire ? Ce n'est pas notre problème.

- Détrompez-vous, nous devons avancer sur cette voie avec prudence, mais résolument. L'idée n'est pas de précipiter la fin de cette guerre, mais de la conclure dans l'honneur et le respect par des accords exemplaires qui n'incitent aucun d'entre nous à une revanche. N'est-ce pas un vœu que vous partagez ?

Le Président de l'Ukraine ne s'attend pas à de telles considérations. Mais il ne doute plus du pouvoir du *Bienveillant* sur les esprits et les comportements.

- D'accord sur ce point, répond-il à son interlocuteur, mais commençons par le début. Nous sommes prêts à encourager la diffusion du virus chez nous et c'est ce que nous avons fait et continuerons à faire. Êtes-vous prêt à faire de même dans votre propre pays ?

- C'est largement en cours, et nous continuerons à entretenir l'épidémie du mieux possible. Nous envisageons aussi de stopper toute fabrication d'un vaccin anti*Bienveillant* et de détruire les stocks existants si vous vous engagez de votre côté à ne pas travailler à l'élaboration d'un tel vaccin. Cela vous convient-il comme réponse ?

Ces préalables augurent d'une réelle volonté d'aller vers un accord de paix durable dépassant les frontières des deux belligérants. A peine a-t-il évoqué en lui-même tous les autres conflits en cours à la surface du globe que son interlocuteur devance sa pensée :

- Prévoyons également dans nos accords un engagement commun pour favoriser l'épidémie de *Bienveillant* sur un plan international, précise le Conseiller spécial. Regardons au-delà de nos deux pays pour contribuer à une paix mondiale.

Zelensky est séduit. C'est remarquable de la part de la Russie d'avoir une telle vision qui va bien au-delà d'un simple arrangement entre pays voisins. Il est prêt désormais à s'entretenir avec Poutine pour convenir d'un cessez-le-feu qu'il est maintenant disposé à discuter et à signer.

- Si nous pouvons rendre nos ennemis plus amicaux, plus disposés à la paix, ajoute le Conseiller, les guerres conventionnelles n'auront plus de sens. Peut-être que cette approche changera la donne et créera un climat propice à la négociation partout où il y a des conflits.

Il ajoute :

- Je crois qu'en beaucoup d'endroits sur notre terre, des dirigeants font le mal en croyant faire le bien, parce que leur intelligence et leur volonté s'égarerent.

- Permettez-moi d'aller dans le même sens, lui répond Zelensky. Le virus nous invite à regarder autrement ceux que nous considérons souvent à tort comme nos adversaires parce que notre vision est faussée. Pourquoi ne suivrions-nous pas ce bon conseil attribué au roi français Henri IV : *la meilleure façon de se défaire d'un ennemi, c'est de s'en faire un ami*. N'a-t-il pas raison ? N'est-ce pas ce que nous pourrions faire maintenant ?

La discussion s'élève à une hauteur imprévue. Il semble que les deux négociateurs y prennent grand plaisir. Mais il est temps de reprendre pied sur terre. Le cadre des pourparlers s'est singulièrement élargi et ce premier échange donne à penser qu'il n'est pas impossible de s'entendre d'abord sur les conditions d'un armistice, puis sur celles d'une paix durable.

Il convient désormais d'entrer dans le vif du sujet.

L'annonce de cette rencontre en un lieu secret a éveillé l'intérêt de nombreux pays et instances internationales qui veulent suivre de plus près ces négociations entre des pays qui ont été de rudes adversaires.

D'un commun accord, les deux équipes engagées dans ces négociations décident d'en rendre compte régulièrement à la presse tout en continuant à refuser la présence de tiers sur place. Elles exigent des journalistes qu'ils précisent leur statut médical par rapport au virus pour pouvoir figurer sur la liste des personnes habilitées à recevoir directement les communiqués officiels des négociateurs. Ils doivent donc déclarer s'ils ont été positifs ou non au virus. Cela fait immédiatement connaître les vertus du *Bienveillant* dans

le monde entier et change les opinions vis-à-vis de ce minuscule organisme.

Grâce à cette publicité, de locale l'épidémie devient rapidement mondiale. Elle se répand à travers le monde à mesure que la confiance dans les qualités de ce virus grandit. L'OMS est rapidement dépassée par les demandes visant à favoriser sa propagation.

Plusieurs nouvelles viennent cependant tempérer l'enthousiasme des promoteurs du virus.

À une réunion du CMSS, le Conseil Mondial de la Santé et de la Sécurité, un participant avertit ses collègues :

- Plusieurs États, qu'on peut qualifier d'agressifs, n'approuvent pas les mesures de soutien à l'expansion de l'épidémie. Ils craignent évidemment qu'elles affaiblissent leurs armées et diminuent leur combativité. Ils s'opposent à toute initiative qu'ils qualifient de « *douce rêverie* » et ne veulent plus entendre parler de ces comportements de bonté et de générosité attribués à ce virus.

Un peu plus tard, le même Conseil apprend que plusieurs pays qui s'opposent à la propagation de l'épidémie se sont regroupés pour travailler sur des vaccins destinés à contrer les effets bienveillants du virus.

Puis un mois après, c'est un autre message que diffuse le CMSS.

- Il y a des inquiétudes, dit le communiqué, quant à une possible mutation du virus vers une forme offensive et dangereuse, provoquant la mort ou une grave maladie plutôt que la bonté.

Sont-ce des infox ou non ? Il est difficile de le savoir vraiment.

Certaines de ces annonces ne correspondent sans doute pas à des faits avérés, mais elles montrent que la bataille entre la bienveillance et l'agressivité se joue désormais sur plusieurs fronts. Il y a des inquiétudes quant à l'impact du virus sur la compétitivité économique et militaire face à des enthousiasmes irréfléchis sur les nouvelles possibilités qu'il ouvre. Trouver un équilibre pour assurer la paix tout en préservant l'émulation entre pays devient un exercice difficile et complique la façon d'avancer vers un climat de paix universelle.

XX

Un coup de fil venu d'Oslo

Dix mois après la signature de l'armistice qui a officialisé le cessez-le-feu entre la Russie et l'Ukraine, un appel téléphonique venant de la Norvège surprend la secrétaire du souverain de la Russie. Celle-ci vérifie l'origine de l'appel et la qualité de l'appelant et se précipite dans le bureau de son supérieur en lui tendant le téléphone.

- Majesté, on vous demande depuis la Norvège. C'est urgent et important, me dit-on.

- Allo ! qui me demande ? questionne le souverain en prenant l'appel.

- Ici le comité d'attribution du prix Nobel de la Paix. Sommes-nous bien en communication avec le souverain de la Russie ?

- Oui, que puis-je pour vous ? poursuit le Tsar.

- Excellence, merci de rester en ligne et de faire en sorte que notre échange reste confidentiel.

- Je suis seul. Je vous écoute.

- Nous avons l'honneur et le plaisir de vous annoncer que le Comité du Nobel a décidé à l'unanimité de vous placer en tête de liste des candidats de cette année pour le prix Nobel de la Paix en récompense de votre action en faveur de l'apaisement des conflits entre les nations.

- Ai-je bien entendu ? s'exclame le souverain.

Après un instant de réflexion, il ajoute avec une étrange modestie :

- Ne faites-vous pas erreur ? Ce n'est pas moi qui mérite ce prix, mais un virus dont vous avez sans doute entendu parler.

- Excellence, nous n'attribuons pas ce prix aux choses ni aux micro- organismes, si bienfaisants soient-ils, mais à ceux qui comme vous ont su les mettre au service de la paix. Et vous êtes l'un de ceux-là.

Le souverain, surpris, mais très honoré par cette distinction qu'il n'attendait nullement, ne sait que dire. Après quelques échanges au cours desquels il évoque ceux qui l'ont aidé à contribuer à ce résultat, il demande avec une spontanéité évidente et touchante :

- Ne pouvez-vous pas citer aussi mon médecin personnel et le Président de l'Ukraine avec qui nous avons travaillé à la diffusion du *Bienveillant* pour faire accepter notre armistice ?

- Excellence, je comprends votre désir et j'admire votre altruisme. Mais le prix n'est attribué qu'à une seule personne cette année. Vous pouvez par contre vous faire accompagner par les personnes de votre choix lors de la remise officielle du Prix. Elles seront les bienvenues. Et bien sûr, vous pouvez les citer dans le discours qu'on attend de vous.

Le représentant du Comité ajoute :

- Me donnez-vous votre accord pour recevoir ce prix ? Si oui, j'en informerai immédiatement le Président de notre Comité. Il prendra contact avec vous pour vous dire quel jour et à quelle heure il annoncera votre nom comme lauréat. La cérémonie de remise solennelle du prix aura lieu plus tard à Oslo, en décembre comme il est de coutume.

Avant de raccrocher, son interlocuteur lui rappelle :

- Excellence, comme je vous l'ai indiqué et comme il est d'usage, il est bon que votre désignation reste secrète jusqu'à ce que l'annonce officielle soit faite par le Président du Comité lui-même. Mais ne vous inquiétez pas, cela sera fait rapidement maintenant que vous nous avez donné votre accord. Une notification officielle vous sera adressée dès ce soir.

Passablement abasourdi par cette annonce, le souverain sort sur le perron de sa résidence pour souffler et reprendre ses esprits. Les idées tourbillonnent dans sa tête, mais c'est avec un sentiment de plénitude qu'il arpente les allées du parc de sa résidence. Sa décision de signer un armistice avec l'Ukraine et de planifier un retrait de ses

troupes, en ayant obtenu de ce pays l'engagement d'accorder un statut particulier d'autonomie aux territoires précédemment occupés et l'instauration d'un bilinguisme officiel, était le début d'une coexistence pacifique. Cela a été une bonne décision, même si elle a terriblement déplu à ses proches et à ses services spéciaux les plus jusqu'au-boutistes qui y ont vu une défaite. Cela valait bien le prix Nobel de la Paix !

Il rentre pour réfléchir à ce qui va se passer.

- Je dois préparer un discours, bien sûr, mais aussi des réponses à l'avalanche de questions et de reportages qui risquent de déferler sur moi et sur la Russie. Cela sera observé ici avec d'autant plus d'attention que la Norvège est l'un des pays d'Occident qui a soutenu l'Ukraine contre nous.

Neuf semaines plus tard, alors que le monde entier a appris avec stupéfaction la désignation de Poutine comme lauréat du prix Nobel de la Paix, le souverain arrive à Oslo, accompagné de sa famille, des principaux membres de son Cabinet, de son médecin Yvan et de quelques proches qu'il a fait inviter. Il est reçu par le Président du Comité Nobel, par des représentants du gouvernement norvégien et par des membres de la famille royale de Norvège avant d'être installé dans un hôtel proche de l'Hôtel de Ville d'Oslo où va se dérouler la cérémonie officielle de remise du Prix.

On lui fait savoir que le Président de l'Ukraine sera logé au même hôtel que lui et que son arrivée est prévue pour le lendemain.

Il y a cependant un grand absent à cette manifestation. Quelques-uns y pensent avec une certaine inquiétude et une crainte manifeste, d'autres au contraire avec l'espoir de le voir de nouveau réapparaître, plus fort que jamais. C'est, bien sûr, le cher *Bienveillant* !

En vérité, on s'en préoccupe de moins en moins. L'épidémie touche à sa fin. Depuis plusieurs mois, le virus s'éteint un peu partout dans le monde, malgré les efforts désespérés de certains laboratoires pour le réactiver. Son agonie est bien avancée, bien que plusieurs biologistes pensent qu'il est simplement endormi et qu'il peut réapparaître un jour. Mais avant de disparaître presque totalement, il

a eu, très heureusement, la grande sagesse d'imprégner durablement la société.

XXI

Un prix prestigieux

Vient l'heure de la remise officielle du prix Nobel de la Paix à Oslo. Une foule considérable d'invités se presse dans la salle d'honneur de l'Hôtel de Ville. Au premier rang, siègent côte à côte d'importantes personnalités norvégiennes, suédoises et de différents autres pays, et plusieurs anciens lauréats du prix Nobel.

Le Président du Comité Nobel monte sur l'estrade officielle pour prendre la parole.

Les conversations s'arrêtent. Tous les yeux se braquent sur lui. Il réajuste le haut de son smoking, déplie délicatement le texte de son discours pour le poser sur le pupitre et après avoir jeté un regard circulaire sur l'assemblée et attendu qu'un silence complet se fasse, il prononce ces paroles :

Vos Altesses, Vos Majestés, Mesdames et Messieurs les Chefs d'État, Mesdames et Messieurs les représentants des différents pays et institutions nationales et internationales présents, distingués invités,

C'est un grand honneur et un privilège de vous accueillir aujourd'hui pour cette cérémonie de remise du prix Nobel de la Paix. Comme vous le savez, notre Comité est composé de membres venant d'horizons différents spécialement nommés pour cette branche du prix Nobel. C'est à lui que revient la tâche difficile de faire un choix, après un examen approfondi, entre les nombreuses propositions venant d'institutions, d'associations, de personnalités

et d'instances locales, nationales ou internationales reconnues notamment dans le domaine de la lutte pour la paix, du désarmement, des droits de l'Homme, du rapprochement des peuples, de l'aide humanitaire et des libertés. Cette année encore, de très nombreuses candidatures nous sont parvenues. Près de deux cents ont été retenues et examinées, puis soumises aux jurés du prix qui établissent dès le printemps une liste finale de cinq noms ou groupes de noms. Le ou les lauréats sont élus après débats et discussions, lors d'un vote qui a lieu en octobre.

Nous avons examiné avec soin ces candidatures. Après avoir longuement délibéré, notre Comité a décidé d'attribuer cette année le prix Nobel de la Paix au souverain de la Russie, son Excellence Vladimir Poutine, pour son action en faveur de la paix, après la difficile et longue période de conflit qui a opposé son pays à l'Ukraine.

Une première salve d'applaudissements entremêlée de sifflets et de protestations salue cette désignation...

De manière modeste, mais persévérante, ce souverain s'est mis au service d'un agent infectieux qui s'est révélé être un puissant facteur d'union et de paix entre les peuples. Je veux parler du « Bienveillant ».

Par sa réflexion, sa détermination et son choix éclairé en faveur de la diffusion de ce virus jusqu'alors inconnu, il a fait la preuve qu'il était possible de changer une situation de guerre en une situation de paix. Et avec courage, convaincu que c'était là le meilleur chemin pour conduire à la paix, il a pris la difficile décision d'arrêter les hostilités avec son voisin, l'Ukraine, alors que la situation militaire lui était favorable.

Pour montrer son engagement pour la paix dans cette partie du monde, il a demandé à son ancien adversaire, le Président de l'Ukraine, Volodymyr Zelensky, d'être aujourd'hui présent à ses côtés pour l'associer à ce prix.

Deuxième salve d'applaudissements, plus longue et plus nourrie...

De façon amicale et généreuse, notre lauréat a également souhaité associer son médecin personnel à ce prix. Beaucoup de décisions ont bénéficié de son savoir-faire et de ses conseils en matière épidémiologique. Il est ici présent et notre lauréat vient de nous

annoncer qu'il lui a confié la création d'un centre de recherches sur ce type de virus auquel ira une partie du montant de ce prix.

Le médecin s'avance sur la scène. Nouveaux applaudissements.

Aujourd'hui, nous honorons donc non seulement le souverain de la Russie, mais deux personnalités qui ont su dépasser les différends qui les opposaient, exploiter une opportunité exceptionnelle due à un virus, et s'engager en faveur de la paix, de la compréhension et de la fraternité entre les nations, en prenant appui sur le climat de bienveillance créé par ce virus.

Quand son excellence le souverain Vladimir Poutine a appris qu'il était choisi par notre Comité comme lauréat du prix Nobel de la Paix, il s'est d'abord récusé en s'empressant de nous dire que le vrai lauréat devait être le minuscule virus Bienveillant qui a transformé le climat social et politique des pays où il s'est développé jusqu'à rétablir la paix dans plusieurs parties du monde.

Nous l'avons écouté, mais pas suivi. Me verriez-vous en effet, en ce moment, remettre un prix à un virus microscopique ?

Rires et applaudissements...

Grâce au médecin du souverain et à son futur centre de recherche, ce virus va tout de même être choyé et récompensé !... si on peut le réactiver, car il semble malheureusement qu'il soit en train de disparaître...

Ce discours se prolonge par l'évocation des nombreux apports des précédents lauréats du prix Nobel de la Paix depuis sa création et par des remerciements aux personnalités présentes avant de laisser la parole au souverain de la Russie pour un discours très attendu.

À la suite du Président du Comité, celui-ci monte sur l'estrade, se place derrière le pupitre, ajuste son nœud papillon, règle le micro à sa taille et arrête son regard sur une assemblée dont beaucoup de membres semblent hypnotisés par sa présence sur cette scène.

Les journalistes se déplacent légèrement pour mieux le voir dans son magnifique smoking au revers brillant. Il paraît un peu gauche. Tous le fixent avec de grands yeux en attendant d'entendre sa voix. Dans ce magnifique et grand salon de l'Hôtel Ville d'Oslo, que va-t-il évoquer ? La fin d'un conflit qu'il avait considéré comme juste ? La

grandeur de la Russie ? Ses ambitions morales, politiques, économiques pour son pays et pour le monde ?

D'une voix rapide, mais claire et assurée, il débute son discours :

Vos Majestés, Vos Altesses Royales, Membres distingués du Comité Nobel de Norvège, représentants officiels des différents pays et des instances internationales, citoyens de la Russie, de l'Ukraine et du monde entier,

Je reçois avec une très profonde gratitude l'honneur qui m'est fait. Je n'ignore pas les vives protestations que la décision du Comité du prix Nobel de la Paix a soulevées parce que je suis à la tête d'un pays qui était en guerre et qui vient à peine de conclure un armistice avec son voisin, l'Ukraine. J'ai souhaité que le Président de l'Ukraine soit ici à mes côtés. Il n'a pas craint les critiques qui lui ont été adressées pour avoir accepté de m'accompagner. Qu'il soit honoré ici au moins autant que moi, car je me sens redevable à son égard d'une bienveillance que je n'ai pas toujours eue personnellement envers lui dans le passé.

En comparaison de toutes les personnalités auxquelles votre Comité a décerné ce prix jusqu'à ce jour, je me sens humble, modeste, et indûment favorisé. Car à la différence de beaucoup de mes prédécesseurs, je n'ai pas eu à éprouver dans mon corps les multiples privations et souffrances provoquées par les combats, je n'ai pas fait œuvre de compassion et de soins pour les plus faibles et les laissés-pour-compte, je n'ai pas apporté d'aide et de soutien aux victimes des graves calamités qui se sont abattues sur notre planète. Beaucoup de dirigeants, de responsables d'associations ou même de simples citoyens du monde auraient été beaucoup plus dignes que moi de recevoir ce prix.

Si j'ai accepté le grand honneur que vous me faites aujourd'hui, je dois vous en dire la raison. J'ai accepté ce prix pour vous livrer un secret.

Ce n'est pas moi ni ce que j'ai fait qu'il faut célébrer, mais ce qui en moi m'a fait voir ce qui conduit à la paix. C'est ce virus tant craint qui, avant de disparaître, a éclairé cette part sombre que nous avons

en nous et qui nous fait croire que c'est par les armes qu'on devient grand et puissant.

Je faisais la guerre, je trouvais des motifs pour la faire, je la considérais comme nécessaire pour accroître notre territoire et revenir à notre ancien et vaste empire. C'était pour moi une guerre juste ou du moins justifiée pour retrouver une gloire passée, un empire regretté.

Un virus bienfaisant m'a ouvert les yeux. Il m'a fait voir que la grandeur est de conquérir des cœurs et de prendre soin des peuples que nous gouvernons, davantage que dans la surface des territoires conquis, le nombre de soldats ennemis tués et blessés, ou le nombre de chars, d'avions et de bateaux pulvérisés, abattus ou coulés.

C'est en me laissant infecter par ce virus « Bienveillant » que j'ai eu la certitude que la conquête par les armes est vaine pour s'agrandir. Ce genre de conquête laisse trop de misères au goût amer, alors que par le cœur et la bienveillance, il est possible de créer des empires durables.

Envahir un pays c'est prendre à d'autres des territoires dont on pense qu'ils vont accroître notre pouvoir et notre sécurité. C'est vouloir affirmer sa toute-puissance. Mais à la vérité, c'est une bien mauvaise décision. En acceptant d'être envahi soi-même, non par les armées de l'adversaire, mais par la force nécessaire pour se battre contre ses désirs de toute-puissance, nous pouvons bâtir un empire bien supérieur, un empire qui s'accroît par l'étendue de nos relations de confiance réciproques, par tout ce qui contribue à la paix avec nos voisins dans le monde.

Le coma provoqué par le virus m'a guidé sur cette voie. Tomber dans le coma, même brièvement, c'est passer par un couloir qui semble être celui de la mort, car il nous fait tout lâcher pendant un certain temps. Mais on en sort en voyant la vie autrement, comme si, étant passé par une déprise de soi-même, on se réveille en étant un autre homme. C'est ce à quoi j'ai pensé en passant par cette maladie virale. J'ai constaté combien ce virus était bon et bienveillant. Ceux qui n'ont pas craint de surmonter la mort apparente où le coma les a emmenés ont découvert qu'il y a bien d'autres mondes que celui qu'ils connaissaient jusque-là : le monde du cœur, de la bonté, de la générosité et de la bienveillance. Ils craignaient que le virus ne les

change et les affaiblisse. Mais au terme de la perte de contrôle que produit le coma, ils ont reconnu qu'ils étaient plus forts, plus sûrs sans avoir à se le prouver par des conquêtes extérieures. Ils ont découvert que leur monde pouvait s'étendre et s'agrandir en leur for intérieur de façon paisible et presque illimitée.

C'est ce « Bienveillant » qui m'a conduit à renoncer à la guerre et à solliciter le cœur de mon voisin pour me retirer de son territoire et commencer à bâtir avec lui une paix durable. Je me réjouis de voir maintenant nos peuples avancer sur le chemin de la réconciliation et de la paix.

Je vais désormais travailler à la paix dans les pays en guerre ou agressifs, en gardant les vertus du « Bienveillant ». Ce virus en voie d'extinction ne nous infectera peut-être plus dans notre chaire, il ne nous fera peut-être plus passer par le tunnel du coma, mais nous pouvons garder en nous ce qu'il nous a enseigné.

À nous tous d'être désormais ce « Bienveillant » les uns pour les autres en agissant comme notre cher virus. Toutes celles et ceux qui l'ont eu doivent s'en souvenir et m'approuveront certainement. La vie sociale et les relations entre les peuples sont plus belles avec la bienveillance !

En m'attribuant ce prix, c'est un choix généreux et courageux qu'ont fait les membres de votre Comité.

Je les remercie de tout cœur. Bien d'autres que moi méritaient ce prix. Si j'ai accepté néanmoins de recevoir ce prix Nobel de la Paix, c'est vraiment pour vous dire cela.

Après avoir remercié une dernière fois le Comité et l'assemblée, le souverain conclut son discours par un texte écrit de sa main, inspiré par les circonstances, en se tournant vers le Président Zelensky :

*Je souhaite à ceux qui furent jadis nos adversaires,
Que nos accords ouvrent une voie exemplaire.
Que nos différends passés s'effacent dans l'oubli,
Et que la paix panse à jamais nos cœurs meurtris.*

*Que nos champs de bataille, naguère souillés de sang
Soient désormais des lieux de bonheurs innocents*

*Où le bruit infernal de nos armes létales
Se transforme partout en chansons amicales.*

*Que nos querelles anciennes deviennent fraternité,
Que nos regards se croisent avec humanité,
Et que nos divergences soient enfin dépassées
Pour créer entre nous des liens renforcés.*

*Que nos cœurs séparés par la froideur des désaccords
Battent désormais dans d'harmonieux transports.
Qu'enfin advienne sur notre belle terre
Un ordre qui n'est plus régi par la guerre.*

*Je souhaite enfin à mon adversaire d'antan,
Que l'entente entre nous s'établisse pour longtemps,
Que nos échanges se fassent avec respect,
Et que notre amitié soit garante de la paix.*

L'assemblée ne s'attendait visiblement pas à une telle déclaration. Elle était restée sur une image froide et dure de ce souverain. Mais le virus était passé par là.

Avant de prendre place au dîner officiel, le souverain de la Russie est assailli par des dizaines de journalistes. Il ne consent à répondre qu'au premier d'entre eux qui s'est glissé à ses côtés, et annonce aux autres qu'une conférence de presse suivra le lendemain.

L'audacieux journaliste se hâte de lui poser ses questions :

- Pouvez-vous nous dire qu'est-ce qui s'est passé dans votre tête pour que vous décidiez de mettre fin à cette guerre avec votre voisin alors que vous étiez en position de force pour le vaincre ?

- Je vous l'ai dit : passer par un coma, c'est en quelque sorte passer par la mort, par un abandon qui nous fait sentir la vanité de notre désir de toute-puissance, puisqu'on est sans défense quand on est inconscient. C'est ce qu'a fait le virus.

- Cela ne ressort-il pas de la magie ou d'une sorte de conversion religieuse qui vous a transformé ou illuminé ? Ne seriez-vous pas victime de sorcellerie ?

- Je ne le crois pas ! C'est un acquiescement à une force intérieure venant de cet étonnant virus qui m'a guidé. Si vous voulez en avoir une démonstration, faites-vous vite infecter par ce virus... à condition de trouver encore des gens positifs pour vous contaminer. Dépêchez-vous ! Vous aurez ainsi la meilleure des réponses. ... Voilà, je vous remercie. On m'appelle pour prendre place au dîner officiel.

Comblés d'honneurs, le souverain de la Russie et le Président de l'Ukraine qui l'accompagne bénéficient, à la suite de ce prix, d'une notoriété et d'une reconnaissance internationales qui les portent au sommet de la gloire.

De retour dans leurs pays, ils sont follement célébrés. Pour une fois, ce n'est plus la langue de bois, la crainte ou l'obéissance servile qui domine. C'est la fête et la réconciliation.

Il est décidé de leur élever des statues sur plusieurs places publiques dans les deux pays, dont certaines présentent les deux dirigeants, côte à côte, en train de signer l'armistice.

C'est presque en amis qu'ils peuvent alors aborder les longues et difficiles négociations pour réparer les dommages de la guerre et finaliser un accord de paix durable.

Le Comité du prix Nobel de la Paix ne s'est finalement pas trompé. Son choix faisait davantage pour la paix que beaucoup d'autres initiatives peut-être plus spectaculaires mais plus locales ou éphémères.

XXIII

Enquête sur le choix du lauréat

Beaucoup s'étonnaient qu'on ait pu attribuer à Poutine, dirigeant de la Russie, le prix Nobel de la Paix.

D'ailleurs, au sein même du Comité du Nobel, des membres et leurs assesseurs avaient trouvé incongrue, voire provocante, la candidature du souverain de la Russie transmise par son Cabinet. On pouvait penser qu'elle avait été présentée par provocation ou par dérision par ce pays hostile à la Norvège. Pour se rendre compte du sérieux de cette candidature, le Président du Comité avait demandé à deux de ses membres de se rendre sur place en Russie.

Un journaliste d'investigation norvégien s'était intéressé de son côté, dès l'annonce du lauréat, à ce choix inattendu de la part du Comité Nobel. Pour mener son enquête, il se déplaça lui aussi en Russie où il rencontra la secrétaire du palais qui lui mit sous les yeux le dossier de candidature déposé par le Cabinet du souverain.

- Deux grands Norvégiens sont effectivement venus ici, lui déclara cette archiviste. Ils pensaient n'être là que deux jours pour rencontrer le chef de Cabinet et le souverain lui-même. Mais ils sont restés en réalité plus d'une dizaine de jours, car ils ont attrapé le virus bizarre qui venait d'arriver dans notre capitale. On les a hospitalisés et soignés sur place. Ils n'étaient pas très loquaces ni très sympathiques en arrivant. Mais après être tombés dans le coma et en être ressortis, ils ont été charmants et bienveillants, et m'ont dit être enthousiasmés par ce qu'ils avaient vu et entendu ici. Ils m'ont même embrassée et fait un cadeau avant de partir.

De retour à Oslo, le journaliste avait retrouvé facilement les membres du Comité qui s'étaient rendus en Russie quelques mois plus tôt. Tous deux confirmèrent qu'ils avaient été très bien reçus au bureau présidentiel du Kremlin et qu'ils gardaient un excellent souvenir de leur visite bien qu'ayant attrapé dès le premier jour le fameux virus qui sévissait là-bas. Ils se sentaient redevables envers les gens qui les avaient si gentiment soignés et accueillis puis guidés dans une visite touristique de Moscou. Ils se souvenaient même très bien de la secrétaire qui s'était laissé facilement embrasser.

Lorsqu'ils étaient revenus pour siéger de nouveau au Comité, ces délégués étaient encore légèrement fiévreux tout en se sentant pleins d'entrain et d'énergie pour défendre la candidature du souverain de la Russie. Ignorant qu'ils restaient contagieux, ils avaient contaminé sans le vouloir quatre autres membres et collaborateurs du Comité. Et comme ces derniers n'avaient pas pris de précautions particulières parce qu'ils avaient considéré cette maladie comme bénigne, ils avaient passé eux-mêmes le virus à d'autres collègues, jusqu'à infecter presque la moitié du Comité.

Au fur et à mesure du développement de l'épidémie au sein du Comité du Nobel de la Paix, la candidature du souverain Poutine avait grimpé peu à peu dans la liste des personnalités sélectionnées, au point de terminer en tête au moment du classement final.

Le *Bienveillant* avait fait un excellent travail de tri et de classement, en toute discrétion.

XXIII

Vers la paix

L'armistice était signé et respecté. Il avait permis d'instaurer un cessez-le-feu sur tous les territoires où s'étaient affrontées les troupes de la Russie et de l'Ukraine. Comme il était prévu, ces territoires allaient être rapidement démilitarisés et bénéficier d'une autonomie au sein de l'Ukraine. De façon symbolique plus que contraignante, il avait été admis qu'une force internationale stationnerait sur place pendant deux ans pour garantir cet accord. C'est ainsi que ces territoires, objets de dissensions et de combats entre les deux États, revinrent dans le périmètre de l'Ukraine, conformément aux frontières reconnues par le droit international avant le conflit, mais qu'ils allaient bénéficier d'une autonomie au sein de l'Ukraine. Pour faciliter les échanges et refonder une union culturelle entre ces pays, le russe et l'ukrainien furent reconnus tous deux comme langues officielles dans ces territoires. Il fut également précisé que, dans la constitution de l'Ukraine, ces territoires dont le découpage en régions et cantons restait à faire, auraient leurs propres assemblées élues et disposeraient de larges pouvoirs en matière d'éducation, de fiscalité, de sécurité policière, et qu'elles seraient associées à toute décision nationale en matière de politique étrangère et de défense, en s'inspirant du modèle suisse. La mise en œuvre de ces premiers points de l'accord de paix fut réalisée sans trop de tensions. Mais il restait beaucoup de points à régler pour aboutir à un traité de paix définitif.

Là où les discussions commencèrent à buter sérieusement, ce fut d'abord sur l'indemnisation des dommages matériels causés par ce conflit de part et d'autre de leurs frontières. Leur recensement faisait

apparaître des montants faramineux et l'attribution des responsabilités semblait un problème insoluble, même s'il était évident que c'était la Russie qui avait causé la grande majorité des dégâts. Mais comme les deux pays avaient admis qu'il n'y avait ni vainqueur ni vaincu déclaré, il était impossible de faire tout supporter à la Russie.

Devaient être examinées également les responsabilités et les indemnités à accorder d'une part pour réparer les dégâts humains résultant du conflit : morts, blessés, malades, handicapés, traumatisés psychiques, et d'autre part pour résoudre tous les problèmes écologiques afin de rendre les mers et les sols de nouveau habitables et non dangereux alors que des centaines de milliers de mines, d'obus, de carcasses d'engins parsemaient le sol ou dérivait dans les eaux ou sous les eaux.

La liste et le travail à faire pour remettre les deux pays concernés dans l'état dans lequel ils étaient avant le conflit donnaient une mesure de l'affolante stupidité d'une telle guerre. On en prenait enfin conscience. Mais fallait-il vraiment passer par là pour que ce genre de conflit prenne fin ? Fallait-il tant de morts et de blessés, tant de gens déplacés ou mutilés, tant de familles disloquées, tant de souffrances infligées, tant de destructions ?

En dernier lieu – beaucoup de pays et d'instances internationales y tenaient – il fallait juger les auteurs des crimes de guerre les plus graves commis par les belligérants durant le conflit. C'est sur ce point que les débats furent les plus difficiles. Il fut décidé de repousser ce procès pour ne pas retarder les avancées sur les autres points.

Certains évoquaient la façon dont les vainqueurs du Japon avaient traité l'empereur dans le traité de paix qui avait mis fin aux hostilités de la Deuxième Guerre mondiale. Malgré sa responsabilité évidente, l'empereur avait été épargné. Le condamner, le destituer aurait en effet détruit le ciment de toute la nation et n'aurait fait qu'entretenir un désir de vengeance de ses chefs militaires. On avait donc évité l'humiliation qu'auraient été sa destitution et sa condamnation et on ne lui avait pas porté atteinte personnellement.

Pour Poutine et certains de ses ministres, il fallut de nombreuses négociations entre dirigeants au sein de la Cour Pénale Internationale

pour admettre que le Poutine présent à la table des négociations, qui avait accordé un cessez-le-feu et qui voulait faire la paix, était un autre homme que celui qui avait été un chef de guerre cruel et impitoyable. Les juges de la CPI se basèrent sur ces considérations, non pas pour exempter le souverain de la Russie de ses responsabilités dans le conflit avec l'Ukraine, mais pour le laisser libre afin de ressouder des peuples qui pouvaient désormais s'entendre et rebâtir un monde de paix autour de leurs dirigeants réconciliés.

C'est alors qu'on pensa de nouveau au dernier et ultime défi à relever pour répondre aux vœux du lauréat du Nobel de la Paix. C'était de récompenser le véritable auteur de cette paix en cours de négociation, le véritable auteur de cette transformation des relations entre les hommes, un auteur si discret qu'on l'avait perdu de vue. Il s'appelait le *Bienveillant* et il avait disparu.

Toute la science des biologistes s'avérait incapable de le faire réapparaître, de le réactiver ou d'en recréer un semblable. Tout espoir n'était pas perdu, mais le réalisme conduisait à penser que ce ne serait pas pour demain.

Il apparaissait donc hautement souhaitable, sans attendre cette improbable arrivée d'un autre virus suscitant la bienveillance, que chacun devienne lui-même ce virus de la paix tant désiré, en puisant dans les merveilleux souvenirs de ce qu'avait apporté et permis de vivre le *Bienveillant*.

Lieux et personnages principaux

Cette fiction ne prétend pas donner des portraits fidèles des personnes citées, ni une présentation exacte des lieux et des événements écoulés, mais elle reprend un certain nombre de descriptions et d'informations publiées dans la presse et les médias pour donner de la chair au récit sans aucune prétention à refléter la réalité.

Elle veut montrer comment les décisions de quelques hommes peuvent changer le monde en bien comme en mal, non seulement dans le contexte du conflit Russie-Ukraine, mais dans toutes les situations de tension et d'affrontement.

Lieux principaux

- URSS, ou Union Soviétique, ancien « empire » fédéral éclaté en 1991, qui rassemblait 15 Républiques et s'étendait de l'Europe à l'Asie.
- Fédération de Russie ou Russie, République issue de l'ancienne URSS.
- Ukraine, pays également issu de l'éclatement de l'URSS, voisin de la Russie, devenu indépendant en 1991.
- Moscou, capitale de la Russie.
- Kiev, capitale de l'Ukraine.
- Le Kremlin, centre politique de la fédération de Russie, ancienne résidence des tsars et des dirigeants soviétiques à Moscou.
- Novo-Ogaryovo, domaine et résidence d'État du Président de la Fédération de Russie, situé à l'ouest de Moscou ;
- Daïval, domaine et lieu de villégiature du Président de la Russie situé entre Moscou et Saint Pétersbourg ;
- Vektor, Centre de recherche en virologie et biotechnologie, classé P4, c'est-à-dire hautement sécurisé, car susceptible de travailler sur des virus très dangereux.

Personnages principaux

- Vladimir Poutine, Président de la Fédération de Russie, présenté ici comme le nouveau Tsar ou souverain de la Russie.
 - Yvan, professeur de médecine, médecin personnel de Poutine.
 - Boris, chef de Cabinet de Poutine.
 - Katya, une des secrétaires de Poutine.
 - Maria, l'une des filles de Poutine.
 - Evguenia, fille de Maria et petite-fille de Poutine.
 - La professeure de danse d'Evguenia.
 - Sergueï Choïgou, ministre de la Défense puis Conseiller spécial du Tsar, ami de Poutine.
 - Andreï Beloussov, ministre de la Défense, à la suite de Choïgou.
 - Mikhaël Michoustine, Premier ministre de la Russie.
 - Alexandre, chef de la police secrète de la Russie.
 - Kirill, patriarche orthodoxe de la Russie, ami de Poutine.
 - Prigojine, ancien cuisinier de Poutine et chef d'une importante milice au service de la Russie.
 - Mikhaïl Khodorkovski, opposant politique principal à Poutine, basé à l'étranger.
 - Igor, chef local des opposants à Poutine.
 - Rassoul, chargé de la communication des opposants à Poutine.
- Dimitri, adjoint au chef du Service du Renseignement et de la Sécurité de la Russie (SRS).
- Zelensky, Président de l'Ukraine.
 - Les 8 conseillers de Zelensky.

Remerciements

Je suis redevable à beaucoup de journalistes et reporters des nombreuses informations qu'ils ont données sur la guerre Russie-Ukraine, sur le Président de la Fédération de Russie et sur le président de l'Ukraine au cours des années 2022 à 2024, au risque parfois de leur vie.

Je les admire et les remercie vivement.

TABLE DES MATIERES

I Novo-Ogaryovo	3
II Débat entre journalistes	5
III Poutine et son ministre de la Défense	11
IV Début d'épidémie	20
V Les espoirs des opposants	26
VI Retour à Moscou	34
VII Les effets du virus	38
VIII Premières précautions	43
IX Poutine au marché	46
X Un attentat raté	54
XI Analyses du virus	60
XII Questions sur le virus	63
XIII Le variant B	67
XIV La décision des généraux	70
XV Le virus en Ukraine	75
XVI Poutine et sa petite fille Evguenia	82
XVII Un bombardement dramatique	91
XVIII Zelensky et la proposition de Poutine	96
XIX Négociations de cessez-le-feu	102
XX Un coup de fil venu d'Oslo	106
XXI Un prix prestigieux	110
XXII Enquête sur le choix du lauréat	118
XXIII Vers la paix	120
Lieux et personnages principaux	123
Lieux principaux	123
Personnages principaux	124
Remerciements	125

Aidez à la diffusion de ce livre par un don de quelques euros (de 3, 5 ou 10 €) par un click sur ce lien : [Don pour aider à la diffusion de ce livre.](#) et/ou en diffusant le lien suivant qui permet de télécharger gratuitement la version PDF de ce livre <https://www.houot.com/PoutineTexte.pdf>



Écrit à Lyon, en l'an de grâce 2024

Cœur de Prof, l'année sabbatique d'un cadre sup dans l'enseignement secondaire, récit autobiographique,
Editions Calmann-Lévy, 1991 - Prix enseignement et Liberté

Utérus business, roman d'anticipation sur la bioéthique - Bernard Houot Editeur, 2010

Assureur d'emplois, essai pour vaincre la précarité - Bernard Houot Editeur, 2011

Correspondance amoureuse de Zélie et Adrien avant leur mariage en 1901, document historique - Bernard Houot Editeur, 2011

Ecrits, de bonne heure

Une ville, de bonne heure

Visages et rencontres, de bonne heure

Des pensées qui bénissent

4 Recueils de poésie illustrés - Bernard Houot Editeur, 2013 et 2022

La grosseur de ma sœur, récit d'une première grossesse - Bernard Houot Editeur, 2014

Ambition civique, récit d'une élection - Bernard Houot Editeur, 2017

Le martyr de Restitue

La découverte du sarcophage

2 Bandes dessinées sur la première martyre de Corse - Bernard Houot Editeur, 2018

Splendeurs de la démocratie ! Pamphlet - Bernard Houot Editeur, 2022

Ces morts qui nous apprennent à vivre !

Récit de fin de vie - Bernard Houot Editeur, 2022

Vous trouverez tous ces ouvrages sur le site <https://www.houot.com> avec la possibilité d'en télécharger certains directement.